

ANTICIPATION

G.-J. ARNAUD

LE PEUPLE DES GLACES



fleuve noir

Georges-Jean Arnaud

LA COMPAGNIE DES GLACES

TOME 3

LE PEUPLE DES GLACES

(1981)



FLEUVE NOIR

chapitre premier

Le patrouilleur de reconnaissance des glaces PR-17 s'enfonçait depuis une heure dans les lignes ennemies sans rencontrer la moindre résistance, ni le moindre signe de vie. Le sergent Malcolm avait reçu ordre d'essayer d'atteindre la petite bourgade panaméricaine de Glass Station, à cinquante kilomètres à l'ouest. Une cité industrielle où l'on fabriquait de la verrerie pour la table et des vitres de wagons et de serres.

Le sergent avait emprunté un réseau secondaire de la Panaméricaine, pensant qu'ils finiraient par être arrêtés par une coupure des rails. Mais ces derniers étaient intacts comme si l'ennemi, en se retirant précipitamment, avait omis de les faire sauter. Cet oubli ne pouvait être imputé au seul affolement et à la seule surprise.

Depuis longtemps les Panaméricains savaient que la Compagnie se préparait à les attaquer.

De toute façon le patrouilleur disposait de tout ce qu'il fallait pour rétablir une voie sabotée, à condition qu'une charge supérieure à cent tonnes ne roule pas dessus.

Depuis son poste de commandement, Malcolm regardait autour de lui dans ses jumelles, ne les quittant que pour examiner les différents écrans, radar, télévision à longue portée, écho-sondeur et scanner.

Malcolm était dans son patrouilleur comme au sein d'une maison familiale. Cette petite unité de combat qu'il commandait depuis plus d'un an était sa deuxième peau, sa carapace. Il aimait sa puissance de feu, quatre bouches lance-missiles de force moyenne : deux canons mitrailleurs et deux lasers qui pouvaient aussi bien faire fondre des congères que découper un engin ennemi en tranches. Mais il aimait aussi l'odeur de son blindé, cette odeur d'huile lourde, de charbon liquide à relent de soufre, et la moiteur que la vapeur ne cessait de produire. Il y avait le sourd halètement des pistons, le frottement des roues sur les rails, le balancement parfois inquiétant du patrouilleur dont le corps était très fuselé et

dix fois plus long que large. Malcolm avait servi dans des unités énormes, des cuirassés par exemple qui atteignaient près d'un kilomètre de long et possédaient des superstructures qui se perdaient dans le ciel brumeux. Des machines fantastiques, dotées d'une puissance de feu extraordinaire. Mais il préférait son patrouilleur et ses huit hommes d'équipage, même si la promotion dans le corps des engins de reconnaissance n'était pas aussi rapide que dans les grosses unités.

— Regardez, sergent, dit le caporal Rodhan. C'est le dôme de Glass Station qui vient d'apparaître dans l'écran TV.

Sur cette plaine immense – en fait une banquise qui reliait les anciennes côtes de Norvège au nord de l'Écosse – le regard portait très loin et Malcolm venait aussi de découvrir la coupole de la petite ville.

Il savait que la silice nécessaire à la fabrication du verre était extraite de la mer du Nord. De même que le gaz pour chauffer les fours et l'agglomération.

— Vitesse réduite de moitié.

— Vitesse réduite de moitié, répéta le timonier.

Le patrouilleur roula au pas. L'équipage au complet se trouvait en alerte. Dans le compartiment moteurs il n'y avait que deux soutiers et un mécanicien mais, curieusement, Malcolm ne les considérait pas comme faisant partie de sa patrouille.

— Lance-missiles prêts à tirer ?

— Prêts.

— Canons mitrailleurs ?

— Prêts.

— Lasers en batterie couplés.

Faisant honneur à son industrie locale, la petite ville possédait un dôme uniquement composé de vitres moyennes qui formaient des milliers de facettes ; comme l'œil de ces insectes de jadis que Malcolm avait pu découvrir dans des livres anciens. La nuit, cette sorte de demi-diamant devait briller de mille feux grâce aux éclairages intérieurs, et il regrettait presque de ne pas assister à un tel spectacle.

— Dix, lança-t-il.

Le patrouilleur ralentit encore. Il fallait se méfier de tout. Les analyseurs de rails ne décelaient aucune coupure à moins de cinq cents mètres, mais il fallait compter sur les pièges, les mines. La banquise ne faisait qu'une dizaine de mètres d'épaisseur en cet

endroit. Curieusement l'eau de mer conservait dans sa masse un volant thermique énorme que deux cent cinquante années d'ère glaciaire n'avaient réduit que de quelques degrés. On pensait que le magma central, à la suite de compressions sismiques dues à la glace, remontait plus qu'auparavant au fond de certaines mers, ce qui expliquait la faible épaisseur des banquises alors qu'ailleurs, au centre des anciens continents par exemple, elle pouvait atteindre jusqu'à un kilomètre.

— Le dôme diffuse de la chaleur, dit le caporal Rodhan. Quatre degrés environ, ce qui prouverait que les verreries continuent à fonctionner.

— Que disent les biocapteurs ?

— Nous sommes un peu trop loin encore. Il faut nous rapprocher.

Les Panaméricains auraient pu découper la banquise au laser, faire une fracture énorme dans la glace. Bien sûr le froid rigoureux l'aurait reconstituée assez rapidement mais la perte de temps aurait été d'au moins une semaine ; le temps nécessaire à obtenir une sous-couche solide. La Compagnie avait prévu des sortes de ponts provisoires et le patrouilleur disposait de ballons que l'on pouvait gonfler, amarrer à un ballast léger. Malcolm espérait ne pas être obligé à une telle opération car il avait horreur de l'eau, comme tous les habitants de l'ère glaciaire. Les piscines par exemple n'attiraient qu'un nombre réduit de baigneurs. Ce monde de glace dur et froid influençait toutes les nouvelles générations. Lorsqu'il voyait un vieux film avec des estivants sur une plage ourlée par la vague écumeuse d'une mer très bleue, Malcolm frissonnait et ne regrettait pas ce temps-là.

Glass Town se rapprochait à chaque tour de roues et chacun était en alerte. Il était surprenant qu'ils n'aient eu aucun accrochage avec une arrière-garde, ni rencontré un dernier convoi de réfugiés. Auparavant, ils avaient aperçu quelques fermes de pêche et toutes étaient vides. Ils n'avaient pas envoyé un seul obus sur les petits dômes de ces installations. La consigne était d'éviter au maximum les destructions, la Compagnie désirant récupérer intactes les installations de la Panaméricaine. Celle-ci n'avait fait aucune destruction ferroviaire. Aucun aiguillage n'avait sauté. Peut-être espéraient-ils contre-attaquer victorieusement d'ici quelques jours et auraient-ils donc besoin de retrouver les réseaux opérationnels.

— Nous apercevons le sas, dit le caporal Rodhan, et il me semble en parfait état.

Un peu plus loin il y eut une légère alerte ; rien de grave. Un aiguillage dérivait leur voie vers la périphérie de la ville. Séquelle de l'évacuation précipitée. On avait évité que les convois ne perdent du temps en transitant par la cité.

Deux hommes descendirent et allèrent remettre l'aiguille dans la bonne direction.

— Allons-nous utiliser le sas normalement, sergent ? N'y aurait-il pas quelques fourberies de la part de nos ennemis ?

Malcolm consultait un manuel des instructions ferroviaires d'origine panaméricaine et étudiait le plan de la petite cité. Il n'y avait aucun embranchement important, aucun croisement de réseaux. L'activité de Glass Station était entièrement tournée vers l'industrie du verre. Le réseau pénétrait par deux sas, un sas ouest, un sas est. Il s'enflait à l'intérieur de la petite ville en une trentaine de voies pour la manutention et le stationnement. La ville elle-même était parcourue par des réseaux de quatre voies montantes et quatre voies descendantes. Les parkings étaient très nombreux. Les transports publics étaient confiés à des tramways et des draisines comme partout ailleurs. Les fours des verreries se trouvaient à l'extrémité nord et l'on pouvait voir les cheminées à filtres qui répandaient les vapeurs et les fumées dans l'air glacé de la planète.

— On envoie une patrouille ?

— Un instant. Machine stop.

— Machine stop, répéta le caporal.

Le timonier mit la flèche du chadburn sur le zéro tandis que l'ordre était transmis doublement par téléphone.

Le patrouilleur freina et glissa de quelques mètres sur les rails. Ces derniers ne recevaient plus de courant, évidemment, et, le système de réchauffage ne fonctionnant pas, se recouvraient d'une pellicule de glace due à l'humidité pourtant infinitésimale de l'air.

— Si nous faisons sauter le sas, l'air froid s'engouffrera et nous bénéficierons de l'effet de surprise. Ils ne pourront lutter à la fois contre nous et contre le froid.

— Mais, sergent, on ne voit personne...

— Un commando peut se cacher quelque part. Je sais qu'ils doivent porter des combinaisons isothermes, mais je préfère prendre quelques garanties. Les armes lourdes fonctionnent mal avec le froid, si elles ne sont pas réchauffées.

- Ils peuvent avoir de petits véhicules blindés.
- Bouches deux et quatre prêtes à tirer ?
- Prêtes, sergent.
- Objectif le sas. Vous le pulvérisiez sans qu'il gêne la circulation.
- Oui, sergent. Quand vous voudrez.
- Feu !

Deux missiles sortirent avec une lenteur apparente des bouches puis soudain foncèrent à grande vitesse vers le sas qui vola en éclats. Pendant quelques secondes il y eut une grêle de débris de verre qui forma un écran opaque, ainsi que des éclats de ferrailles. Puis l'air froid s'engouffra dans la cité et provoqua un ouragan limité. L'air chaud compressé dans les hauts provoqua l'ouverture des soupapes spéciales et fusa dans l'air glacé, tellement chargé de vapeur d'eau que celle-ci retomba d'abord en flocons de neige puis en grêlons.

Dans la cité, l'ouragan avait causé d'assez importants ravages. Ils avaient vu plusieurs maisons basculer sur leurs roues, des toitures emportées et d'énormes panneaux en fer et en bois obstruaient maintenant plusieurs voies.

- En avant doucement.

Le patrouilleur dépassa l'ancien sas et avança dans la ville.

— Je n'arrive pas à croire qu'ils l'ont abandonnée telle quelle. Ces verreries valent une fortune. Ce sont des installations très modernes qui n'ont que dix ans.

- Vous pensez que ça cache une ruse ?
- Soyons excessivement prudents.
- Véhicule blindé devant, dit le timonier.

Juste un petit blindé de maintien de l'ordre avec deux armes automatiques, un laser et un lanceur de grenades à gaz incapacitant.

— Ils ont dû avoir des problèmes sociaux, dit le caporal sur un ton assez bizarre.

Malcolm pensa que le caporal était un ancien ouvrier mobilisé depuis un an. On lui avait chuchoté que Rodhan avait parfois des idées étranges et qu'il appartenait à la secte des Marxistes qui adoraient un certain dieu Lenista.

— Il y a beaucoup d'ouvriers et le travail du verre est très pénible. La chaleur et la silice attaquent les poumons. Il y a aussi le plomb qui passe directement dans le sang.

— Je vous en prie, dit le sergent. Découpez ce blindé en deux avec le laser.

Le rayon sectionna l'engin en deux parties à peu près égales qui s'écartèrent et tombèrent de chaque côté des rails. Il n'y avait personne à l'intérieur. Le rayon fit soudain sauter les soutes à munitions et puis le container à gaz. Mais le patrouilleur avait une étanchéité à toute épreuve et ils purent traverser le nuage de gaz incapacitant sans le moindre mal.

— A gauche, dit le sergent.

— Plaque tournante, prévint le caporal.

Mais le système était aussi simple que celui de la Compagnie, basé sur la force d'inertie. Ils se retrouvèrent dans une artère très commerçante, jalonnée de voitures-boutiques toutes fermées. Plus loin il y avait même un supermarché et les soldats regardèrent avec cupidité les vitrines qui exposaient des marchandises panaméricaines inconnues et attirantes. La richesse de la Panaméricaine faisait rêver tous les habitants de la compagnie Transeuropéenne.

— Ils ont abandonné tout ça, répétait un des soldats de commando. Tout ça. Il n'y a personne.

— Trois mille personnes évacuées par un seul train. De cette façon le réseau n'était pas encombré.

Pour évacuer la ville, expliquait le sergent, il aurait fallu des dizaines de convois.

— D'accord, sergent, mais pourquoi vouloir garder le réseau libre si c'est pour ne pas envoyer de renforts. Vous croyez vraiment que les Panaméricains n'ont pas d'armée suffisante pour résister à notre invasion ?

— On le dit. Mais ils ravitaillaient la Sibérienne en espérant ne pas intervenir.

Le sergent Malcolm ne faisait que répéter les arguments de la propagande de la Compagnie. En fait il se demandait si cette nouvelle guerre n'était pas une faute terrible. Les Panaméricains ne sacrifiaient pas tout à leur armée mais on disait qu'ils possédaient des armes secrètes et terribles, notamment des bombes nucléaires.

— Il faut que j'envoie un premier rapport. Radio, vous êtes prêt ?

— Dois-je le coder ?

— Dites simplement que nous avons atteint notre objectif Glass Station et que nous n'avons rencontré aucune résistance. Nous faisons le tour de la ville. Prochain message dans dix minutes.

Ils approchaient des verreries et pouvaient apercevoir les fours énormes. Deux étaient entrouverts et les brûleurs à gaz ronflaient de toute leur puissance.

— La température est déjà à zéro, dit le caporal. Il y aura certainement des conséquences. Certaines conduites vont sauter. Si elles ne sont prévues que pour des températures au-dessus de zéro... nous risquons d'avoir des problèmes avec les fuites d'eau, de gaz et aussi avec les canalisations des égouts. Il ne faudra pas nous engager dans les réseaux trop étroits.

Le caporal faisait allusion aux quartiers ouvriers tout proches, des entassements de maisons mobiles à étages, sales et lépreuses. Les fumées des fours les noircissaient et on avait regroupé les travailleurs dans un espace restreint cerné par des voies mais difficile à pénétrer. Un véritable ghetto. Ce mot vint à l'esprit du sergent. Il l'avait lu au sujet des juifs d'avant l'Ère glaciaire. Son père lui parlait des juifs avec beaucoup de haine, affirmait qu'ils occupaient désormais les meilleurs postes à la tête des Compagnies qui se partageaient le monde. Mais son père était un militaire aigri qui n'avait jamais dépassé le grade de sergent. Désormais il vivait de sa retraite dans un foyer pour anciens sous-officiers. Sa mère était morte depuis deux ans.

— Nous pourrions envoyer une patrouille, proposa timidement le caporal.

— Pas tout de suite. Nous allons faire le tour complet de la ville puis la quadriller. Exécution.

Ils s'éloignèrent des verreries et des quartiers ouvriers pour retrouver des petites unités d'habitations plus coquettes. Plus loin, c'étaient des demeures somptueuses qui occupaient au moins six voies, parfois dix. Le sergent était certain qu'il y avait un luxe fracassant à l'intérieur. Il avait déjà visité des ensembles de ce genre. Son colonel, par exemple, possédait une maison superbe qu'il appelait sa gentilhommière. Elle occupait huit voies, ressemblait à un ancien petit château. Il fallait une machine très puissante pour la tirer à proximité, mais pas trop, des lieux de combats. Le colonel avait une femme, quatre enfants et des domestiques, y compris un précepteur pour les enfants.

A nouveau ce furent des quartiers moins opulents, des installations de jardiniers fournissant la ville en légumes frais. Leurs serres étaient chauffées au gaz, qui paraissait abondant. Il y avait aussi des élevages de volailles, notamment de ces animaux qu'on

appelait dindes et qu'on ne trouvait pas dans la Transeuropéenne. Ils en virent d'énormes et à voix basse le commando supputa le poids que ces animaux pouvaient faire. Malcolm comprit qu'il devait lâcher un peu de lest et se montrer indulgent. Juste comme le patrouilleur longeait un petit abattoir de ces bêtes-là, il ordonna qu'on arrête tout.

— Trois hommes et vous, caporal, pour aller prendre une de ces bêtes. La plus grosse. Nous sommes huit... Plus les trois hommes de la salle des machines.

— On pourra la faire cuire dans le four, affirma le caporal.

Dans le compartiment des machines il y avait une mini-cuisine qui, selon le règlement, ne devait fonctionner qu'au repos. Durant les missions, seules les rations étaient distribuées.

— Allez-y, Rodhan. Nous vous couvrons.

— Oh ! je ne crois pas que nous risquions grand-chose... Déjà, avec ce froid, s'il reste des habitants, ils doivent se claquemurer chez eux. Le thermomètre extérieur indique déjà moins dix degrés et ce n'est pas fini.

— Soyez sur vos gardes, tout de même.

La patrouille passa dans le sas et sortit protégée dans ses combinaisons chauffantes. L'un des soldats pénétra dans l'abattoir et revint avec une bête énorme qu'il portait avec difficulté.

— Elle fait au moins vingt kilos, dit le timonier.

Malcolm jeta à peine un regard à cette prise de guerre. Il n'était pas tranquille. Il devait envoyer un autre rapport et devrait le truquer un peu pour éviter de parler de ce vol. Le pillage était interdit et sévèrement puni. Il risquait d'être rayé de la prochaine promotion durant six mois.

— Dites qu'il n'y a rien à signaler. Que j'ai envoyé une patrouille de trois hommes commandée par le caporal Rodhan.

De toute façon il devait alimenter ses hommes et leur conserver un bon moral. Les bêtes vivantes allaient mourir de froid et seraient toutes congelées.

— Dites au caporal de se diriger vers ce bâtiment, là-bas. C'est un four crématoire. A côté, ce doit être un hôpital.

Le patrouilleur roula très lentement en arrière tandis que le caporal, après avoir confié la grosse dinde au mécanicien, repartait avec ses hommes.

Le four crématoire était toujours alimenté par son brûleur mais aucun corps n'attendait l'incinération. Dans l'hôpital, le caporal

envoya un message par sa radio personnelle. Il comptait trente lits, tous vides, et une salle d'opération très moderne.

— Pas de présence humaine. Il fait d'ailleurs assez froid malgré le chauffage privé de cet établissement. Je crois que toute la ville est abandonnée et que vous pouvez laisser venir le reste de la division.

Le sergent ne répondit pas. Il vérifiait ses observations. La résistance de la glace était bonne, capable de supporter un énorme cuirassé, celle des rails également. Mais il ne voulait faire prendre aucun risque à l'armée de sa concession.

— Nous allons patrouiller encore un peu. Caporal, vous visiterez tout ce qui mérite de l'être. Je suis quand même surpris qu'il n'y ait pas eu de petit malin pour se cacher et échapper à l'évacuation. Il y avait peut-être un de nos compatriotes installé dans cette ville. Plusieurs même. S'ils ne sont pas prisonniers, où se sont-ils donc planqués ?

Plusieurs milliers de Transeuropéens se trouvaient en territoire panaméricain lors de l'invasion. Étaient-ils tous en camp de concentration ?

— Tout va bien, caporal ? lançait-il de temps à autre.

— R.A.S.

La progression était lente, minutieuse, mais Malcolm connaissait trop les responsabilités qui pesaient sur lui. L'État-Major n'aurait aucune considération ni pitié pour un sous-officier qui se tromperait alors qu'un lieutenant et à plus forte raison un colonel – surtout s'il était un porteur d'actions de la Compagnie – seraient traités avec plus d'indulgence. Malcolm ne possédait qu'une dizaine d'actions de la Compagnie et ne figurait pas sur la liste des actionnaires autorisés à assister aux assemblées générales, puisque le minimum était de cinquante actions.

Deux hommes venaient de pénétrer dans un grand immeuble de trois étages et n'en ressortaient pas. Le patrouilleur s'arrêta et dirigea ses canons-mitrailleurs vers l'objectif.

Mais les deux commandos réapparurent. Malcolm les soupçonna d'avoir trouvé de l'alcool à boire. Ils firent un signe de connivence au caporal.

— Rien à signaler ?

— Non, sergent. Je crois que nous pourrions aller vers le centre à partir de la prochaine plate-forme tournante.

— D'accord, caporal.

Il y avait des dizaines de loco-cars abandonnés par leurs propriétaires, ce qui indiquait un niveau de vie très élevé. On avait dû embarquer tout le monde dans des convois spéciaux, de crainte que les véhicules personnels n'encombrent les rails.

Le patrouilleur pivota sur une plate-forme et roula vers le centre ville, là où l'on devait trouver les bâtiments administratifs. Il ignorait si la ville était également dirigée par le chef de station représentant la Compagnie. Les Panaméricains avaient des idées si différentes.

Les bâtiments en question étaient superbes et imitaient le marbre et la pierre à s'y méprendre. Les innombrables roues qui les soutenaient demeuraient invisibles et l'illusion était parfaite. Le siège de l'administration municipale était orné d'un immense perron de dix marches et d'un péristyle.

— Bigre, souffla le timonier, on dirait le palais d'un gouverneur.

La température descendait rapidement et atteignait moins vingt degrés. Quarante degrés de différence en quelques heures. Un habitant qui se serait caché serait désormais dans le coma euphorisant qui précédait la mort par le froid. Malcolm se félicita d'avoir détruit le sas. Ce n'était pas très grave et dès que les troupes d'occupation seraient sur place, il serait réparé en deux ou trois jours. Cette initiative limitait la casse.

— On rentre, dit le caporal.

— Faites attention.

Mais le sergent dit cela sans y attacher beaucoup d'importance. Il pensait à cette énorme dinde de vingt kilos qui cuisait dans le four de la salle des machines. Il n'avait jamais mangé de cette viande-là et était soudain habité par une faim d'ogre.

— Regardez ! cria le timonier.

La patrouille était de retour, traînant un des hommes blessés.

— Canons, prêts à tirer ! hurla Malcolm, soudain pâle et sur le point de perdre la tête.

Et puis il les vit apparaître sur le perron. Quatre Hommes Roux qui brandissaient des fusils-lasers.

chapitre II

Le spectacle de ces Hommes Roux armés et paraissant décidés à se servir de leurs fusils paralysa tout le monde et fit perdre un temps précieux. Lorsque le sergent commanda le feu, les Hommes du Froid avaient réussi à disparaître. Personne ne pouvait affirmer où ils se trouvaient. Le sergent fit pilonner le grand bâtiment officiel, démolir le perron, le péristyle, mais les Hommes Roux restaient invisibles.

Le caporal Rodhan et ses deux hommes portant le blessé approchaient du sas lorsqu'il y eut un trait de feu. Le rayon laser déchira la combinaison d'un des commandos, la fondit et brûla l'épaule de l'homme qui se jeta à terre et commença à se rouler en poussant des cris horribles, car si la combinaison était ininflammable, il portait des sous-vêtements qui, eux, ne l'étaient pas, malgré les consignes de l'armée.

Il y eut d'autres traits de feu, accourant de partout comme des rayons renvoyés par un miroir. Le temps que les canons-mitrailleurs se pointent vers la source de chaleur et l'Homme Roux qui tirait traversait à une vitesse peu commune l'espace découvert et se jetait à l'intérieur d'un autre bâtiment. Mais les autres continuaient à tirer, dispersés tout autour du patrouilleur PR-17.

— Sergent, si ça continue, ils perceront les parties les plus minces du blindage. Il faut dégager.

Le sas s'ouvrait enfin et le caporal poussait son homme survivant et le blessé qu'il portait. L'autre ne bougeait plus sur le sol recouvert d'une fine pellicule de glace.

— Il est mort ?

— Il ne vaut guère mieux, dit le caporal.

— Radio, hurla Malcolm, avertissez que nous sommes attaqués par quatre Hommes Roux qui sont équipés de lasers portatifs.

Le radio se retourna :

— Dois-je vraiment parler d'Hommes Roux ?

— Je vous l'ordonne !

Les ennemis continuaient de tirer avec leurs fusils et Malcolm ne se faisait pas trop de souci. Le blindage était en général assez épais et les tireurs finiraient par ne plus avoir suffisamment d'énergie emmagasinée dans leurs armes. Ils ne sauraient pas remplacer les batteries et le combat se terminerait par un seul mort et un blessé léger.

— On continue à tirer ?

Le caporal était allé déposer le blessé dans le petit local sanitaire, le mettait sous perfusion et commençait à soigner sa plaie, une brûlure à la cuisse gauche et un début de nécrose à cause du froid qui devenait de plus en plus intense, certainement moins trente désormais.

— Sergent, le quartier général vous demande de venir vous-même confirmer au sujet des Hommes Roux.

Il eut un major qui lui demanda s'il n'avait pas trop bu pour dire de pareilles choses.

— Je peux vous faire confirmer par l'équipage. Il y a quatre Hommes Roux armés. Je pense qu'ils ont trouvé ces fusils et s'en servent comme de jouets, mais...

— Sergent, ils viennent de tirer sur nous au bazooka... Mais le coup a foiré.

Malcolm jeta un regard par l'un des hublots et vit l'homme qui courait vers le patrouilleur avec un bazooka portatif.

— Descendez-le. Mais qu'attendez-vous ?

Le canonnier pointa sa pièce. Il y eut une explosion et l'Homme Roux se volatilisa. Ils virent des morceaux de fourrures voler dans tous les sens.

— En arrière toute ! lança le sergent.

— Que se passe-t-il ? hurlait le major, et Malcolm se rendit compte que cette voix d'officier ne cessait de lui lancer les oreilles.

— Nous sommes attaqués au bazooka, toujours par un Homme Roux.

— Arrêtez vos idioties, Malcolm. Si vous persistez, vous aurez des ennuis sérieux.

— Major, je n'invente rien. Nous sommes plusieurs à voir ce spectacle hallucinant.

— Les Hommes Roux ont peur des armes à feu.

— Pas ceux-là !

Le major ne dit plus rien. Le patrouilleur reculait à grande vitesse, se dégageait de la voie pour reprendre celle du réseau

principal. Lorsqu'ils furent un peu éloignés du bâtiment officiel, le sergent respira plus librement.

— J'ai bien cru qu'il allait avoir notre peau... Je sais bien qu'avec ce matériel il lui aurait fallu mettre deux roquettes au but, mais on peut tout craindre.

— Ils n'ont pas trouvé ces armes, dit le caporal. Ils savent s'en servir, ils ont reçu un entraînement. Moi je vous le dis, ces sauvages sont désormais une des armes secrètes des Panaméricains, et nous risquons d'avoir des ennuis sérieux dans cette nouvelle guerre imbécile.

— Taisez-vous, Rodhan, ou je vous signale comme tenant des propos démobilisateurs.

Il commanda le ralentissement et l'arrêt du patrouilleur. Il alla voir le blessé, le trouva sous l'effet des calmants. Et on le rappela car le major inconnu le demandait.

— Sergent Malcolm, vous êtes vraiment sain d'esprit ?

— Major, je...

— Quel est l'autre gradé ? Envoyez-le-moi.

Le caporal Rodhan confirma les affirmations de son chef. Le major demanda alors au sergent de revenir à la radio.

— Votre mission n'est pas terminée. S'il y a un nid de résistance dans Glass Station, vous devez le réduire.

— Oui, major.

— Mais je vous demande de faire un prisonnier. Et, à partir de cet instant, vous ne communiquez plus qu'à travers un filtre de codage. Vous choisissez le numéro 3. Est-ce compris ?

— Oui, major, fit Malcolm avec un tressaillement.

Le filtre numéro trois était très sophistiqué et on ne l'utilisait que dans de très rares occasions. Il était conservé sous clé dans un coffret à cause de sa fragilité et du secret militaire qui l'entourait. Il faisait partie du matériel qui ne devait jamais tomber entre les mains de l'ennemi.

Malcolm alla le chercher, l'adapta à la radio et reprit sa conversation avec le major. La voix de ce dernier lui parvint légèrement modifiée par l'appareil.

— Vous devez faire obligatoirement un prisonnier. S'ils ne sont que quatre...

— Trois désormais...

— Raison de plus. Ce sont des sauvages, sergent, rien que des sauvages, ne l'oubliez pas.

Le sergent coupa la vacation et retourna vers son équipage, l'air très grave.

— Nous retournons là-bas. Nous organiserons une autre sortie. Il faut capturer l'un de ces salopards à fourrure.

— On pourrait manger un morceau avant, proposa timidement un des hommes.

On alla chercher la dinde dans le compartiment moteur, on en laissa un quart aux mécaniciens et chacun put s'empiffrer à la va-vite tandis que le patrouilleur revenait vers le centre ville. Tous ses dispositifs d'alerte étaient branchés et peu à peu les hommes cessèrent de mastiquer bruyamment et de boire de la bière. Tous pensaient avoir mal vu, extrapolé. Il était impossible qu'un crétin d'Homme Roux, tout juste bon à racler les glaces sur les dômes des villes en échange de quelque nourriture, soit capable de se servir d'un fusil, surtout d'un engin laser. Ils l'auraient admis pour un vieux fusil à balles, mais pas pour cette arme sophistiquée.

— De toute façon, leurs batteries doivent être à plat et ils ne doivent pas savoir les changer, dit un des soldats.

— Ne vous y fiez pas, ricana Malcolm. Ce sont des gens super entraînés et vous aurez du fil à retordre. Vous allez devoir quitter le ventre douillet et protecteur de ce patrouilleur, circuler avec vos combinaisons, vous battre avec elles. Eux sont à poil et libres de leurs mouvements.

De loin ils aperçurent les bâtiments officiels et le sergent fit ralentir l'engin de reconnaissance.

— Je vais partir en patrouille avec quatre hommes. Vous, Rodhan, vous restez ici avec le radio et le canonnier. Nous allons amorcer un mouvement tournant. Dans un quart d'heure vous progresserez par bonds. Comme ce sont, malgré tout, des crétins congénitaux, je pense qu'ils tomberont dans le panneau. Tâchez de vous tenir en liaison constante avec l'État-Major, est-ce bien compris ?

Rodhan fit signe que tout était O.K. Il n'était pas très rassuré à l'idée de rester seul à bord avec deux hommes mais la tactique du sergent lui paraissait parfaite. De toute façon il y avait les ordres et ils devaient les exécuter.

Malcolm et son commando se déplacèrent furtivement avec l'expérience acquise à la suite d'un entraînement féroce et confortée par des mois de guerre à l'Est. Maintenant, c'était à l'Ouest et l'ennemi c'étaient ces Hommes Roux, ces sauvages débiles et

inoffensifs que Malcolm avait côtoyés toute sa vie sans même les remarquer, sans même jamais s'intéresser à eux. Lorsqu'ils nettoyaient le dôme des villes, ils n'étaient que des ombres au-dessus des têtes, de même lorsqu'ils traînaient le long des rails à la recherche d'un peu de nourriture. Il se souvint que sa mère, elle, se posait des questions. Mais jamais il n'y avait eu de contacts entre les hommes normaux et ces êtres plus proches de l'animal que de l'humain. Ils ne supportaient pas le chaud et les gens comme Malcolm redoutaient par-dessus tout le froid, même s'ils avaient appris à vivre avec lui, même si les glaces étaient désormais leur paysage familier et rassurant. Si elles avaient fondu pour redécouvrir la terre, les mers, il ne l'aurait pas supporté. Mais s'il essayait de s'adapter il ne pouvait ignorer les dangers du froid, n'aurait jamais imaginé que les Hommes Roux faisaient partie de ces dangers-là.

Ils se rapprochaient des bâtiments officiels sans bruit, sans commettre d'imprudence. Un observateur attentif n'aurait pu les déceler, mais il y avait toujours les palpeurs thermiques qui pouvaient les trahir. Il ne pensait pas que les Hommes Roux possèdent un tel équipement.

De l'autre côté d'un pâté de maisons, le patrouilleur haletait et suivait la même direction qu'eux. Les Hommes Roux devraient réagir. Malcolm entra en communication avec le caporal Rodhan :

— S'ils tardent à se manifester, vous tirerez un peu au hasard mais toujours dans la même direction pour ne pas nous atteindre. Mettons dans un arc qui ira de trois cent quarante à trente degrés.

— Trois cent quarante à trente, bien compris, répondit le caporal.

Peu après, le martèlement des obus commençait. Mieux valait réserver les missiles et les gros rayons lasers pour plus tard. Les maisons devaient tomber comme des châteaux de cartes et le commando pouvait profiter du fracas et de la poussière pour progresser. Ils se trouvèrent bientôt dans le secteur Est du patrouilleur, à trois heures environ.

— Cessez le tir, ordonna le sergent au caporal, et progressez encore un peu.

— Devant moi, tout est détruit et la voie embouteillée. Je ne peux progresser que de deux cents mètres, ensuite ce sont des ruines. Je peux les refouler avec ma herse, mais s'ils profitaient de cet instant

pour attaquer alors que les canons ne pourront pas être braqués en n'importe quel point ?

— D'accord, deux cents mètres.

Brusquement Malcolm découvrit qu'il était rempli d'une peur abjecte. Il n'avait jamais éprouvé un sentiment pareil. Même pas lorsqu'il combattait sur le front Est contre les Sibériens que l'on représentait comme un peuple très cruel. Parfois il avait eu des hésitations bien compréhensibles, mais jamais cette terreur sourde qui lui rongait le ventre et rendait ses jambes molles. Il regarda autour de lui et vit que l'homme le plus proche de lui avait un drôle de regard.

Un regard exorbité. Il était lui aussi terrorisé par ces Hommes Roux qui pouvaient tuer. C'était comme si, un beau matin, une puéricultrice s'était trouvée face à face avec ses bébés armés jusqu'aux dents et décidés à la tuer.

Ils pénétrèrent dans un pâté de maisons, puis dans l'une de celles-ci pour ressortir par une fenêtre, enjamber un autre enseuillement et ainsi de suite. Ils transpiraient légèrement dans leurs combinaisons et Malcolm le premier régla la température à la baisse. Plus tard, quand la mission serait terminée, il serait temps de la remonter. Au-dehors, il faisait entre moins trente-cinq et moins quarante, selon les zones.

Faire un prisonnier. Il faudrait tirer dans les jambes de l'un de ces hommes, puis l'attacher. Ils étaient énormes, vigoureux. Jamais Malcolm ne s'était soucié de leur force, de leur silhouette d'athlète. La pensée qu'il devrait toucher cette fourrure immonde, ce corps puant, le révulsait. On disait que certains couchaient avec des Femmes Rousses et que des femmes normales se faisaient... par des sauvages de cette race. Malcolm était très pudique. Il n'avait pas de femme, ni de maîtresse. Parfois il couchait avec une prostituée mais en avait honte. L'année précédente il avait connu une fille qui travaillait dans un centre de repos, en était tombé amoureux. Elle lui avait déclaré au bout d'une semaine qu'elle ne l'aimait pas et qu'elle ne voulait pas d'un soldat dans sa vie. Mais jamais il n'aurait fait l'amour à l'une de ces femmes à fourrure rousse... Il n'aurait même pas cru possible de les approcher à l'air libre sans la protection d'un dôme.

Il y eut un murmure dans l'interphone et l'homme qui se trouvait en tête venait de lever le bras. Il y avait certainement du nouveau. Les trois autres et le sergent le rejoignirent et virent ce qui l'arrêtait.

Un excrément humain sur un quai, qui était certainement frais puisqu'il en montait une vapeur légère. Malcolm grimâça de dégoût et imagina l'Homme Roux s'accroupissant comme une bête, se relevant ensuite. Une sale bête. Il arma son fusil et fut prêt à tuer.

L'homme ne devait pas être loin. Depuis qu'ils avaient fait sauter le sas, la glace se répandait sur les quais en bois, une couche très légère dans laquelle les pieds nus et tièdes laissaient une empreinte qu'ils n'avaient plus qu'à suivre.

Mais l'Homme Roux dut les flairer car ce fut lui qui tira. Le commando de tête eut la tête traversée par un coup de laser et il fit un terrible bond dans les airs avant de retomber. Il perdait son sang des deux côtés mais beaucoup plus côté front que côté nuque, où coulait une sorte de levure grise. L'Homme Roux embusqué dans une boutique continuait de tirer et ils durent se planquer en toute hâte. Malcolm jurait et grelottait de peur. Il avait manqué son coup et désormais ils n'auraient plus qu'un impératif, rejoindre au plus vite le patrouilleur.

— Caporal, nous sommes découverts. Pouvez-vous essayer de venir nous chercher ?

— Comment dois-je faire ?

— Reculer jusqu'au prochain carrefour et remonter vers l'est. Vous verrez l'artère où nous nous trouvons. Une artère à deux voies.

— Si je pulvérisais quelques maisons pour vous rejoindre plus rapidement et directement ?

— Vous avez une voie ?

— Une voie et une plate-forme. Nous progresserons en marche arrière, mais ce n'est pas grave.

— D'accord, allez-y.

— Attention à vous tout de même.

Les lasers du patrouilleur commencèrent de découper les bâtiments en deux, puis il y eut un tir d'obus pour les pulvériser.

Les quatre hommes regardaient devant eux mais surveillaient du coin de l'œil la progression du patrouilleur à travers les ruines. Bientôt sa forme fuselée et basse sur roues leur apparaîtrait et ils seraient enfin sauvés, libérés de ce cauchemar. Tous étaient paralysés par la présence de trois Hommes Roux alors que trente Sibériens ou Panaméricains ne les auraient pas effrayés. Ils avaient reçu un entraînement qui les rendait aptes à affronter un ennemi dix fois plus nombreux.

Sur la passerelle de commandement du PR-17, le caporal Rodhan avait fort à faire entre la progression de l'engin, le tir et les messages radio. Ce sacré major qui n'avait même pas donné son nom ne cessait de les appeler, les houspillait, fulminait et devenait tout à fait intolérable. Il n'admettait rien. Il n'admettait pas que le sergent n'ait pas déjà capturé un Homme Roux, que ces derniers soient armés et si bons tireurs, qu'ils ne soient pas déjà de retour au quartier général, qu'il y ait deux morts et un blessé.

— Attention ! hurla le timonier.

Un obus de bazooka venait de percuter le dôme de la passerelle qui se craquelait. Il fallut envoyer les jets d'enduit pour que les fragments restent soudés ensemble. L'enduit était une sorte de colle extra-forte qui séchait au contact de l'air froid. Désormais on l'utilisait pour tout, même pour assembler des morceaux de blindage. L'ennui était qu'elle réduisait la transparence. Ils pouvaient désormais voir la ville de Glass Station à travers une sorte de flou artistique.

— Il recommence.

Une explosion énorme secoua le patrouilleur et le caporal localisa immédiatement l'endroit touché. L'avant qui contenait tout le matériel pour réparer les voies. Désormais, si jamais les rails étaient coupés, ils ne pourraient plus rentrer à la base. La situation se détériorait.

— Je lance un missile ? demanda le canonnier très excité et prêt à tout dans son affolement.

— Un seul, concéda le caporal pour lui faire plaisir.

L'homme visa n'importe quoi et libéra le missile qui fit exploser tout un îlot de maisons patriciennes. Les roues en fonte montèrent à une hauteur impressionnante et trouèrent le dôme en plusieurs endroits, le retrouèrent lorsqu'elles redescendirent.

— Rodhan, dépêchez-vous, nous allons tous crever, sinon ! Un de mes hommes est blessé. Ça fait deux ; ce tireur est diabolique.

— Vous renoncez à la mission ?

— Provisoirement, oui. Ce qu'il faudrait, c'est mettre le feu à toute la ville pour les déloger. J'ai commis une erreur en pensant au froid, mais je ne savais pas.

Enfin le caporal aperçut son chef qui s'embusquait derrière un loco-car particulier. On avait dû tirer sur lui car la carrosserie était striée de coups de laser et certaines rainures fumaient encore.

Comme le caporal s'approchait, il aperçut un autre Homme Roux qui contournait la patrouille par le sud.

— Attention ! hurla-t-il.

Mais l'Homme Roux tira plusieurs rafales et Malcolm, frappé en plein dos, fut tué le premier. Il resta cloué contre son loco-car tandis que son corps s'enflammait à partir de la blessure. « Les graisses humaines », pensa le caporal, qui essayait de repérer le reste de la patrouille.

Une secousse encore plus forte que la première souleva tout l'avant du torpilleur. Les boggies tournèrent à vide et retombèrent lourdement.

— Avons-nous déraillé ? hurla le caporal dans l'interphone aux mécaniciens.

— Non, répondit le chef, mais nous perdons du carburant. Le réservoir de bâbord a dû être fêlé car l'aiguille commence à dégringoler très sérieusement.

Les deux survivants de la patrouille accouraient, oubliant toute prudence. Ils se firent cueillir sans que le caporal qui s'égosillait ait pu les ramener à une conduite plus calme. Il les vit tomber l'un sur l'autre, zébrés de toutes parts. Leur peau mise à nu se mit à fumer en réaction avec l'air glacé du dehors.

— Arrière toute !

— Arrière toute.

— A la plate-forme, vous prenez vers le sud et puis en avant toute.

— Nous renonçons ?

— Ils sont trop coriaces. Je suppose qu'ils ont reçu du renfort. Ils ne peuvent pas être trois seulement.

De toute façon il ferait un rapport dans ce sens. Il dirait que les Hommes Roux étaient au moins une vingtaine, super armés. Il ne voulait pas passer en conseil de guerre pour une histoire pareille. Un dernier obus de bazooka les frappa de plein fouet et, avec horreur, il vit que le sas béait sur l'extérieur. Désormais ils auraient aussi des problèmes de climatisation.

— Forcez la température, ordonna-t-il.

— Nous manquons de combustible, avons juste ce qu'il faut pour rentrer et alimenter la centrale d'énergie pour les appareils et les armes.

Rodhan se dirigea vers la radio pour avertir l'État-Major. Peut-être enverraient-ils un engin de secours.

chapitre III

Le sous-lieutenant Omar avait reçu ordre de tenir le glaciologue à l'œil et, sans discuter, il exécutait cette consigne avec un zèle qui finissait par agacer Lien Rag. Ce dernier savait que sa réintégration dans l'administration de la glaciologie n'avait pas été très bien accueillie en haut lieu. L'intervention des Néo-Catholiques avait fait céder le conseil d'administration de la Compagnie Transeuropéenne, comme elle s'appelait désormais, cependant une suspicion constante ne cessait de planer sur Lien qui, pendant un temps, avait rejoint les dissidents dans la clandestinité. Son meilleur ami, l'ex-lieutenant Skoll, était emprisonné pour désertion et trahison. Il se murmurait que Lien Rag avait rendu de grands services à l'Église des Néo-Catholiques, mais lui-même protestait qu'il n'en était rien.

En fait il avait été dupé, manœuvré par cette même Église et surtout par le missionnaire – frère Pierre – dans le grand désert du Nord-Est.

L'avis *Défi* était immobilisé depuis la veille sur cette voie secondaire, en plein territoire panaméricain, le nouvel ennemi de la Compagnie, et Lien Rag effectuait des sondages divers pour évaluer la résistance de la banquise. Il utilisait des ultrasons mais surtout une petite foreuse de faible encombrement qui découpait de belles carottes dans la couche glacée.

Normalement, l'avis, dix mètres de long, deux canons et un laser, aurait dû être commandé par un simple sergent mais le sous-lieutenant appartenait à la Sécurité spéciale militaire, la S.S.M. et paraissait mieux qualifié pour surveiller le glaciologue.

Les quatre hommes de l'équipage étaient également des membres de la Sécurité. L'ambiance à bord manquait de décontraction et Lien Rag se consacrait entièrement à son travail de vérification. Il vérifiait la progression de son trépan dans la banquise lorsque le sous-lieutenant Omar s'approcha de lui. C'était un être petit et trapu, extraordinairement moustachu. Très taciturne, il finissait par avoir une présence pesante.

Il se pencha sur les notes de Lien mais ne put les déchiffrer :

— Combien d'épaisseur ?

— Dix mètres.

— On peut faire rouler des convois importants, non ?

— Oui, si elle n'est pas fragmentée en dessous. Il faudrait pouvoir descendre dans l'eau et faire des explorations précises le long de l'emplacement de ce réseau.

Ce qui intriguait l'État-Major, c'était l'insouciance apparente des Panaméricains. Ils avaient laissé tous leurs réseaux ferroviaires intacts, des centaines et des centaines de rails, d'aiguillages-croisements, de plaques tournantes, de postes d'aiguillage. Cela sentait le piège à plein nez. L'Ennemi espérait que les énormes unités de l'armée, les trains blindés transportant les renforts s'engloutiraient dans l'ancienne mer du Nord. La banquise n'était solide qu'en apparence, pensaient les officiers généraux. De ce fait, l'attaque surprise, l'attaque éclair qu'ils projetaient et qui devait les conduire jusqu'à la glace au-dessus de l'ancienne Écosse était sérieusement compromise.

Lien remonta ses fragments de carottes et les étudia avec attention. Ensuite il les soumettrait à un examen plus approfondi grâce à ses appareils mais, apparemment, tout paraissait normal.

Ce n'était pas un hasard si on l'avait choisi, lui, pour effectuer ces vérifications. Si jamais il se trompait, on l'accuserait de trahison, de sabotage et son passé l'accablerait encore plus. Il devait donc se montrer d'une prudence extrême.

— Nous repartons, dit-il à Omar. J'effectuerai des vérifications avec mes appareils tous les cent mètres et un sondage mécanique tous les kilomètres. Il faudrait une équipe plus nombreuse. A ce rythme je ne peux vérifier que quelques kilomètres de voies chaque jour et au prix d'un travail exténuant.

Omar resta impassible. Lien connaissait l'inutilité de ses récriminations. Le sous-lieutenant appartenait à cette espèce très répandue d'officiers bêtes et disciplinés. Il ne pouvait rien espérer d'un tel homme.

L'avis *Défi* roula un peu, s'arrêta pour de nouvelles mesures. Lien pensait qu'on aurait pu déjà envoyer un convoi composé de vieilles voitures avec la motrice en queue. Des voitures chargées de détritrus par exemple. Il avait rédigé un rapport dans ce sens mais il n'en avait pas de nouvelles.

Il y avait huit jours qu'il se trouvait dans l'avisso, occupant une étroite couchette dans le seul poste d'équipage réduit alors que le sous-lieutenant avait droit à une cabine, minuscule certes, mais isolée. Il mangeait les mêmes rations que les militaires, cette viande en conserve qui se réchauffait automatiquement dès qu'on retirait le couvercle, ces biscuits protéinés au goût assez curieux. La bière seule était agréable mais faiblement alcoolisée.

Alors qu'il examinait la carte ferroviaire, il immobilisa son regard sur la ville de Glass Station à trente kilomètres sur la gauche de leur réseau. Que s'était-il passé dans cette ville pour que les derniers ordres interdisent formellement de l'approcher à moins de dix kilomètres ? Lien Rag se trouvait alors avec Yeuse en arrière des lignes et il se murmurait toutes sortes de nouvelles invraisemblables. Les Panaméricains auraient utilisé des gaz très toxiques, ou encore un armement nucléaire, ou bien la glace tout autour de la cité avait été découpée et les ennemis avaient creusé un canal énorme. Mais Lien n'était satisfait par aucune de ces rumeurs non vérifiées. La seule chose dont il était à peu près sûr à quatre-vingts pour cent, c'est qu'un patrouilleur de l'armée avait été envoyé en reconnaissance dans ce secteur et y avait été sévèrement étrillé puisqu'il n'y avait eu que quelques survivants. Un caporal, deux soldats et parmi les cheminots deux soutiers et un mécanicien. Un sergent avait été tué ainsi que toute la patrouille. On ne connaissait pas les chiffres exacts. Le caporal se nommait Rodhan mais il avait été littéralement kidnappé par les officiers d'État-Major, ainsi que les autres témoins du drame.

D'ici quelques jours l'avisso passerait à moins de quinze kilomètres de Glass Station s'il poursuivait ses vérifications sur le même réseau. Il y avait un embranchement pour cette ville. Le *Défi* possédait une chaloupe à moteur qui pouvait emporter deux hommes avec une autonomie de cinquante kilomètres environ. Mais jamais le sous-lieutenant Omar n'autoriserait qu'il l'utilise pour ses prospections. C'était l'homme le plus soupçonneux du monde et la S.S.M. avait très bien choisi son gardien.

Lorsque la nuit vint, il était encore au travail, soumettant ses échantillons à toutes sortes d'examen et ne trouvant aucune trace suspecte. Il se demandait comment les Panaméricains auraient bien pu rendre la banquise plus fragile sans utiliser d'explosifs, et en ce cas, dans un rayon assez important, la glace aurait subi des modifications de structure, des fragmentations plus ou moins

apparentes mais décelables au microscope électronique ou par comparaison moléculaire.

Un seul homme veillait dans le poste de commandement, les yeux fixés sur les instruments, les écrans. Tout autour, c'était la nuit polaire. Lien pensa que jadis cette nuit-là se limitait aux deux pôles géographiques. Désormais elle était partout et partout on grelottait, peut-être un peu moins à l'équateur mais ce n'était pas certain.

Il rejoignit sa couchette et essaya de dormir mais il n'y parvenait jamais facilement depuis son aventure solitaire dans le désert glacé. Frère Pierre aurait pu le laisser mourir dans la glace sans intervenir. Pourquoi l'avait-il ramené au monastère où les religieux l'avaient énergiquement soigné ? Pourquoi l'avait-il recommandé pour cette réintégration qui ne le rendait pas très heureux ? Qui était vraiment ce personnage équivoque ? Un fanatique religieux, un ambitieux qui utilisait les Néo-Catholiques pour réussir, un agent de la Nouvelle Rome ?

Le souvenir de Skoll le taraudait. Il n'avait rien fait pour aller à son secours. Il y avait aussi Harl Mern, ethnologue obligé de diriger un zoo pour survivre, un grand spécialiste des Hommes Roux. Il avait dû être terriblement déçu de l'échec de sa mission. Le Sanctuaire des Hommes Roux avait-il brûlé entièrement ? Ne subsistait-il rien là-bas ? Quelles avaient été les réactions des Hommes Roux lorsqu'ils avaient découvert le saccage ?

Le réveil dans cet espace confiné était affreusement déprimant. On se gênait beaucoup, il fallait se plier à la volonté du plus grand nombre, se raser pendant que les autres déjeunaient, déjeuner pendant qu'ils se douchaient. Il y avait les odeurs d'huile lourde, de soufre, la vapeur qui remontait dans tout le bâtiment et entretenait une atmosphère trop humide. Il y avait les corvées des hommes, le mutisme du sous-lieutenant, le grondement perpétuel de la machine à vapeur.

Lien se hâtait d'enfiler sa combinaison pour sortir de l'avisso et faire quelques pas dans l'immensité glacée. Parfois il ne remontait pas à bord, marchait jusqu'au prochain point de contrôle de la banquise. La mission allait se poursuivre encore quelques jours puis il retournerait à l'arrière. Yeuse, liée par son engagement avec le cabaret Miki, se trouvait heureusement dans le coin pour la distraction des troupes. Cette guerre ne ressemblait pas à celle du front de l'Est où les affrontements gigantesques étaient journaliers, où les armées se rencontraient dans des chocs titanesques. Là-bas, il

y avait des énormes cuirassés qui coulaient corps et biens, qui coulaient vraiment dans la glace. Leur cœur nucléaire fondait et ils s'enfonçaient jusqu'à l'ancienne surface de la terre, peut-être au-delà. Il y avait des explosions de trains blindés qui projetaient des corps mutilés par centaines dans les airs. Une guerre atroce, une véritable folie meurtrière. Sur le front Ouest, c'était un semblant de vie normale, des distractions, la vie de garnison en quelque sorte avec, cependant, une angoisse sourde car on pressentait une forme de résistance différente de la part de l'ennemi, des méthodes terrifiantes. Il y avait des soldats, des sous-officiers de carrière qui ne pouvaient supporter cette angoisse-là et qui demandaient leur mutation pour le front de l'Est. Des exaltés sanguinaires, des inadaptés qui s'ennuyaient au bout de vingt-quatre heures de permission. Il leur fallait l'odeur des carcasses métalliques fumantes, le grésillement des rayons lasers et le fracas des obus pour retrouver leur entrain.

Dans moins de huit jours il reverrait Yeuse. Ils partageraient la même cabine d'hôtel, iraient au restaurant, au spectacle, pourraient enfin parler librement sans se surveiller. Elle aurait peut-être des nouvelles de Skoll, d'Harl Mern, des dissidents.

Il commença son premier sondage de la journée et trouva une épaisseur de huit mètres. Un peu moins qu'avant, mais c'était normal.

— Voyons vos chiffres, demanda Omar.

Il ne fit aucun commentaire. Lien pensait qu'il les enregistrerait dans sa mémoire, les recopiait plus tard pour effectuer des vérifications lorsqu'ils reviendraient en arrière.

— Ne trouvez-vous pas étrange qu'on n'ait pas rencontré un seul groupe d'Hommes Roux ? Que l'ennemi ait évacué les populations, les fermiers isolés, des pêcheurs surtout, d'accord ; mais les Hommes Roux auraient dû rester sur place.

— Ils ne vivent que de l'homme. De nos déchets. Ils ont suivi les réfugiés.

— Ils auraient pu trouver des stocks importants dans ces fermes de pêche.

— Ils n'en auront pas eu l'idée ; ce sont des animaux sur deux pattes.

— Ce ne sont pas mes convictions personnelles basées sur l'observation.

— Je sais, vous êtes un de leurs amis.

C'était dit sèchement, sans ironie ni mépris. Un constat très froid, encore plus consternant.

— Je me demande ce qu'ils sont devenus. Peut-être n'y en a-t-il jamais eu beaucoup dans le coin.

Cependant, dans la journée, il retrouva des traces de leurs séjours le long de ce réseau ferré, des excréments, des touffes de poils sur la glace, des débris de nourriture et même un reste de foyer. Certains faisaient du feu lorsqu'ils trouvaient de quoi l'alimenter. Uniquement pour cuire certains aliments, pas pour se chauffer, bien évidemment. Les locomotrices vidaient leurs cendres un peu au hasard et, s'il restait quelques braises, ils les ravivaient, les entretenaient avec des combustibles divers ; les dépôts d'ordures encombraient les abords des villes et villages et ils n'avaient qu'à puiser dedans avec leurs mains. La fermentation de certaines substances empêchait la glace d'aller jusqu'au plus profond et il suffisait de briser la couche extérieure pour retrouver le reste non figé.

— Dans combien de temps atteindrons-nous le point de non-retour ?

— Demain dans l'après-midi, répondit Omar.

— Il nous faudra donc revenir sur nos pas ?

— Exactement.

Lien était surpris. Il ne pensait pas que le terme de leur progression fût si rapproché. Ils avaient dû dépenser pas mal d'énergie, avec tous les appareils. C'est alors qu'il pensa à proposer une solution moins dispendieuse en combustible.

— Si j'effectuais des missions avec la chaloupe ? Je pourrais rester encore deux ou trois jours, vérifier une plus grande étendue de banquise. L'avis resterait ici au repos, en limitant ses activités. Moi j'irais chercher des échantillons, effectuer des sondages par ultrasons.

— La chaloupe n'a pas d'habitable thermorégulé.

— Je sais, mais il n'y aura qu'une nuit, deux au maximum, à passer en plein air. Nous trouverons peut-être une ferme pour nous abriter, sinon je sais fabriquer un igloo pour faire remonter la température de quinze à vingt degrés. Avec une bonne combinaison comme celle que je porte, une combinaison de l'armée, je ne risque rien.

— Je ne peux pas prendre une telle initiative, déclara Omar, sans en référer à mon supérieur direct.

— Insistez sur l'obligation de vérifier un plus grand secteur et sur l'économie que cela représente.

— Je vais transmettre votre demande, se borna à répondre, toujours aussi laconique, le sous-lieutenant.

Au milieu de la journée, Lien mangea sur le lieu de son forage. Toujours cette viande réchauffée dans sa boîte, des biscuits. Sa main portait les aliments à travers le mini-sas de sa cagoule. Ce n'était pas très agréable, très commode mais il n'avait pas envie de se retrouver dans l'avisio avec les militaires.

Ce jour-là ils ne firent pas une progression importante car un trépan cassa soudain sans raison. Craignant une anomalie dans la banquise, il voulut le récupérer et ce fut assez long de le repêcher. En fait il y avait un défaut dans le métal. Le frottement avait produit de la vapeur d'eau qui s'était introduite dans le corps de la fraise et avait regelé, faisant éclater la pièce.

Pour récupérer le fragment, il avait dû dépenser beaucoup de courant et avait même négligé de faire les économies indispensables, si bien que le sous-lieutenant se trouverait dans l'obligation de retourner au point de départ dès le lendemain matin. Ce qui risquait d'influencer sa demande au sujet de la chaloupe.

L'État-Major répondit en fin de soirée, après une réflexion de plusieurs heures. Lien Rag était autorisé à effectuer une mission de deux jours à bord de la chaloupe avec un homme désigné par le sous-lieutenant. Il ne devrait s'écarter du réseau actuel sous aucun prétexte.

Lien s'efforça de ne pas montrer sa joie et commença de recenser les instruments dont il aurait besoin. La petite foreuse n'était pas très encombrante et pourrait être aisément emportée. Le sous-lieutenant désigna son compagnon, un certain Wissy, énorme brute au front étroit et aux petits yeux méfiants.

chapitre IV

Bientôt ils se rendirent compte que le fonctionnement de la chaloupe était assez défectueux. La petite machine à vapeur avait besoin d'être souvent alimentée en eau et il fallait faire fondre la glace pour en obtenir. Ils avaient quitté l'avisio depuis l'aube et naviguaient vers l'ouest à petite vitesse. Lien avait décidé d'espacer ses prélèvements et ses examens. Il avait attendu d'être à cinq kilomètres pour un premier essai aux ultrasons. Mais déjà la machine donnait des signes de faiblesse.

— Il faudrait retourner, dit le soldat Wissy.

— Demandez au sous-lieutenant par radio.

Omar leur ordonna de poursuivre. En cas de panne, il pourrait toujours leur envoyer une autre chaloupe plus petite. La fuite d'eau de la chaudière n'était pas trop grave, à condition de veiller à son remplissage et Wissy trouvait ainsi à s'occuper tandis que Lien effectuait ses relevés.

Insensiblement ils approchaient de l'embranchement qui conduisait à Glass Station et il se demandait si l'homme se douterait de ses intentions. Wissy paraissait très préoccupé par la machine et y consacrait toute son attention. Il ne surveillait pas tellement le glaciologue qui repéra l'aiguillage le premier.

Il marcha entre les rails pour s'en rapprocher. Le système pouvait être mû par commande radio, mais aussi manuellement. Comme le réchauffement des rails n'existait plus depuis l'invasion, il aurait peut-être quelque peine à le manipuler. Il s'installa de façon à surveiller son compagnon qui faisait fondre de la glace pour remplir la chaudière. Il en posait des grosses quantités sur le capot du moteur, récupérait le filet d'eau dans un réservoir à main, ce qui lui demandait du temps. Avec son piolet, Lien dégagea le système de transmission manuelle. Mais il aurait fallu réchauffer certains rouages pourtant protégés par un équipement spécial. Il ouvrit le carter, enflamma plusieurs pages de papier et referma en partie le boîtier. Une fumée révélatrice s'en échappa mais Wissy ne parut pas la surprendre. C'est ainsi qu'il réussit à déplacer l'aiguillage.

Mais tout n'était pas gagné. Il allait devoir attendre que le soldat le rejoigne avec la chaloupe pour se rendre compte si Wissy avait été complètement dupé. Par chance ils ne disposaient d'aucune carte de ce réseau ni d'instructions ferroviaires. Ces documents, trop précieux, étaient restés dans l'avis. La voie qui rejoignait Glass Town se dirigeait elle aussi vers l'Est, enfin elle s'infléchissait un peu vers le Sud et l'autre vers le Nord. En apparence la première semblait vraiment la bonne car l'autre faisait un détour pour éviter la ville. Donc elle paraissait dévier vers le nord.

Wissy arriva sur la chaloupe dans un nuage de vapeur qui formait ensuite des coulées de glace comme des larmes de bougies. Il passa l'aiguillage sans même y faire attention.

— Monsieur le glaciologue, dit-il, j'ai comme l'impression que la fuite s'agrandit. Il faut que j'avertisse le sous-lieutenant. On peut pas continuer comme ça.

— Vous avez essayé de réparer ?

— Je connais pas la mécanique, monsieur. Je suis soldat.

Lien alla regarder sous le capot de la machine et découvrit d'où venait la fuite au bout de quelques minutes. Ce n'était pas une fuite de vapeur, mais d'eau, dans le système de réchauffement. Un tuyau paraissait mal revissé. Wissy parut émerveillé par la science de cet homme qu'il prenait pour un dangereux intellectuel jusqu'à cet instant.

— Vous vous y connaissez, monsieur, fit-il avec admiration et respect.

— J'ai beaucoup voyagé, dit Lien.

La construction d'un igloo à deux places dans lequel la température remonta de moins trente-deux à moins cinq fut une autre source d'ahurissement pour Wissy. Il avait toujours été embarqué à bord d'unités de combat et ne connaissait rien à la vie en pleine nature hostile.

— Ainsi nous passerons une nuit plus confortable sans épuiser les réserves de notre combinaison.

Dehors, le moteur de la chaloupe tournait au ralenti. C'était la condition essentielle pour qu'il ne gèle pas. On n'avait rien trouvé d'autre en deux cent cinquante ans d'ère glaciaire. Ils purent ainsi brancher les combinaisons sur l'alternateur et recharger leurs batteries incorporées.

— Il faut peut-être monter la garde, monsieur. Si jamais le moteur avait une défaillance...

— D'accord, dit Lien.

— Mais je vous laisse la première, monsieur. Vous avez plus besoin de sommeil que moi.

Cette prévenance fit sourire Lien et lui donna bon espoir pour le lendemain lorsqu'ils découvriraient le dôme de Glass Station. La petite ville n'était qu'à une dizaine de kilomètres de là et ils l'apercevraient très rapidement. Si jamais Wissy montrait quelque mauvaise volonté pour aller plus loin, il ne savait encore comment le convaincre. Bien entendu, au retour, le sous-lieutenant Omar ne serait pas dupe et ferait un rapport accablant. Pourquoi cette curiosité pour cette ville interdite, ce besoin d'affronter l'autorité militaire et de la provoquer ?

Il veilla jusqu'à minuit, secoua son compagnon pour qu'il prenne la relève. Lorsqu'il se réveilla il faisait jour et la machine tournait régulièrement. Wissy avait préparé un thé brûlant mais sans goût.

— Je me souviendrai de cet igloo, dit-il lorsqu'ils remontèrent dans la chaloupe.

Ils progressèrent donc vers Glass Station sans que le soldat se doute de quoi que ce soit. Lien opéra ses mesures puis ses sondages. Il étiquetait ses échantillons, les rangeait dans un coffre. Et puis soudain Wissy, qui pilotait, tendit le bras :

— Regardez... Qu'est-ce que c'est ?

Comme un gros diamant aux mille facettes, le dôme de Glass Station surgissait de la banquise.

— On dirait une ville, non ?

— C'est une ville, dit Lien.

— Elle n'est pas indiquée sur l'espèce de carte que nous avons.

— C'est très intéressant, dit Lien. Si une ville qui pèse des tonnes et des tonnes, avec ses maisons, ses usines, ses installations, est supportée par la banquise, c'est que celle-ci est très résistante.

Derrière la visière de sa cagoule, Wissy paraissait mâcher à vide d'un air perplexe. L'argument de son compagnon l'impressionnait visiblement mais il n'y avait pas de ville sur le morceau de carte dont il disposait, en fait un relevé décalqué sur un document conservé dans l'avis.

— Hier, dit-il, il y avait un embranchement.

— Il y a beaucoup d'embranchements un peu partout, répliqua Lien. Je voudrais avoir une idée de ce qu'est cette ville.

— Mais si elle est encore occupée par les Panaméricains ?

— Nous aurions vu des unités de combat. Or il n'y a rien, aussi loin que l'on regarde.

Wissy regarda une fois de plus. Cette ville ne lui disait rien qui vaille.

— On peut pousser une reconnaissance, avec prudence. Il faudrait que j'évalue le poids des installations. Si les chiffres sont bons, nous rapporterions d'excellentes nouvelles à l'État-Major. Les gros convois, les cuirassés, les croiseurs et les superforteresses pourraient s'engager sur la banquise.

Wissy hochait la tête, toujours perplexe. Il ne voulait pas décevoir un compagnon aussi savant et aussi habile, capable de réparer un moteur comme de construire un abri contre le froid. Mais il y avait les ordres.

— Je dois appeler le sous-lieutenant. Cette ville est un obstacle et, devant tout obstacle, je dois faire un rapport.

— Comme vous voudrez, dit Lien, mais roulez encore un peu que je puisse effectuer un autre sondage.

Ils se rapprochèrent de deux kilomètres et pendant que Lien mettait son matériel en place sur la banquise, le soldat appelait l'avis *Défi*.

Le bruit de la foreuse l'empêcha d'entendre les protestations respectueuses du soldat, mais il vit à son visage que le sous-lieutenant était en train de l'enguirlander copieusement. Lorsque ce fut fini, Wissey le rejoignit, très mécontent :

— Cette ville, c'est Glass Station et elle est interdite par l'État-Major.

— Glass Station ? s'étonna hypocritement Lien.

— Le sous-lieutenant dit que vous avez dû me tromper pour que nous nous retrouvions ici.

— Je suis aussi surpris que vous, dit Lien. N'empêche qu'elle est toujours en place. Elle a de grosses usines qui fabriquent du verre. Toute une installation dont le poids est énorme. Plus que celui d'un cuirassé par exemple.

Il entraîna Wissey à l'écart de la foreuse qui empêchait de s'entendre :

— Quels sont les ordres du sous-lieutenant ?

— Revenir immédiatement à l'avis.

— Mais les mesures ?

— Il faut tout arrêter.

— Bien, dit Lien. Vous allez m'aider à tout ranger dans la chaloupe.

Wissy parut très satisfait, mais quand il commença à démonter la foreuse pour la transporter dans la soute de la chaloupe il ne vit plus Lien Rag. Il regarda autour de lui et dut même monter dans le véhicule pour le voir qui s'éloignait entre les rails vers la fameuse ville interdite.

— Monsieur Rag, monsieur le glaciologue...

Effrayé, bouleversé par la responsabilité à prendre, il s'installa aux commandes et commença à rouler vers le glaciologue qui, en l'entendant approcher, s'écarta de la voie de plusieurs dizaines de mètres.

— Je vous en prie, monsieur Rag, ne vous obstinez pas. Il faut rentrer.

— J'ai une mission à accomplir, je la mènerai jusqu'au bout. Envoyez un message en ce sens à Omar.

Il reprit sa route. La ville se dressait à quatre kilomètres environ. Il pouvait apercevoir des fumées qui s'échappaient de cheminées sur le bas-côté du dôme, des vapeurs également. Mais le réseau de voies conduisant au sas était entièrement désert. Les rails qu'il suivait en rejoignaient d'autres, puis tout un nœud et un véritable écheveau de plusieurs dizaines de voies.

— Monsieur le glaciologue.

La chaloupe le rejoignait à petite vitesse et Wissy s'égosillait :

— Le sous-lieutenant vous ordonne de revenir. Il m'a dit que je devais vous forcer, au besoin en vous tirant dessus.

— Il n'a pas le droit. Demandez-lui d'en référer à l'État-Major. Je n'obéirai qu'à un ordre venu d'en haut.

— Monsieur le glaciologue, je vous en prie, je ne voudrais pas avoir à vous tirer dessus.

Lien Rag continuait sa marche vers la ville. Il ne voulait pas se plier aux décisions arbitraires d'un sous-lieutenant. Celui-ci, pensait-il, hésiterait au dernier moment. Il finirait par en référer à ses chefs. Si cette ville était vraiment abandonnée, pourquoi les cheminées continuaient-elles à fumer ? Cheminées des fours à verre très certainement.

Une nouvelle fois la chaloupe remonta à sa hauteur.

— Le sous-lieutenant vous demande de venir lui parler.

— Non, c'est un piège, vous me capturerez.

— Je vous donne ma parole... J'arrête et je descends pendant que vous discutez avec lui.

Ce Wissy était vraiment un être singulier. Sous une apparence brutale et stupide, il cachait une certaine sentimentalité, pour un soldat de carrière. Un autre aurait déjà tiré sur lui. Lien daigna s'arrêter et monta dans la chaloupe.

— Ici Lien, dit-il dans le micro.

— Je vous donne l'ordre...

— Lieutenant, j'effectue une mission. Si cette ville n'est pas encore dans l'eau, c'est que la banquise est assez solide pour la supporter. C'est qu'elle supportera les milliers de tonnes de l'armée d'invasion, compris ?

— L'État-Major confirme qu'il est interdit d'y aller, c'est tout. Je dois vous faire obéir ou ordonner à Wissy de vous tirer dessus de façon à vous blesser, aux jambes par exemple.

Lien coupa la communication, arracha le câble qui reliait la radio à la batterie et sauta à terre.

— Alors, hurla Wissy, qu'a-t-il dit ?

— Demandez-le-lui, répondit Lien.

Le soldat revint à son poste et mit quelques instants à comprendre que la radio ne fonctionnait plus. Peiné et furieux, il rattrapa Lien qui poursuivait sa marche obstinée.

— C'est pas bien, monsieur le glaciologue. Pas bien du tout. Vous avez saboté du matériel de l'armée et en temps de guerre ça peut vous coûter cher. Je suis sûr que le lieutenant voulait que je vous arrête de force ; je suis désolé mais je dois le faire.

Il dégaina son pistolet ordinaire, qui tirait de petites roquettes.

— Arrêtez, monsieur le glaciologue.

Il visa très en avant et tira. La roquette souleva une gerbe de glace en explosant. Même s'il lui tirait dans une jambe, il y aurait un trou énorme, des dégâts irrémediables à l'intérieur. Il ne pouvait pas prendre ce risque. Il s'immobilisa et attendit que la chaloupe soit à ses côtés.

— Merci, monsieur... J'aurais été désolé de vous tirer dessus, vous savez.

A ce moment-là il poussa un léger cri et s'exclama :

— Montez vite, monsieur ! Il y a un drôle d'engin qui nous arrive dessus et qui vient de la ville.

chapitre V

C'était une sorte de draisine civile, de celles qui servaient de taxis dans les villes, qu'elles soient d'une compagnie ou d'une autre. Celle-là était entièrement carrossée avec des vitres, ce qui lui permettait, à l'occasion, d'effectuer des courses pas trop éloignées en dehors des dômes. Les gens habitaient parfois dans des endroits reculés, toujours reliés par chemin de fer, mais pas toujours desservis régulièrement et tous les jours. On trouvait des draisines-taxis qui acceptaient de sortir de la station pour se rendre dans un coin perdu. Mais celle-là paraissait équipée d'un certain armement. Dans la jumelle, Lien voyait un bazooka qui dépassait par l'une des vitres et un canon-mitrailleur de calibre léger. Il n'apercevait pas les occupants mais seulement une masse sombre qui semblait indiquer qu'ils étaient plusieurs.

Wissy avait renversé la vapeur et leur chaloupe fuyait maintenant à bonne allure. Mais il y aurait certainement un moment où la draisine gagnerait sur eux. Lien estimait qu'elle roulait au moins dix pour cent plus vite. Ils venaient véritablement de la ville et n'avaient pas d'intentions pacifiques. L'étrangeté de la chose était que les défenseurs américains utilisent un engin aussi léger et aussi peu adapté à la guerre. La chaloupe possédait un léger blindage qui la protégeait au moins des armes automatiques, pas des bazookas.

— Monsieur, il faudra bientôt que j'arrête pour aller poser des mines. Avant qu'ils ne soient trop près et ne nous tirent dessus.

— Combien de temps vous faut-il pour le faire ?

— Une minute, monsieur. Lorsqu'elles seront fixées aux rails, ils ne pourront pas les décrocher facilement, à supposer qu'ils s'arrêtent à temps. Il leur faudra une bonne demi-heure, ce qui nous laisserait le temps de refaire toute notre avance. Vous devrez prendre les commandes au cas où ils réussiraient à m'avoir. Mais à cette distance, je ne crois pas.

Il prépara trois mines et, dès que l'engin ralentit, sauta et commença son travail. Lien arrêta la chaloupe, se dressa pour

regarder avec ses jumelles la draisine qui approchait à très grande vitesse. Ses estimations étaient à réviser car cet engin allait à bien trente pour cent en plus de leur vitesse. Sans les mines, ils auraient été rattrapés en moins d'une demi-heure.

Pour l'instant il n'apercevait pas les occupants. Juste ce bazooka qui se pointait vers eux inutilement. La portée pratique de ces engins légers n'était que d'un kilomètre, et encore. Même avec un équipement aux infrarouges. Il pouvait donc continuer son observation tandis que le soldat Wissy opérait avec ordre et méthode, comme à l'entraînement.

— Je crois que ça va y être, monsieur.

Il revenait vers la chaloupe. C'est alors que Lien vit une tête qui sortait par la vitre droite de la draisine. Une tête bien caractéristique et parfaitement reconnaissable. Celle d'un Homme Roux. Et cet Homme Roux brandissait un fusil mitrailleur à laser.

— Impossible, murmura-t-il.

Dans un geste instinctif il faillit donner ses jumelles à Wissy pour qu'il vérifie et confirme sa découverte. Puis il se souvint que Glass Station était ville interdite sans qu'on en connaisse le motif, que les bruits les plus divers couraient sur la destruction d'un commando et le retour en catastrophe d'un patrouilleur pourtant solidement armé et équipé. Que les survivants étaient tenus au secret et que personne ne savait ce qui s'était réellement passé.

— Voilà, monsieur. On peut repartir. Monsieur ?

Maintenant Lien n'avait plus aucun doute.

Il avait supposé que l'Homme Roux se trouvait à bord de cette draisine incidemment, comme passager, par un hasard incompréhensible. Il pensait que le chauffeur pouvait être un homme comme lui ou Wissy. Mais maintenant il voyait bien le visage de ce chauffeur qui venait de casser le pare-brise de la draisine. Seuls des Hommes Roux pouvaient rouler sans pare-brise pour se protéger de l'air glacé. Même avec une combinaison isotherme, le pare-brise empêchait que l'air de la course n'abaisse encore la température.

— Monsieur, je vous en prie... Si vous ne pouvez pas conduire, laissez-moi prendre les commandes.

— Excusez-moi.

Il laissa Wissy manœuvrer. Il ne fallait pas que le soldat voie ce spectacle. Il devait malheureusement rester le seul témoin et il

soutiendrait que pas une seule fois il n'avait pu distinguer les visages des ennemis.

— Regardez s'ils s'arrêtent, monsieur. Il faudrait aussi réparer la radio pour prévenir le sous-lieutenant Omar.

— Je m'en occupe, dit Lien.

Il se dressa malgré le vent terrible et put voir les quatre occupants de la draisine descendre de celle-ci, et venir vérifier les mines fixées par Wissy. Quatre Hommes Roux entièrement nus, avec des armes sur eux. C'était un spectacle encore plus bouleversant que celui de cette tribu organisée qui vivait dans le Nord. Un spectacle qui l'emplissait d'épouvante. Désormais il comprenait mieux la sourde angoisse qui régnait sur le front de l'Ouest comparé au front de l'Est, autrement plus meurtrier. Les soldats qui attendaient d'envahir la Panaméricaine pressentaient obscurément qu'ils auraient affaire à un ennemi autrement plus dangereux. Ces Hommes Roux si doux, d'apparence inoffensive, se transformaient-ils en guerriers sanguinaires ? Qui les avait entraînés, armés ? Les Panaméricains ? Comme une arrière-garde sacrifiée et prête à mourir en totalité ? Le temps pour cette Compagnie d'acheminer les renforts ?

— La radio, monsieur.

— Oui, tout de suite.

Il remit le câble d'alimentation en place. La voix du sous-lieutenant Omar parvint à couvrir le vacarme de la machine à vapeur.

— Que se passe-t-il ?

— Une panne radio, sous-lieutenant. Je suis à bord de la chaloupe et nous fuyons devant une draisine ennemie qui nous a pris en chasse.

— Une draisine, vous vous moquez ?

— Non, pas du tout. Le soldat Wissy a dû placer des mines pour que nous puissions conserver notre avance.

— Ils vous ont tiré dessus ?

— Non, à cause de la distance. Ils ont un bazooka et un canon mitrailleur léger, plus des équipements personnels très certainement.

— Qui sont-ils ? Des soldats, des civils ?

— Impossible de voir, sous-lieutenant.

— On dit lieutenant, rectifia Omar.

— Bien, mon lieutenant. Je crois que nous avons réussi à leur échapper, mais c'était de justesse.

— De votre faute, glaciologue Rag.

— D'accord, mais l'étude de cette ville me paraissait indispensable pour découvrir la solidité de la banquise. Je pense que nous pourrions envoyer des convois autrement importants que les avisos et patrouilleurs habituels.

— Ce n'est pas de votre ressort. Quand serez-vous là ?

— Avant la fin du jour très certainement.

La draisine n'était plus qu'un point noir dans ce jour sale que la Terre connaissait depuis deux cent cinquante ans. La ville-diamant n'était plus visible du tout. Lien frissonna, mais ce n'était pas dû à un mauvais fonctionnement de sa combinaison. Si les Hommes Roux devenaient des tueurs, la situation risquait de se révéler bientôt dangereuse. Ils supportaient les basses températures, pouvaient combattre dans le milieu hostile des glaces. Ils pourraient détruire un dôme et s'emparer d'une ville sans risque. De même pour les unités de combat, les trains.

— Je crois qu'on n'a plus rien à craindre, déclara Wissy. Je ralentis un peu car depuis une heure l'engin est soumis à des allures inhabituelles. En principe cette chaloupe devrait servir à ramener un équipage en cas d'accident.

Ils aperçurent l'igloo de la nuit précédente puis repassèrent l'aiguillage qui avait eu un rôle aussi primordial. Désormais ils ne pouvaient plus être rejoints.

Pour l'instant, pas question pour Lien de parler des Hommes Roux transformés en soldats, sinon il serait mis au secret comme le caporal Rodhan. Si ce bruit se répandait, la Compagnie serait harcelée par les populations effrayées par la présence des Hommes Roux sur les dômes des villes et dans la campagne. Une vague de racisme sans précédent à leur rencontre risquait de conduire au pire. Non seulement on créerait des camps à leur intention, mais on essaierait de les exterminer. Il suffisait de les enfermer quelques heures dans un endroit chauffé à plus vingt-cinq ou plus trente degrés pour les faire tomber comme des mouches.

— Vous savez, lui cria Wissy, je vais essayer de ne pas trop vous accabler auprès du sous-lieutenant. Vous avez fini par obéir aux ordres et, dans le fond, vous vouliez être sûr que cette banquise résisterait à des gros convois, pas vrai ?

— Vous êtes un brave type, Wissy.

— On a quand même failli se faire liquider tous les deux. Mais je ne comprends pas qu'ils n'aient pas d'engin léger de reconnaissance. Pour moi, c'étaient des civils prêts à se faire descendre pour sauver leur ville.

— Possible, dit Lien ; possible en effet.

Ce fut ce qu'ils répétèrent à Omar qui gardait toujours son air impassible. Il avertit Lien du rapport qu'il allait faire sur lui.

— Je devrais vous mettre aux fers dans la soute vide mais je vous épargne cette humiliation.

— Vous avez prévenu l'État-Major ?

— Oui... Nous sommes attendus. Par un certain major Londal. C'était déjà lui qui avait conseillé d'interdire la ville de Glass Station. Il paraît que c'est un homme dur et sans pitié.

Ils rentrèrent au quartier général à vitesse moyenne. Le rapport du sous-lieutenant n'avait pas eu d'autre écho que cette manifestation du major Londal, que Lien ne connaissait pas.

Le deuxième jour, comme ils approchaient de leurs lignes, ils furent détournés sur une voie secondaire sans explications, et Omar supposa qu'une attaque devait se préparer et que tous les réseaux devaient être libérés dans cette éventualité.

— Je ne sais quels sont les rapports de mes autres confrères glaciologues, dit Lien, mais si l'attaque doit vraiment avoir lieu, je trouve que c'est prématuré, car nous devons effectuer d'autres analyses de ces échantillons.

Il pensait, lui, qu'on les isolait de leurs relations, de leurs milieux habituels pour les questionner sur ce qu'ils avaient vu. Wissy n'avait pas aperçu les Hommes Roux, et lui-même assurerait sans faillir que la draisine était trop éloignée. Mais peut-être les soumettraient-ils à des drogues pour leur arracher la vérité. Il soupira en pensant qu'il n'était pas près de revoir Yeuse.

Leur allure dut se ralentir pour tenir compte des indications reçues et ce fut en pleine nuit qu'ils pénétrèrent dans une petite ville-frontière nommée Transit Station. Une cité douanière, avant la guerre avec la Panaméricaine, et aussi une ville de pionniers qui élevaient des bêtes à fourrure, comme des demi-loups, des rats à poils longs et des phoques.

L'avis fut dirigé vers un quai éloigné du centre, dans une zone obscure, et ils aperçurent des soldats sur les deux quais de cette voie unique, ainsi qu'un blindé au canon braqué sur eux.

— Je ne comprends pas, murmura le sous-lieutenant. On dirait que nous sommes suspectés de crimes... C'est votre aventure, monsieur, qui doit nous valoir cet accueil... Votre légèreté nous vaut d'être traités avec cette rigueur et peut-être aurai-je quelque mal à conserver mon grade.

Dès qu'ils furent descendus, on les sépara. Lien nota que l'endroit n'était pas très bien chauffé. Toute la population avait été évacuée et, dans le temps, il avait même assisté à cet afflux de convois de réfugiés sur les réseaux. Il ne restait presque plus de maisons particulières sur roues, juste des édifices publics et des cellules d'habitation amenées par l'armée.

Il se retrouva dans une cabine confortable sans plus. On lui apporta un repas chaud à base de légumes secs et de poisson. Il mangea sans appétit et alla s'allonger sur sa couchette, certain d'être observé sans répit. On devait même surveiller son pouls, sa respiration, sans qu'il s'en doute. L'étude de son métabolisme pouvait indiquer s'il était bouleversé ou non. Lien avait trop d'expérience désormais pour céder à la panique et il parvenait à se comporter très normalement.

Il dormait lorsqu'on vint le chercher. On refusa de lui dire l'heure mais il fut certain que c'était la pleine nuit. Il se retrouva seul dans un petit bureau réglementaire où personne ne vint pendant une heure. Il n'y avait pas le moindre bruit. Il était sûr d'être dans une sorte de train blindé et, comme il avait quelque expérience à ce sujet, il savait qu'ils étaient en général très bien insonorisés. Ainsi les soldats que l'on transportait ignoraient où ils se trouvaient, ne pouvaient communiquer avec les cheminots au cours des arrêts dans les petites gares.

Il aurait aimé fumer un de ces cigares rouges euphorisants que l'on appelait des *bouts*, mais il n'en avait pas sur lui. Il pensa à son ami Harl Mern, l'ethnologue qui s'intéressait tant aux Hommes Roux et qui, lui, fumait jusqu'à cinq cigares à la file. Le soir, il était toujours dans un état second.

Il se força à ne plus penser à lui, car de l'ethnologue il avait trop tendance à glisser au sujet des Hommes Roux, et c'était la dernière pensée qu'il devait avoir au moment d'être interrogé. Il préféra penser à certains repas qu'il avait pu faire dans des occasions très rares, lorsqu'il était l'invité de quelque haute personnalité, et bientôt il réussit à se donner faim. Ainsi il n'aurait plus qu'une seule obsession, la nourriture et ne se trahirait pas. Du moins il l'espérait.

Quelqu'un entra dans le bureau, alla s'asseoir derrière la table étroite et le regarda. Il portait les insignes de major.

chapitre VI

Le major Londal n'avait pas un physique à la hauteur de sa sinistre réputation. C'était un petit homme rondouillard avec des gestes précieux et retenus. Certainement maniaque, car il ne cessait de traquer la poussière sur le petit bureau tout en écoutant le récit que lui faisait Lien Rag.

— Vous vouliez estimer le poids de cette ville, répéta-t-il d'un ton placide.

— Notamment les installations industrielles. Un four de verrerie représente une masse considérable au centimètre carré. Si j'avais pu obtenir un chiffre approximatif, j'aurais pu évaluer la résistance de la banquise.

— Bien sûr, dit Londal. Vous approuvez donc cette guerre contre la Panaméricaine ?

— Je n'ai pas à l'approuver ni à la désavouer, répondit prudemment Lien, mais j'avais un travail à accomplir.

— Vos mesures et vos sondages ne vous donnaient pas satisfaction ?

— J'avais une lourde responsabilité. Si j'avais dit qu'on pouvait envoyer sur cette banquise n'importe quel convoi, un cuirassé de plusieurs dizaines de milliers de tonnes et qu'il s'enfonce dans la mer, que se serait-il passé ? C'est la peur de me tromper qui m'a poussé vers Glass Station malgré les interdictions. J'ai désobéi en toute lucidité et je ne cherche aucune excuse.

Le major parut approuver. Il essuya une poussière qui traînait encore sur l'angle droit de la table et parut réfléchir.

— Vous approchiez de Glass Station lorsque ce véhicule a surgi brusquement ?

Lien raconta comment les choses s'étaient passées. Il évita seulement de parler des Hommes Roux.

— Vous avez distingué le bazooka et un canon mitrailleur avez-vous dit ?

— Exactement. La vitesse de cette draisine-taxi était plus rapide que notre chaloupe. Le soldat Wissy a fait preuve d'un sang-froid

extraordinaire en allant placer ces mines qui nous ont permis de nous enfuir.

— Laissons ce Wissy pour l'instant, dit le major Londal. Pouvez-vous me décrire ces ennemis ?

— Mais je ne les ai pas vus.

— A aucun moment ?

— Non. Seulement ces deux armes. Le bazooka et le canon mitrailleur.

Le major appuya sur un bouton que Lien ne pouvait voir et qui était placé sur le côté de la table, devant le ventre replet du major. Une voix s'éleva. Celle du sous-lieutenant Omar, tombant de haut-parleurs invisibles :

« — Une draisine, vous voulez rire ? »

« — Non, pas du tout. Le soldat Wissy a dû placer des mines pour que nous puissions conserver notre avance. »

« — Ils vous ont tiré dessus ? »

« — Non, à cause de la distance. Ils ont un bazooka et un canon mitrailleur léger, plus des équipements personnels très certainement. »

Si Lien avait parfaitement reconnu la voix du sous-lieutenant, il n'identifia la sienne qu'au bout de deux secondes. C'était la communication radio qu'il avait eue depuis la chaloupe en direction de l'avis.

« — Non, à cause de la distance. Ils ont un bazooka et un canon mitrailleur léger, plus des équipements personnels très certainement. »

Le major avait réenroulé la bande d'enregistrement et repassait cette réponse du glaciologue, qui commença à comprendre l'erreur qu'il avait commise.

— Vous êtes un savant, Lien Rag. J'ai consulté votre dossier et j'ai été frappé par votre culture, vos résultats, votre intelligence. Vous n'allez pas ergoter stupidement sur tout ce que cette réponse semble signifier. D'abord il y a le ton, cette surprise que vous ne pouvez dissimuler lorsque vous parlez du bazooka et du canon mitrailleur. Cette surprise est inattendue. Vous êtes en train de progresser en territoire ennemi en direction d'une ville que le haut commandement a interdite pour des raisons de sécurité. Vous voyez une draisine qui approche et vous vous étonnez d'apercevoir un bazooka et un canon mitrailleur. Qu'attendiez-vous ? Les clés de la ville sur un coussin, des couronnes en laurier synthétique ?

— Ce véhicule civil m’a surpris lui aussi, je vous fais remarquer. Un blindé aurait été plus normal. Mais cette draisine ! Il me fallait convaincre le sous-lieutenant que nous étions menacés. Le mot draisine l’avait fait sourciller. Vous n’avez pas repassé sa première phrase : « Une draisine, vous voulez rire ? »

— Soit. Mais comment saviez-vous que l’ennemi avait un équipement individuel sans l’avoir jamais vu ?

— D’accord, j’ai raconté n’importe quoi dans la fébrilité du moment. Je voulais convaincre Omar que nous étions en danger. J’avais peur, si vous voulez savoir. Si c’est ce que vous essayez de me faire dire, vous avez gagné. J’ai commis une faute grave en allant vers cette ville interdite et dès que les choses ont mal tourné j’ai paniqué. Si bien que sans le soldat Wissy je ne m’en sortais pas. J’oubliais de piloter la chaloupe, de lancer un message par radio. Il a dû me demander à plusieurs reprises de le faire.

— Vous n’êtes pas un lâche, Lien Rag. Vous l’avez prouvé à plusieurs reprises. Vous avez pris des risques insensés, vous rebellant au besoin contre la Compagnie. Votre dernière expédition dans le désert du Nord-Ouest le prouve. Il fallait être vraiment courageux pour partir seul avec un traîneau à chiens pour retrouver une chimère.

— Vous savez bien que ce n’était pas une chimère. Puisque vous avez l’amabilité de me trouver intelligent, restez dans cette ligne d’évaluation.

— Bien. La preuve de votre détermination est faite. Moi, je pense que vous avez vu les passagers de cette draisine et que c’est la stupeur et le désarroi qui vous ont affolé. Au point de commettre quelques erreurs. D’habitude vous montrez plus de réserve.

— Vous savez, en prenant le risque d’aller vers Glass Station, je m’attendais à tout. Dans le désert du Nord j’ai vu des garous. Des hommes à tête de chien et des chiens à tête d’homme. Ils m’ont attaqué, ont dévoré deux de mes chiens. C’était une vision d’horreur telle que je ne l’ai jamais oubliée et qu’il m’arrive d’en rêver fréquemment.

Le major Londal essuya un autre grain de poussière, souffla sur ses petits doigts courts et grassouillets.

— Vous n’avez jamais parlé de ces garous.

— A quoi bon ? J’étais seul. Je ne pouvais rien prouver. On m’aurait dit que ma faiblesse physique était à l’origine d’hallucinations pareilles.

— Devant Glass Station, vous n'avez pas eu d'hallucinations. Vous avez découvert une chose qui a bouleversé vos sentiments les plus nobles. Je suis certain que votre idéal a ressenti un choc émotionnel insupportable. Vous essayez de l'enfouir au plus profond de vous-même. Vous craignez que la révélation ne vous porte préjudice et vous avez choisi le silence. Mais votre réaction, ici dans cette pièce, est significative puisque vous avez essayé de prouver le contraire. Vous n'avez pas hésité un instant lorsque vous avez écouté la conversation radio entre vous et le sous-lieutenant Omar. Vous vous êtes trahi, Lien Rag.

— J'ai vu une draisine d'où dépassaient le tube d'un bazooka et un canon mitrailleur. J'ai eu l'impression qu'elle contenait plusieurs êtres humains. Maintenant que j'y pense, je crois que quelques habitants de cette ville sont restés là-bas, s'y cachent et organisent une sorte de résistance. Notre chaloupe paraissait une proie toute désignée pour leur faible potentiel militaire. Ils n'auraient jamais attaqué une unité plus grosse. Ils ont pensé récupérer la chaloupe, quelques armes.

— Vous imaginez qu'il soit possible de vivre dans une ville dont l'un des sas a été détruit ?

— J'ignorais ce détail.

— Allons donc. Vous savez qu'un patrouilleur a eu quelques problèmes dans cette ville. C'est une rumeur confuse et opiniâtre aux mille versions. Vous n'avez pas pu l'ignorer.

— En effet. Mais je n'ai jamais eu la moindre précision. On a parlé d'armes nucléaires ?

— Sottises ! Le patrouilleur a reçu des obus de bazooka qui l'ont en partie endommagé. Mais les deux tiers de son équipage ont été abattus. Au laser.

— Mais qui était l'ennemi ?

— Vous le savez fort bien. Le même que vous avez entrevu dans cette draisine et qui vous a causé un choc insurmontable qui allait à l'encontre de toutes vos idées les plus chères. Vous avez très mal supporté de devoir remettre en question vos convictions les plus intimes.

Le major Londal était un redoutable adversaire. Il savait manier la sévérité et l'incitation à la confiance. Il avait l'air de le considérer comme un homme capable de conserver certains secrets à la condition de ne les confier qu'à lui, le major. Mais Lien savait que

s'il s'engageait sur cette voie aimable et libératrice des confidences, il n'en sortirait pas vivant.

Il fronça les sourcils et ferma à demi les yeux, comme s'il réfléchissait intensément. Puis, au bout de quelques secondes, il releva les paupières et regarda le major avec l'expression d'un trouble profond :

— Je ne comprends pas..., murmura-t-il. Je ne vois qu'une chose qui pourrait aller contre mes convictions intimes. Ce serait vraiment une chose atroce si vous aviez raison.

Le major Londal le fixa avec une méfiance subite.

— J'aime une femme... Elle se nomme Yeuse... Vous voulez dire que cette femme... Non, c'est impossible. Comment aurait-elle pu se trouver à Glass Town. Il n'y a qu'une dizaine de jours que je l'ai quittée pour cette mission de glaciologie et...

— Lien Rag, ne jouez donc pas au plus fin !

— Je ne joue pas, major. Vous venez de mettre l'inquiétude dans mon esprit.

Quittant brusquement son siège, le major se dirigea vers l'une des fenêtres, souleva le rideau métallique qui masquait l'extérieur et jeta un coup d'œil. Lien ne vit rien. Soit qu'il continuait à faire nuit, soit qu'il y ait d'autres volets extérieurs. Le major parut contempler quelque chose avant de revenir se planter devant Lien :

— Le soldat Wissy a parlé sous hypnose.

— Je suppose qu'il n'a rien dit de différent de ce que j'affirme.

— Exact. Il n'a rien vu. Il était très occupé. Votre désarroi le gênait un peu. Il devait faire repartir la chaloupe en marche arrière, remettre la radio en état. Il y avait ces mines auxquelles il songeait. Il n'a rien vu car c'est vous qui utilisiez les jumelles. Des jumelles très perfectionnées pour les missions de reconnaissance. A un kilomètre, grâce à elles, on peut distinguer parfaitement un visage, voir si quelqu'un porte la moustache, a un nez de travers ou la bouche mince. Des jumelles qui permettent de voir à travers le pare-brise d'une draisine urbaine. Quel uniforme portaient ces ennemis ?

— Je n'ai rien vu, sinon une masse informe à l'intérieur du véhicule. Dois-je encore le répéter ?

— De quelle couleur ?

— De quelle couleur ? Eh bien, assez claire, un marron clair, plutôt jaune. Je ne sais pas si c'est la couleur des combinaisons de combat des Panaméricains, mais voilà mon souvenir le plus exact.

— Ils portent des combinaisons blanches, bien entendu. Comme nos soldats. Ce qui complique le réchauffement interne et oblige à des dépenses d'énergie. Mais il faut se fondre avec le paysage. Marron clair tirant sur le jaune ?

— A peu près.

— A quoi cette couleur vous fait-elle penser ?

— Je dois vous répondre du tac au tac sans réfléchir ? Je ne sais pas exactement. Peut-être à certains vêtements... Il n'y a guère de couleur semblable dans notre monde glacé. Imaginez un vieux film d'autrefois qui se passerait durant cette saison que nos ancêtres appelaient l'automne. Il y avait des teintes de cette nuance. Les Panaméricains d'alors parlaient de l'été indien, je crois... Et je me souviens de certains tableaux dont on a perdu les originaux mais qui persistent sous forme de reproductions... Une teinte très chaude...

Le major Londal recula vers la table, la heurta de ses fesses et s'y appuya. Lien paraissait figé par les derniers mots prononcés.

— Je ne sais si vous jouez la comédie ou si vous êtes en train de pressurer votre subconscient, mais le résultat est assez fascinant, déclara le major... Pourquoi vous refusez-vous à prononcer l'adjectif exact de cette teinte, qu'est-ce qui paralyse, inhibe votre pensée ? Vous avez peur que je ne vous fasse disparaître à jamais, que vous alliez rejoindre le caporal Rodhan et les survivants du patrouilleur PR-17 ?

— Je ne sais pas, murmura Lien Rag, ignorant quel parti prendre et souffrant mille morts.

La tentation était trop grande d'en arriver à l'aveu total. Il n'avait subi ni tortures ni pressions, il avait été mené jusqu'au bout de son raisonnement et selon ce qu'il allait répondre il se trahirait. Il admettrait la réalité des choses ou bien offenserait le major en le prenant pour un imbécile.

— Cet adjectif occupe une bien grande place dans votre vie, continua le major. Vous avez pris des risques énormes à cause de lui. Il vous a conduit dans des dangers divers. Vous avez retrouvé le livre d'Oun Fouge, l'avez réimprimé... Puis vous avez recherché ce Sanctuaire des Hommes du Froid et vous n'avez trouvé qu'un amas de ruines. Mais je veux que cet adjectif sorte de votre bouche même.

— Pourquoi ne me mettez-vous pas sous hypnose ?

— C'est impossible.

— Torturez-moi, le défia Lien Rag qui commençait à éprouver une colère insensée.

— Nous avons besoin de vous. Du glaciologue compétent et du chercheur qui s'est passionné pour les Hommes du Froid. Il s'agissait bien d'eux, n'est-ce pas ?

— Les Hommes Roux, murmura Lien. Je ne suis sûr de rien. Bien sûr, je ne voulais pas faire de confidences. Je voulais garder pour moi cette image délirante. Je n'arrive pas à y croire aujourd'hui encore. Ils n'ont pas pu évoluer si vite dans cette direction désastreuse qui en fait des tueurs. Des tueurs féroces.

Le major soupira :

— Vous l'avez enfin dit. Ce mot roux bloquait tout en vous parce que vous éprouvez une grande tendresse pour eux. Vous les aimez, vous les admirez, vous les enviez. Je suis même certain que vous les désirez, du moins leurs femmes puisque vous n'êtes pas homosexuel.

Lien n'était pas choqué par cette idée de faire l'amour avec une Femme du Froid. Il devait s'avouer que leur fourrure lui apparaissait comme un complément extraordinaire de la volupté. Rechercher le corps féminin à travers cette toison couleur de feu, mettre les seins à nu, la vulve, avait certainement fait partie de ses inspirations érotiques, même lorsqu'il était avec Yeuse, si belle, si désirable.

— Que me voulez-vous ? murmura-t-il.

— Vous êtes le meilleur spécialiste des Hommes Roux avec Harl Mern et le lieutenant Skoll. Et pour cause, puisque le lieutenant est un métis des Hommes Roux.

— Le lieutenant Skoll ?

— Il va être libéré, réintégré dans son grade. Nous avons besoin de tous ceux qui connaissent les Hommes Roux. Pour la bonne raison qu'ils sont très nombreux sur notre concession. On n'a jamais pu les compter. Nous voulons savoir si vraiment ils représentent un danger à plus ou moins long terme. Savoir comment ils ont réussi à avoir des armes, à piloter une draine là-bas dans Glass Station. Nous nous posons des tas de questions inquiétantes.

Lien secoua la tête :

— Vous me demandez de les trahir ? Vous connaissez ma réponse.

— Nous vous demandons votre avis scientifique, c'est tout. Nous vous laisserons toute liberté pour mener vos enquêtes.

chapitre VII

La chambre d'hôtel lui rappelait celle du petit village de Soap Station où la vie s'écoulait au ralenti et avec un charme d'autrefois. Bien sûr, Transit Station était envahi par des militaires de toutes sortes et il n'y avait plus guère de civils, sauf les patrons de cet hôtel justement, réquisitionnés sur place pour que l'établissement reste ouvert et à la disposition d'officiers supérieurs et de personnages importants de la Compagnie qui venaient visiter les lignes arrière et plus rarement le front. Le front qui d'ailleurs n'existait toujours pas. L'armée transeuropéenne avait pénétré sur le territoire panaméricain de quelques dizaines de kilomètres seulement. Des masses de matériel avaient été acheminées. Des unités aux dimensions colossales attendaient l'ordre d'invasion, alignées sur au moins cent vingt kilomètres. Toutes les voies ferrées se dirigeant vers l'Ouest étaient occupées par ces monstres de métal. Les nouvelles forteresses, les énormes superforteresses, faisaient frémir la banquise à des lieues à la ronde par le simple halètement de leurs milliers de chevaux-vapeur, même à l'arrêt.

Lien se réveilla avant l'aube et perçut ce frémissement que la banquise transmettait sans arrêt et qui remontait dans les chambres de l'hôtel par les rails, les roues, les cloisons. Il savait que six de ces monstres destructeurs étaient en attente. Il y avait au moins dix cuirassés, le double de croiseurs, une centaine de trains blindés bourrés de soldats d'élite, des bâtiments de toute nature, des flottilles, des trains de ravitaillement, des trains-hôpitaux dont les fours crématoires fumaient inutilement pour l'heure.

Yeuse dormait à ses côtés, mais à peine effleura-t-il sa hanche qu'elle se pelotonna contre lui. Il caressa son dos, l'arc bouleversant qui creusait ses reins et annonçait la croupe ronde et ferme. Il ferma les yeux lorsque la main de la jeune femme lui caressa la poitrine puis le ventre, anima son sexe de mouvements réguliers et très doux. Il bascula sur elle, en elle, et se souvint de son interrogatoire par le major Londal, de cette évocation d'une possibilité de coït avec

une Femme Rousse. Il se durcit tant que Yeuse gémit d'être ainsi dilatée et connut le plaisir bien avant lui.

— Qu'as-tu ?

Il avait quitté le lit pour se raser, se préparait à pénétrer dans la minuscule cabine de douche. L'eau chaude ne fonctionnait qu'une heure le matin. La formidable armée d'invasion avait besoin de toute l'énergie disponible et c'étaient des millions de kilowatts, des trains entiers de charbon et de pétrole qui étaient acheminés vers le front. On disait que si cette drôle de guerre durait encore quinze jours, la Transeuropéenne ne pourrait plus faire face aux demandes énergétiques de la population. Le haut commandement avait espéré une conquête facile, une progression rapide jusqu'aux puits de gaz de l'ancienne mer d'Écosse. Alors on aurait pu refaire des réserves d'énergie. Il était question de transporter de petits réacteurs nucléaires sur le front. Déjà les grosses unités chauffaient leur chaudière gigantesque grâce à l'atome. En principe leur carapace les mettait à l'abri des missiles. En principe, car sur le front de l'Est plusieurs avaient coulé dans l'épaisseur de la glace et on ne savait plus où elles se trouvaient. Certains prétendaient qu'un réacteur pouvait ressortir aux antipodes.

Mais ces réacteurs de production électrique étaient très exposés. Qu'un seul explose et une partie de l'armée serait anéantie.

— Qu'as-tu ? répéta Yeuse.

Il entra sous la douche, se lava en une minute, ressortit en claquant des dents. L'eau n'était plus très chaude.

— Vas-y vite, conseilla-t-il à la jeune femme.

— Non. Pas maintenant. Ils la redonneront vers midi. Les officiers généraux qui logent dans cet hôtel l'ont exigé. Pourquoi es-tu si différent ?

— Je crois que j'ai trahi, dit-il, en acceptant leurs propositions. Ils préparent un mauvais coup. Ils vont peut-être les enfermer dans des camps de concentration. Les éliminer dans des chambres surchauffées. Leur métabolisme ne supporte pas plus de vingt-cinq degrés durant plus de trois heures. Plus trente, une heure seulement. Un moyen simple et efficace. Ou alors ils veulent les utiliser. Ils croient que les Panaméricains l'ont fait.

— Tu ne crois pas ?

— Non. Pour moi les Panaméricains ont fui dans une telle pagaille parce que les Hommes Roux nous ont précédés dans leur attaque. Tu crois qu'ils auraient laissé tout à peu près intact ? Avec

des lasers en une demi-journée ils pouvaient creuser un fossé d'eau de mer large d'un kilomètre s'ils l'avaient voulu. Ils auraient pu faire sauter les voies, les aiguillages. Non, rien de tout ça. Ils se sont volatilisés. Il n'y a plus que les Hommes Roux. Le major Londal m'a fait lire le rapport du caporal Rodhan, le survivant de ce patrouilleur qui a dû essuyer leur feu.

— Pourquoi trahirais-tu ?

— Ils veulent un recensement. Ils veulent des tas de renseignements. On m'a dit que Skoll était libéré, réintégré. Il n'est pas encore arrivé à Transit Station. De même pour Harl Mern. Je suis sûr qu'ils ont fait semblant d'accepter mais qu'ils ont profité de leur liberté pour rejoindre la clandestinité. Et moi je suis coincé dans cette ville sans savoir où les rencontrer. Je vais apparaître comme un traître.

— Viens, dit-elle. Tu ne t'es certainement pas trompé.

Il s'assit sur le bord du lit et elle posa sa main sur lui.

— Ils veulent éviter que la nouvelle ne se répande dans la population. Ils craignent des remous, des pogroms, des gestes insensés. Ils ont besoin que les Hommes Roux nettoient les dômes des villes. Cela économise de l'énergie. On a évalué qu'ils remplaçaient au moins cinq pour cent de la consommation totale, en échange d'une nourriture qui elle ne demande même pas un pour cent. Tu vois qu'ils ont des chiffres précis. Ils en attendent aussi de nous. Le nombre de ces Hommes Roux sur la concession, le processus par lequel ils ont pu désirer se servir d'armes, conduire des draisines.

— Tu crois qu'ils sont combien ?

— Je l'ignore. Au moins un million et au plus cinq.

— Tant que ça ? fit-elle, surprise et inquiète.

Lien fut gêné de sa stupeur. Il y voyait presque une manifestation de racisme rampant.

— Il y a cent ans, ils n'étaient pas si nombreux, dit-elle. Combien de générations ?

— Les femmes sont nubiles très tôt. Il y a environ huit générations théoriques, mais en fait il y en a bien plus si elles ont un enfant chaque année sur quinze ou vingt ans.

— Tu m'as dit qu'il y en avait dans le monde entier, sur toute la planète.

— Leur apparition remonte à cent ans, dit-on, mais il y a cent ans, Oun Fougé était mort. Je pense qu'on doit compter beaucoup plus de générations.

Il s'approcha de la fenêtre, vit un gros général qui montait dans une chaloupe portant le nom d'un grand cuirassé. Il allait rejoindre son bord à vingt-cinq kilomètres de là.

— Ils ont peur, murmura-t-il. Peur de la banquise, peur des Hommes Roux qui n'ont pas besoin de combinaisons isothermes pour survivre en milieu ouvert. Dix hommes bien décidés peuvent attaquer un énorme cuirassé, se glisser dans les bouches, les sabords, ou déposer des charges explosives. Ils peuvent tuer avec le froid qui est leur ami et notre ennemi.

— La banquise, tu crois qu'elle résisterait ?

— Est-ce que je sais, moi ? Il a dû y avoir un autre accident pour qu'ils montrent tant de prudence. Un bâtiment a dû percer la glace, s'engouffrer dans l'eau glacée.

Yeuse s'appuyait contre lui. Il sentait la pointe de ses seins dans son dos, frissonna :

— Quelle mort atroce ! Au fond de cette mer sous-glaciaire...

— D'autant plus que la glace se reforme rapidement. Ils ont pu disparaître en un endroit très fragile sans pouvoir lancer de S.O.S.

— Combien y a-t-il de fond sous la glace ?

— Au moins trente mètres, peut-être cinquante. La glace s'est reconstituée en quelques heures. Une couche mince, puis par strates. La seule trace de leur disparition, l'interruption des rails sur une distance plus ou moins longue.

— Une grosse unité ?

— Certainement pas. Un aviso, une canonnière, un patrouilleur et c'est encore plus inquiétant. Ça prouve que la banquise est très dangereuse si elle ne peut supporter une masse assez faible.

— En temps de paix, des convois importants roulaient sur cette banquise.

— Évidemment. Mais notre flotte ne peut emprunter un seul réseau, s'engouffrer dans une seule région. Le front doit s'étirer sur des dizaines de kilomètres pour être un véritable front. Les militaires ne plaisantent jamais avec l'art de faire la guerre.

La vie de garnison n'avait rien de bien réjouissant. Le cabaret Miki ne faisait qu'une halte à Transit Station, et encore le directeur avait-il voulu faire plaisir à Yeuse en venant dans cette ville, mais dans trois jours ils repartiraient pour une autre ville de l'arrière et il

serait seul. Les soldats en permission erraient le long des quais déserts puisque les maisons mobiles avaient été évacuées depuis longtemps. Il n'y avait plus que des cellules d'habitations militaires sans grâce et peintes en blanc. Deux bordels aux armées, des cantines. On distribuait des bons pour les repas, pour coucher avec une fille, pour boire une bière. En temps de guerre, c'était la règle. Les officiers supérieurs touchaient six fois plus de bons que le simple soldat, pouvaient les échanger. Il y avait déjà des vendeurs à la sauvette, des petits trafiquants qui avaient réussi à s'introduire dans la ville. Ils achetaient les bons, les troquaient contre des marchandises rares. Lien se demandait comment ils se débrouillaient pour coucher, par exemple.

— On va prendre le petit déjeuner ?

Comme toujours son apparition dans la salle à manger attira tous les regards. Le serveur s'empressa, admiratif.

— Mais, dans la région, il n'y a pas non plus d'Hommes Roux, remarqua-t-elle. (Il lui avait raconté que, dans la zone panaméricaine, les seuls qu'il avait vus, entrevus plutôt, portaient les armes.) Tu crois que l'armée les tient déjà en suspicion ?

— C'est possible, dit-il. Je ne voudrais pas participer à cette répression aveugle.

— On dit que la Locomotive-Pirate a attaqué un convoi dans le Sud et que plusieurs wagons ont été dérobés. Ce pirate doit terriblement ennuyer la Compagnie.

La Locomotive-Pirate, comme titraient les quelques journaux autorisés à parler de ce fait divers avec prudence et les commentateurs de radio, appartenait désormais presque à la légende.

— Allons faire un tour, proposa Yeuse. Je vais enfiler mon manteau.

— Il n'y a pas grand-chose à voir, répondit Lien. Mais comme tu voudras.

— Je dois passer au cabaret pour régler certains détails avec le directeur.

Le convoi du cabaret était stationné dans le nouveau quartier mal famé de la ville, non loin des bordels, des bars plus ou moins clandestins et des trafiquants. Lien reconnut le gnome qui le soir servait de rabatteur et discuta avec lui tandis que Yeuse pénétrait dans les voitures.

— Tout le monde devient trop nerveux, lui dit cet homme plein de sagesse. Cette attente est insoutenable et il court des bruits invraisemblables. On dit que jamais la banquise ne supportera le poids de nos bâtiments, que déjà trois unités se sont englouties à jamais.

— Hier on en était à une, remarqua Lien.

— On dit que les Panaméricains s'amuse fort de notre hésitation. Il paraît qu'ils contre-attaqueront quand ils voudront et que cet entassement de matériel sur notre front serait un handicap pour nous.

— C'est fort possible, reconnut Lien. Il y aura une pagaille sans précédent...

Il s'arrêta de parler à cause du visage du gnome qui se renfrognait. Cette face prématurément ridée exprimait encore les sentiments les plus profonds. Lien se retourna, vit le véhicule d'une patrouille militaire. Le véhicule découvert roula jusqu'à eux.

— Vous êtes Lien Rag, le glaciologue ?

— Oui, pourquoi ?

— Le major Londal vous attend. Nous venons d'avoir le message radio.

— Très bien. Je vais me rendre auprès de lui.

Le gnome promit de faire la commission à Yeuse et Lien monta dans la voiture de patrouille qui disposait d'un système gyroscopique lui permettant de progresser sur un seul rail et de ne pas se soucier des aiguillages.

Au quartier général le major était en compagnie d'un civil dont la vue, lorsqu'il se retourna, fit plaisir à Lien. C'était Harl Mern, le directeur de zoo.

— Je ne pensais pas vous rencontrer si vite. Vous savez que Skoll est libéré ? Il doit nous rejoindre dans moins de deux jours. Cette affaire est tout de même préoccupante. J'étais en train de dire que les Panaméricains auraient pu faire fabriquer des combinaisons isothermiques à l'image des Hommes Roux pour impressionner les premiers envahisseurs.

— S'il n'y avait que Lien Rag, répondit le major Londal, on pourrait envisager cette hypothèse. Mais le caporal Rodhan les a vus de plus près, les a combattus. Une combinaison est toujours une combinaison, avec des plis, des raideurs, des poches comme on dit en couture. Si ces gens-là avaient été déguisés, je pense qu'il s'en serait rendu compte. Alors qu'il les a vus évoluer sans gêne, courir,

sauter, se jeter à plat ventre. Enfin, un détail anatomique qui a son importance. Le sexe de ces gens-là paraissait authentique. Je sais bien qu'on pousse l'imitation très loin. Mais pour l'instant nous devons nous en tenir à cette hypothèse.

L'ethnologue passa ses mains dans ses cheveux blancs et ne paraissait pas tellement convaincu :

— Ils ne peuvent passer en quelques instants d'un état d'arriération mentale presque général à un comportement aussi conditionné que l'usage des armes.

Le major tiqua fortement.

— Je sais, poursuivit l'ethnologue qui ne remarquait rien, que les plus idiots font les meilleurs soldats, les meilleurs commandos. D'accord. Mais les Hommes Roux n'ont pas l'instinct de mort en eux. Vous avez pu vous en rendre compte, tout le monde a pu s'en rendre compte. Ceux qui sont sur nos dômes, nos verrières, travaillent un minimum pour la nourriture, les autres cherchent le long des voies. Les tribus sauvages pratiquent la chasse aux petits animaux, mais sans férocité, juste ce qu'il faut pour subsister. En cent ans il n'y a pas eu un seul cas, un seul fait divers impliquant les Hommes Roux dans des agressions physiques. On ne relève aucun crime, aucun viol, encore qu'une certaine légende non vérifiée et qui reflète les fantasmes de certains laisse entendre que des femmes ont été emportées par des Hommes Roux pour être violées. C'est assez illogique car elles auraient dû subir les basses températures que supportent les Roux, seraient devenues en quelques instants dures comme du fer. Le coït n'aurait pas été possible.

— Il y a eu des vols, rappela Lien.

— Pour la survie. Des Roux se sont introduits dans des fermes isolées pour voler des légumes, parfois des animaux d'élevage. Ils ont pillé des voitures abandonnées. Rien de bien grave.

— Souvenez-vous de Gavalo, ce chef de tribu qui se disait frère par le sang de Kurts, le pirate. Il avait un pistolet au côté, savait utiliser une radio.

— J'y pense, j'y pense, fit l'ethnologue, un peu vexé. En fait j'y pensais comme à un cas d'espèce. Peut-être y a-t-il eu évolution divergente d'un groupe donné.

— Vous pensez que les Roux de Glass Station appartiendraient à une ethnie identique à celle de Gavalo ?

— En quelque sorte oui, mais avec toutes les réserves scientifiques d'usage.

— Nous attendrons le lieutenant Skoll pour décider de ce que nous devons faire, dit le major Londal. Puis qu'il est issu de ces gens-là, il pourra peut-être nous fournir des explications, mais plus sûrement les moyens d'approcher ces guerriers féroces de Glass Station.

— Major, dit Lien, ces bruits sur l'engloutissement de plusieurs unités de combat dans la banquise sont-ils exacts ?

Le Major s'éloigna vers la fenêtre en leur tournant le dos, resta un moment piqué à regarder à l'extérieur, puis finit par répondre :

— Votre opinion, Lien Rag ?

— Mes vérifications sont assez rassurantes. Je n'ai jamais relevé de zone dangereuse, je veux dire en dessous de deux mètres. L'épaisseur moyenne était de huit. Mais je me trouvais sur une voie secondaire, pas sur un réseau principal.

— Il y a eu une canonnière avec quinze hommes à bord ; un escorteur rapide, trente hommes ; une vedette lance-missiles, sept hommes.

— Dans le même secteur ?

— Le plus au nord : la canonnière. Cinquante kilomètres plus bas mais plus à l'ouest, la vedette. Trente-cinq kilomètres plus bas mais presque à la frontière, l'escorteur. Toujours sur des lignes secondaires. C'est pourquoi l'État-Major se méfie. Il y a d'autres glaciologues sur la banquise mais nous essayons de recruter des plongeurs sous-marins. Il existe deux clubs qui pratiquent ce sport. L'un dans le Sud, qui explore l'ancienne Méditerranée à la hauteur de cette ville qui se nommait Marseille, l'autre vers le Nord, dans la Baltique. Ils utilisent un matériel qu'ils fabriquent puisque jamais nous n'avons eu à faire ce genre d'explorations sous la banquise. Les Transaméricains le faisaient, eux, avant d'installer leurs réseaux. Mais il nous faudra encore quinze jours pour former ces volontaires à la tâche que nous leur demanderons. Il faudra creuser des puits dans la banquise, le long des grands réseaux, et ils iront d'un puits à l'autre en utilisant des appareils testeurs.

Ils devront remonter assez souvent à la surface.

— En attendant Skoll, proposa Lien, nous pourrions partir à la recherche d'Hommes Roux en arrière de nos lignes. Voir comment ils se comportent et les étudier. Il suffirait que vous mettiez à notre disposition un loco-vapeur civil, ou encore, une petite unité avec habitacle.

Le major Londal le fixa comme si Lien essayait de le duper, puis finit par accepter.

— Je peux vous confier un tracteur militaire très puissant. Juste une cabine de commandement sans couchettes. Mais puisque vous rentrerez chaque soir, c'est inutile, n'est-ce pas ?

— D'accord, fit Lien. Qu'en pensez-vous, Harl ?

chapitre VIII

Ils avaient eu la plus grande difficulté à se faire octroyer des vivres pour les Hommes Roux. Le major Londal avait l'arrière-pensée qu'ils cherchaient à fuir et qu'ils avaient besoin de nourriture pour parcourir la plus grande distance possible. Il finit par faire transporter trois caisses de viande congelée dans les soutes du tracteur en question.

C'était un horrible remorqueur, trop puissant pour ce qu'ils envisageaient, avec deux machines, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière d'une cabine très haute dans laquelle on ne pouvait que s'asseoir ou rester debout. Un choix délibéré et prudent de l'officier qui avait toujours des doutes. Il n'y avait qu'un sas aléatoire mais les moteurs diffusaient une telle chaleur qu'ils auraient pu s'en passer.

Le premier jour ils patrouillèrent dans tous les sens et effectuèrent près de huit cents kilomètres sur des voies secondaires et même pire. Ils visitèrent des fermes abandonnées sur ordre de l'armée, des petits villages de pêche, des centres miniers, mais ne rencontrèrent pas un seul Homme Roux. Fort déçus, ils retournèrent à Transit Station et n'eurent même pas la satisfaction d'y être attendus par Skoll. Le lieutenant avait encore été retardé par des formalités, leur expliqua le major, fort heureux qu'ils soient revenus.

Le lendemain matin ils s'enfoncèrent beaucoup plus loin, dans une zone que ne contrôlait pas l'armée et où seuls les gens qui le désiraient avaient été évacués. Il y avait beaucoup plus de fermiers, quelques villages qui gardaient la moitié de leur population. Et les premiers Hommes Roux le long d'une voie unique.

— Ne nous emballons pas, dit Harl. Il ne faut pas les effaroucher.

Le remorqueur s'arrêta un peu plus loin. Vêtu de sa combinaison, Lien alla prendre une caisse de viande dans la soute, l'ouvrit et commença à déballer la nourriture sans faire attention au groupe des Roux. Ils étaient une quinzaine, de tous âges, des deux sexes. Lien jeta les planches de la caisse, puis laissa tomber quelques morceaux de viande. Il se savait observé mais ne dit rien.

Harl descendit avec un réchaud à catalyse et ils firent cuire la viande sur la plaque. Ils étaient assis sur le marchepied du remorqueur et Harl surveillait les Roux du coin de l'œil.

— Ils sont intéressés mais prudents. Une femme a retenu un gosse de quatre ans qui voulait venir.

Ils mangèrent comme ils purent, coupant des morceaux qu'ils devaient enfouir dans le sas de la cagoule. Ce n'était pas commode et le froid pénétrait, brûlait leur peau autour des lèvres. Mais il leur fallait prouver aux Roux que c'était de la bonne nourriture et qu'ils étaient en train de faire bombance.

— Voilà un vieux.

Du coin de l'œil, Lien le vit approcher. Sa fourrure se métissait de poils blancs. Harl expliqua que la couleur fauve était comme un début d'albinisme, suite à un dérèglement de la thyroïde.

— La thyroïde contrôle les centres thermorégulateurs du corps. Le contrôle endocrinien du métabolisme est également sous la dépendance de la thyroïde.

— Mais Fougère parle aussi de cryohormones.

— Pour simplifier. En fait il n'explique pas la totalité de ses expériences. Il a dû procéder par tâtonnements au début, ce qui explique les dégénérescences... C'était une sorte de fasciste, vous savez. Je suis sûr qu'il a usé de cobayes humains non volontaires.

— Voilà sa mémoire bien ternie.

— Sinon il n'aurait jamais pu réussir.

Le vieux s'arrangea pour arriver en face d'eux. Il marmonnait quelque chose, désignait la caisse de viande. Lien prit un morceau, le lui tendit mais le Roux ne le prit pas. Il dut le déposer sur la glace pour qu'il s'en approche. Il se baissa et le flaira avec précaution. C'était certainement un très vieil homme. Sa poitrine flasque pendait en dehors de sa fourrure. Il avait les bras grêles sous le poil qui faisait illusion et on ne distinguait plus son sexe, d'ordinaire avantageux chez les Hommes du Froid. Il prit le morceau de viande, le goûta du bout des dents.

— Vous ne trouvez pas que c'est significatif ? dit Harl.

— Que voulez-vous dire ?

— Certains fermiers posent des appâts empoisonnés lorsque les Roux viennent trop souvent piller leurs récoltes ou leur poulailler. Cette horde a dû avoir quelques ennuis de ce genre.

— C'est tragique, murmura Lien.

L'homme emporta le morceau de viande jusqu'au groupe. Ils ne purent voir ce qui se passait, mais peu après arriva un couple bien moins âgé. La femme était légèrement plus petite que l'homme, mais paraissait très musclée.

— Nous allons remonter dans la cabine en laissant le sas ouvert et en gardant nos combinaisons, proposa Harl.

— D'accord.

Ils donnèrent un morceau de viande à chacun, puis remontèrent la caisse. Alors la petite troupe accourut, croyant qu'ils allaient partir. Lien remarqua tout de suite la fille aux cheveux presque blonds, qui faisaient une tache sur la fourrure de son corps très cuivrée. Elle était de taille moyenne, mince, mais magnifique. Il était fasciné par les bouts aigus de ses seins qui surgissaient de la fourrure. Leur aréole et une partie du globe étaient sans poils. De même, son nombril était dégarni. Son pubis était recouvert de poils plus drus, plus blonds, comme ses cheveux et lorsqu'elle s'approcha il distingua la pulpe purpurine de sa vulve, connut une émotion physique brutale. Il dut se retourner pour ne pas révéler son érection presque douloureuse et impossible à discipliner. Il n'en avait pas connu de telles depuis longtemps. Peut-être au début de ses relations avec Yeuse. Mais cette fille pleine d'animalité et de charme le regardait tranquillement et il crut lire un certain intérêt dans son expression. Harl descendit avec les mains pleines de viande et commença de la distribuer. La fille restait un peu à l'écart, regardant Lien.

Il prit trois morceaux et les lui montra. Elle s'approcha alors, escalada le marchepied. Sans qu'il ait pu prévoir sa réaction, elle frotta soudain son ventre contre le sien. Lorsqu'elle vit qu'il la désirait elle eut un sourire de triomphe.

— Curieux, dit Harl. C'est là une forme primaire de prostitution, non ? C'est très intéressant. Elle a vu que vous pouviez lui donner plus, ne s'est pas précipitée comme les autres.

Lien aurait voulu le faire taire. Seul il aurait pris cette fille, debout contre la paroi chaude du moteur. Une étreinte de quelques secondes. Une folie peut-être.

Elle continuait de se frotter très savamment à lui et lui arracha les trois morceaux de viande, les mordit à pleines dents sans cesser son petit jeu. Ne sachant plus ce qu'il faisait, il porta la main à sa combinaison. Par chance, Harl se rendit compte de la situation et revint.

— Attention, Lien. Je ne suis pas un puritain ni un moraliste, mais votre verge va tomber en morceaux. Il fait moins quarante dans cette plaine. Le sas est ouvert et vous allez commettre une folie.

Lien sortit de cette brume d'inconscience, s'écarta de la fille. Mais elle était opiniâtre et ce fut elle qui voulut le retenir à deux mains. Ses ongles étaient longs, sales, et il eut peur pour la combinaison. Il porta sa main gantée sur elle et jamais n'éprouva pareille volupté. Il avait caressé des animaux lorsqu'il se cachait dans le zoo de Harl Mern, des chats redevenus sauvages, les petits surtout. Jamais il n'avait éprouvé la même impression. Il laissa ses doigts errer dans la fourrure de la taille, trouva celle-ci marquée, laissa descendre sa main. La fille souriait toujours mais guignait la caisse de viande. Elle avait en partie dévoré sa ration mais attendait mieux. Il frôla sa fourche, la trouva humide, preuve qu'elle le désirait elle aussi, pensa-t-il.

— Comment t'appelles-tu ? Moi c'est Lien.

— Lien.

Mais elle ne comprenait pas. Harl Mern s'étant éloigné, il enfonce un doigt dans cette fille, connaît une ivresse inouïe comme la première fois où il avait osé la même chose sur une petite copine d'école. Il avait quinze ans et n'avait pas résisté à cette découverte merveilleuse. Son désir s'était répandu malgré sa volonté. Il crut que le même miracle allait se produire. Mais il était déjà trop âgé pour que son émotion sexuelle se concrétise ainsi. La fille rafla soudain plusieurs morceaux et sauta sur la glace. Elle s'enfuit en courant.

— Ils pourraient nous agresser, voler toute la caisse, criait Harl. Vous voyez bien qu'ils n'y pensent même pas. Ce sont des doux. Même la roublardise de cette jeune fille était encore pleine d'innocence. Depuis son plus jeune âge il lui a fallu apprendre à composer avec les mâles. Donnant donnant.

Lien était épuisé. Il regardait la fille qui s'éloignait en courant. Roublarde, oui. Il était déçu. Il avait cru qu'elle comprendrait qu'il était différent des autres mâles. Mais l'était-il vraiment alors qu'il avait failli copuler avec elle sans attendre sa permission ?

Il saisit la caisse de viande et la jeta sur la glace avec rage. Harl releva la tête pour le fixer avec un certain ébahissement.

— D'accord, dit Lien, ce sont des enfants purs et innocents. Mais ça ne prouve rien.

— Ça prouve que ceux que vous avez entrevus ont été dépravés de façon systématique. On en a fait des tueurs à l'aide de procédés certainement répugnants.

— Dès qu'ils auront la bidoche ils partiront. Qu'espérez-vous ? Qu'ils vont essayer d'entretenir des relations suivies ?

— Nous reviendrons demain et nous leur donnerons encore de la viande.

— Nous allons les habituer à attendre que la nourriture vienne sans effort. Comme vous n'allez pas continuer des années, ils risquent d'en souffrir.

— Non, ils s'adaptent. Tiens, voilà votre petite amie, dit l'ethnologue avec ironie.

Elle arrivait en courant et tenant quelque chose dans sa main en forme de poing. Elle sauta dans le remorqueur, ouvrit les doigts.

Elle lui apportait un bouton doré – certainement son plus grand trésor – qu'elle plaça dans sa main.

— Jdrou, dit-elle en tapant sa poitrine à plusieurs reprises.

— Merci, Jdrou.

chapitre IX

Le lieutenant Skoll arriva en pleine nuit à bord d'un transport de troupes qui ramenait des permissionnaires sur le front. Dès le lendemain il retrouva ses amis Lien et Harl mais, très méfiants, ils n'échangèrent que des banalités. Ils furent reçus tous les trois par le major Londal qui commença par demander au glaciologue et à l'ethnologue si l'approche d'une horde d'Hommes Roux leur avait été possible.

Harl Mern parla de leur dernière rencontre, fit une brillante démonstration sur le caractère pacifique de ces êtres sauvages.

— Ils auraient pu nous attaquer pour obtenir cette viande. Ils n'en ont rien fait. Au contraire ils ont attendu sans impatience que nous la leur offrions.

— Toute conclusion prématurée serait inintéressante, répliqua le major.

Lien, qui n'était pas d'humeur à supporter ce genre de réflexion autoritaire, prit un peu la mouche :

— Qu'attendez-vous de nous ? De l'ethnologie ou de la sociologie ? Voulez-vous être rassuré ou avez-vous des projets d'avenir pour les Hommes Roux ?

— Vous vous érigez déjà en défenseurs de ces gens-là sans savoir exactement qui ils sont. Je vous demande de savoir s'ils peuvent constituer un véritable danger pour nous tous. Pour l'instant, c'est tout ce que nous exigeons de vous.

Les trois amis se retrouvèrent à bord de l'énorme remorqueur en route vers la tribu qu'ils appelaient tribu de Jdrou, du nom de la jeune fille qui avait donné à Lien ce bouton doré, certainement trouvé dans des détritrus.

— Nous devons être très prudents, disait le lieutenant Skoll. Toute erreur d'appréciation peut être catastrophique pour les deux ethnies. Moi qui appartiens aux deux je suis très perplexe. Je comprends que la population du chaud puisse se mobiliser tout entière contre le peuple du froid. Les gens qui vivent sous globe n'ont jamais imaginé que les Hommes Roux pouvaient se révolter

contre leurs conditions de vie ou tout simplement vouloir renverser les idoles qu'ils voient vivre sous leurs pieds. Il suffit qu'ils découvrent que le froid qui ne les gêne nullement peut tuer ces êtres étranges qui vivent dans la chaleur. Et si par hasard il se produisait un incident quelconque, le peuple du chaud ferait un véritable holocauste.

— Le froid et le chaud, le mal et le bien, murmura Harl Mern. N'y aurait-il pas là-dessous une ingérence hypocrite de certaines religions ?

— Les Néo-Catholiques ! s'exclama Lien.

— Je ne vais pas si loin, mais il est étrange que des Hommes Roux aient évolué dans un sens aussi inquiétant en zone panaméricaine.

Ils furent déçus de ne pas retrouver la horde là où ils l'avaient abandonnée la veille, mais lorsqu'ils descendirent sur la glace, ils en découvrirent les traces habituelles, toujours les mêmes, triviales pour des civilisés, quotidiennes pour les Hommes Roux. Des excréments, des touffes de poils, des traces d'ongles dans la glace lorsqu'ils en détachaient un morceau pour la sucer.

— Ils ont dû progresser vers l'Est, dit Harl Mern. Ce sera très intéressant de voir de combien ils peuvent avancer en dix-huit heures de temps. Ce calcul n'a jamais été fait. Certains restent toujours dans la même zone très fréquentée par les convois et où ils savent que les détritiques abondent.

— Pourquoi ne sont-ils pas restés à l'endroit où nous leur avons donné de la viande ? Ils pouvaient espérer notre retour, s'étonna Lien.

— Ils savent depuis toujours que les hommes du chaud ne font pas d'aumônes régulières, sauf s'il y a un échange. Par exemple nettoyage des dômes contre nourriture, travail contre nourriture. Le reste appartient au hasard. Ils font plus confiance à un train qui passe régulièrement à tel endroit – même si les soutes à ordures ne sont pas vidées forcément au même point chaque fois – qu'à un de nos compatriotes. Je pense qu'ils ont dû se diriger vers ce saut-de-mouton qui est marqué sur notre carte. Deux voies secondaires se coupent et celle-ci enjambe l'autre.

— Mais il y a cent kilomètres, constata Lien. Ils n'ont pas pu faire cent kilomètres en dix-huit heures.

— Plus de cinq kilomètres à l'heure, à condition de ne jamais ralentir ni s'arrêter pour dormir. Les vieillards comme les jeunes

enfants, dit Skoll. Je crois que c'est possible. Moi qui ai du sang d'Homme Roux dans les veines, je suis capable de courir des heures sans m'arrêter.

Harl Mern avait raison. Le groupe était installé à proximité du saut-de-mouton. Les chefs de train avaient pris l'habitude de vider les ordures à cet endroit et il y avait plusieurs tas fumants le long des rails. Mais la horde de Jdrou n'était pas la seule. Ils avaient dû trouver là près de cent autres Hommes Roux. Ils formaient trois groupes distincts. La horde dernière arrivée se contentait des tas d'ordures les plus réduits. Mais il n'y avait pas trace de lutte pour la possession de ces tas ou même d'hostilité manifeste.

Jdrou reconnut le remorqueur lorsqu'il s'arrêta sur la bretelle d'accès à la voie inférieure et elle accourut en agitant les bras.

— Voici notre petite amie, dit Harl avec un regard en coin pour Lien.

Ils descendirent et Jdrou se jeta au cou de Lien, essaya de l'embrasser ou de frotter son visage contre le sien, voulut lui arracher sa cagoule. Il dut la tenir à bout de bras et lui parler avec douceur pour la calmer. Skoll et Harl regardaient cette scène avec un vif intérêt.

— Elle ne comprend pas que le froid peut nous tuer, dit-il. Ils ne l'ont pas encore compris. Le major Londal sera satisfait de l'apprendre.

Ils sortirent une caisse de viande et il se passa un phénomène étrange. La jeune fille en prit un morceau mais ne le porta pas à sa bouche. Elle alla le déposer dans un coin précis, un creux dans la glace. Elle revint auprès de Lien. Les autres membres de la horde ne firent pas mine de venir. Ils fouillaient les ordures.

— C'est incompréhensible, dit Lien. Hier ils étaient très demandeurs de viande, aujourd'hui...

— Ce sont des hommes libres, dit Skoll, pas des semi-esclaves comme ceux des dômes et des verrières. Ils savent cette chose très importante que l'homme du chaud ne donne à manger que contre le travail et que le travail, c'est l'esclavage. Donc ils refusent aujourd'hui qu'ils ont de quoi manger dans les ordures. La qualité de la nourriture leur importe peu.

— Pouvez-vous parler avec Jdrou ? demanda Lien, impatient.

— Je vais essayer, mais il existe des dizaines de dialectes avec quelques mots essentiels.

Pourtant une conversation assez soutenue s'engagea. Skoll faisait beaucoup de signes que la jeune fille répétait. Lien attendait, assez fébrile, et Harl Mern essayait de prendre quelques notes. Plus tard, pensait-il, il tenterait de l'enregistrer si la jeune fille n'était pas trop effrayée.

— Lien, dit le lieutenant, sans rire, elle ne cesse de me répéter qu'elle veut faire l'amour avec vous. Elle essaie de me faire comprendre que vous lui plaisez. Elle demande si vous avez toujours son « feu froid ». Elle doit assimiler ce bouton doré à un feu qui ne brûlerait pas, je suppose.

Lien avait rougi. Il sortit le bouton de la poche qu'il portait sur le devant de sa combinaison. Il n'avait pas parlé de cette fille à Yeuse, ne lui avait pas montré ce bouton. Il avait très mal dormi et n'avait pas touché la jeune femme. Dès qu'il sommeillait, il revoyait Jdrou, ses seins à la pointe dénudée, les boucles drues de son sexe.

— Elle demande si vous voulez bien. Elle dit qu'elle sait que vous avez un « doigt-qui-se-tend » au ventre. Autrement dit un...

— J'ai compris, dit Lien hâtivement.

Il n'allait pas expliquer que la veille elle se frottait à lui de façon obscène et avait pu constater la réalité de son sexe.

— Vous devriez le faire, dit Harl très sérieusement. Je pense que, pour notre mission...

— Je suis contre, déclara Skoll, véhément. Si par malheur vous la fécondiez, réfléchissez un peu au martyr de cette enfant. Je sais de quoi je parle. J'avais une mère admirable et j'ai eu de la chance, mais celui qui naîtrait de Jdrou n'en aurait pas autant. Il n'aurait pas la même résistance au froid. Je ne peux supporter que quelques degrés au-dessous de zéro pendant quelques heures. Il n'aurait pas également la même force physique. Il y a une question de morale humaine, Harl.

— Notre ami Lien le désire aussi, déclara simplement le savant.

Skoll jeta un regard sévère à Lien :

— Yeuse ne vous suffit donc plus ? Êtes-vous attiré par une certaine perversion ? Ne me dites pas que vous l'aimez car je ne vous croirais pas.

— Non, bien sûr, murmura Lien. Je suis peut-être pervers, comme vous le dites. Mais j'ai vraiment envie de m'accoupler avec elle. Cela m'obsède depuis hier.

— Partons d'ici, dit Skoll, et trouvons un autre groupe.

— C'est fort dommage, dit Harl Mern, nous commençons à faire des constatations fort intéressantes. Mais si Lien est porté sur les Femmes Rousses, le même phénomène se renouvellera chaque fois.

— Je ne suis pas aussi pervers que vous l'imaginez, protesta Lien. C'est elle que je désire.

Ils laissèrent la caisse de viande et retournèrent vers le remorqueur. Jdrou les accompagna en essayant de retenir Lien, par la main, par le bras. Puis elle crocha carrément ses ongles très durs dans son bas ventre. Il crut que la combinaison allait se vider d'un coup mais le tissu spécial résista. Pourtant elle lui avait fait très mal.

— Dites-lui que nous devons partir, que nous allons revenir, n'importe quoi.

Il monta le premier dans le poste de pilotage, ferma les yeux. Les deux autres le rejoignirent et le remorqueur démarra enfin.

Ils durent chercher jusqu'au début de l'après-midi avant de rattraper une horde de dix-sept individus qui avançaient le long de la voie ferrée vers le nord. Ils les dépassèrent, les attendirent.

— Ne faisons rien. Pas de cadeau, pas de signes.

Les dix-sept Roux passèrent, sans même un regard de curiosité. Ils marchaient en file et leur sagesse faisait aller les vieillards et les enfants en tête, les adultes les plus robustes fermant la marche. Ils transportaient tous quelque chose, des sacs de plastique qui avaient contenu les ordures des trains de luxe.

— Nous allons les dépasser et laisser tomber de la viande. Nous recommencerons plusieurs fois, jusqu'à ce qu'ils comprennent que nous pouvons leur procurer de la nourriture.

Ce n'est qu'à la troisième fois que la horde s'approcha du remorqueur de façon moins indifférente. Les enfants s'arrêtèrent un court instant mais les adultes les poussèrent.

— Ils ont peur de ce que nous pouvons exiger en échange. Je me demande donc ce qui peut motiver les guerriers de Glass Town. Je ne pense pas que ce peuple des glaces aille jusqu'à tuer pour pouvoir manger.

La quatrième fois, les adultes furent moins stricts avec les gosses. Ces derniers prirent la viande en toute hâte et rejoignirent la horde.

Il fallut recommencer encore plusieurs fois pour que la troupe s'arrête enfin. Et là on apprit la vérité grâce à Skoll qui les interrogea.

— Ils nettoyaient la glace sur le dôme d'une ville, ils ne connaissent pas le nom, bien sûr, mais c'est à huit jours de marche d'ici, ce qui peut représenter mille kilomètres car ils ne se sont pas arrêtés plus d'une heure.

— Impossible, protesta Harl Mern.

— Ils ne mentent pas. Ils disent que les gens de la ville n'ont plus voulu leur donner de nourriture parce que le dôme n'était pas suffisamment nettoyé. Alors ils sont partis vers le Nord. Ils disent que dans le Nord ils trouveront du poisson. Il suffit de creuser un puits dans la glace et de descendre dans l'eau.

A cette pensée, Lien frissonna.

— Ils disent que beaucoup de Roux le font désormais. Le bruit s'en est répandu depuis des jours mais ils n'envisageaient pas de partir si les Hommes du Chaud avaient continué à les nourrir pour leur travail. Ils disent que la glace augmente tous les jours sur les dômes et que le travail devient trop long.

— C'est en rapport avec les restrictions énergétiques. Sous les dômes, la température a dû baisser de plusieurs degrés. A certains endroits elle n'est plus que de dix degrés. La glace s'accumule donc et le travail devient très difficile.

— Je suis préoccupé, dit Lien lorsque la horde s'éloigna avec d'autres morceaux de viande. Ils disent qu'ils vont creuser des puits et plonger sous la banquise pour pêcher. Ils peuvent certes supporter la température de l'eau qui n'est que de deux ou trois degrés. Pour eux, c'est de l'eau chaude, en somme. Le major Londal nous a dit que pour vérifier l'épaisseur et la solidité de la banquise sous la mer il aurait besoin de plongeurs exceptionnels.

Ils se regardèrent avec consternation.

— Le major est un homme très bien renseigné. Il doit savoir que certains Hommes Roux sont capables de plonger sous la banquise et d'y rester assez longtemps.

— Au moins un quart d'heure, dit Skoll. Personnellement en piscine je peux rester sous l'eau ce laps de temps.

— Disons une demi-heure ?

— C'est raisonnable.

— En nageant donc de puits en puits pour reprendre souffle, ils peuvent parcourir des distances considérables. Il suffit qu'ils emportent une caméra qui filmiera la banquise sous les voies ferrées et l'armée obtiendra des clichés admirables. Car n'oubliez pas une chose. L'État-Major voit plus loin que la traversée de la banquise sur

l'ancienne mer du Nord. Il pense surtout à l'immense banquise qui recouvre l'Atlantique entre l'ancienne Irlande et le Canada par exemple. Vous pensez bien que l'invasion ne s'arrêtera pas au bout de quelques kilomètres.

— C'est très inquiétant pour les Hommes Roux, dit Harl Mern. Le major peut en faire capturer, les enfermer sans nourriture et ensuite exiger d'eux ce genre de tâche.

— Ce ne sera pas si facile, affirma Skoll. De toute façon nous ne faisons qu'extrapoler sur quelques propos du major. Pour l'instant, nous étudions le comportement des Hommes Roux, et rien ne nous autorise à aller plus loin.

— Méfiez-vous de Londal, il utilise n'importe quelle donnée, même une réticence, un mot de trop, une virgule dans un rapport. Il a réussi à nous convaincre sans recourir aux méthodes brutales.

Ils rentrèrent alors que la nuit était déjà avancée. Dans leur remorqueur ils se rendirent compte que le trafic devenait encore plus intense dans l'obscurité, comme si l'armée craignait d'être surveillée en plein jour.

— Autrefois il y avait des avions, des satellites pour espionner l'ennemi, mais de nos jours il n'y a que les observateurs humains qui peuvent remplir ce rôle. Il y a certainement des espions même parmi le personnel de la Compagnie ; le personnel navigant, je veux dire.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans Transit Station, ils surprirent une certaine agitation, mais le moindre déplacement de régiment ou d'unités de combat créait la même effervescence et ils n'y attachèrent pas d'importance.

Néanmoins, Yeuse avait des informations plus inquiétantes.

— Une grosse unité aurait été attaquée dans la journée par un commando d'Hommes Roux. On parle d'un destroyer qui testait la banquise pas très loin d'ici.

— Comment le sait-on ?

— Ils ont envoyé un S.O.S. et des permissionnaires ont été raflés dans les rues pour rejoindre leur bord.

Ils dînèrent avec cette pensée obsédante qui les préoccupait. Si les commandos d'Hommes du Froid passaient à l'offensive, la réaction serait effroyable. On ne pourrait mettre des milliers d'hommes au secret, la censure ne pourrait empêcher les soldats de prévenir leur famille.

Ils discutaient à voix basse dans le salon-bar lorsque le major Londal entra et vint vers eux. Il accepta de boire une vodka :

— Je suppose que vous êtes au courant ? Voici les faits : vingt Hommes Roux ont attaqué un destroyer de trois mille tonnes, très rapide. Ils ont envahi les superstructures alors que le bâtiment roulait à faible allure. On ne sait d'où ils ont surgi, mais en un instant ils avaient détruit toutes les portes étanches, toutes les trappes étanches des bouches à feu. Bref, le froid a pénétré dans le bâtiment en moins de deux minutes. Il n'y avait que quelques marins pour porter la combinaison isothermique. Eux ont pu résister, lancer le S.O.S., mais lorsque les secours sont arrivés, il était trop tard et le destroyer commençait de s'enfoncer dans la banquise car ces bandits avaient libéré les soupapes. La vapeur réchauffait la glace en dessous. On a pu éviter qu'il ne disparaisse en totalité, mais pour le sortir de sa mauvaise position, c'est pratiquement impossible. Il faudra le laisser couler, sinon on devrait détourner les réseaux de voies sur un kilomètre, ce qui prendrait du temps, de l'énergie et du matériel.

— Vingt Hommes Roux ?

— Armés de fusils-lasers et de charges explosives. Ils faisaient sauter les portes étanches. Ils ont effectué un travail rapide et net. Comme s'ils connaissaient la superstructure et l'infrastructure du bâtiment par cœur.

— C'est impossible, protesta Skoll. Pour leur apprendre à lire il faudrait des années. De plus, un destroyer ne représente pour eux qu'une masse confuse. Le concept de bâtiment avec des parties habitables n'existe pas dans leur cerveau. Même s'ils nous voient sortir d'un train, ils ne comprennent pas que nous y vivons... Je pense qu'il faudrait vingt ans pour parvenir à un tel résultat. Si les Panaméricains avaient passé vingt ans à former ces commandos, vous l'auriez appris tôt ou tard.

— Ce destroyer est d'un modèle récent. Pour obtenir les plans il aurait fallu assister à sa construction, les étudier... Si vous me parliez de votre journée d'exploration ?

— Nous avons rencontré un autre groupe, résuma Harl Mern. Ils fuyaient une ville où le travail devenait trop dur. La glace s'accumulait sur le dôme, depuis les restrictions. Ils préfèrent crever de faim que de besogner sans arrêt pour racler la glace.

— Vous êtes certain de ça ?

— Absolument.

— Où allait cette horde ?

— Vers le Nord. Ils recherchent des dépôts d'ordures sur lesquels ils s'installeront.

— J'ai des rapports qui me signalent que les migrations vers le Nord sont de plus en plus fréquentes. Elles ont augmenté de dix pour cent chaque trimestre durant toute l'année. Il doit y avoir une raison précise à ce boréal-tropisme. Lieutenant Skoll, avez-vous pu interroger ces gens ?

— En partie, major. Leur dialecte est très différent de celui que je connais.

chapitre X

A force d'étudier les anciennes cartes géographiques d'avant la nouvelle ère glaciaire, il y en avait tout un stock dans la bibliothèque de l'État-Major, une série de voitures dans un train blindé très confortable. Harl Mern dénicha un très grand lac sur l'ancien territoire suédois. Il fit un relevé discret de l'endroit, le reporta sur ses cartes récentes et constata que ce lac Vanern était situé juste sous la glace d'une région pratiquement déserte. La Compagnie, toujours méfiante vis-à-vis des banquises, n'y avait installé qu'une voie unique qui traversait l'ancien lac du sud-ouest au nord-est.

— Nous allons essayer dans ce secteur, annonça-t-il à ses amis. En partant très tôt et en forçant l'allure, nous pouvons y être en moins de quatre heures. Je suis certain que des Hommes Roux se sont installés là-bas pour pêcher.

— Si le major nous fait suivre, il découvrira lui aussi ces plongeurs exceptionnels, fit remarquer Skoll. Notre véhicule peut emporter un petit émetteur radio clandestin qui indique constamment sa position. Ne sous-estimez pas le major. Lui aussi peut consulter les anciennes cartes de l'ère tempérée.

— Nous ne ferions que l'entraîner jusque là-bas.

— Si la migration vers le Nord s'amplifie, il se doutera bien de quelque chose.

— Vous avez réussi à lui faire croire qu'ils ignoraient la destruction de leur Sanctuaire et que leur boréal-tropisme n'était que l'attrait d'un lieu saint pour des pèlerins.

— Nous avons promis d'étudier ce comportement collectif, ne l'oubliez pas. Nous pourrions traverser ce lac sous-glaciaire et nous contenter d'observations rapides.

— Un autre véhicule nous permettrait de rester plusieurs jours en route, mais le major ne nous fait pas tout à fait confiance.

Il faisait encore nuit lorsque le pataud remorqueur passa le sas en direction de l'Est. D'ailleurs, une fois sortis de la zone militaire, profonde d'une centaine de kilomètres, leur allure s'accéléra et ils atteignirent l'embranchement du lac vers huit heures du matin. Il

existait une toute minuscule station le long de cette voie unique qui portait le nom de Lake Station. On devait trouver une vingtaine de Lake Station sur la concession de la Compagnie, mais néanmoins ils eurent la preuve qu'ils étaient sur la bonne voie.

Plus loin ils croisèrent un convoi particulier arrêté sur une voie de garage dans l'attente de leur passage. Un transporteur de rennes d'élevage les regarda avec stupeur, peu habitué à voir des unités aussi grosses dans le coin. Le remorqueur avait vraiment une allure de monstre préhistorique et sa carrosserie mal entretenue ajoutait à sa laideur. Mais les doubles moteurs rassuraient les trois hommes.

Ils s'arrêtèrent sur une autre voie de garage conçue pour libérer la voie principale en cas de nécessité. Lien croyait avoir aperçu des traces d'Hommes Roux un peu plus haut. Ils remontèrent à pied, protégés par leur combinaison, sauf Skoll qui ne portait que des vêtements chauds et avait les mouvements plus libres.

C'était en effet un ancien campement. Quelques traces habituelles, l'emplacement des corps allongés dans la glace pour le sommeil y laissant une empreinte ovalisée. Les Roux s'étaient alors écartés des rails selon un angle de quarante-cinq degrés environ. Skoll proposa de suivre seul la piste, mais Lien voulut l'accompagner, tandis que Harl Mern regagnait le remorqueur. La piste continuait dans l'immensité blanche à peu près plate. Skoll finit par faire remarquer qu'ils risquaient de marcher pour rien durant des heures. Qu'apparemment, sur la surface glacée du lac Vanern, il n'y avait aucune installation humaine.

— Continuons encore un peu, dit Lien : Nous n'avons pas quitté le remorqueur de vue. Nous couperons tout droit pour le rejoindre.

Ils continuèrent une demi-heure, puis Skoll désigna des sortes de stries sur la glace non loin de là. Ils allèrent voir et elles rappelèrent quelque chose à Lien. Il les étudia avec attention, puis fût formel :

— Lors de mon expédition vers le Sanctuaire des Glaces, j'ai été précédé par frère Pierre et d'autres Néo-Catholiques qui utilisaient des traîneaux mobiles. Ils étaient propulsés par un réacteur. Ils possédaient le même écartement que celui des rails. Deux mètres cinquante comme ici.

— Vous croyez que ce sont des Néo-Catholiques qui sont passés ici ?

— Très certainement. Leur engin peut être équipé de roues à boudin pour progresser sur les rails, ou de patins pour la glace. Ce

sont les seuls qui puissent quitter les réseaux, les voies secondaires, pour voyager à leur guise.

Skoll paraissait stupéfait et incrédule. Il avait du mal à accepter cette idée que la Compagnie Transeuropéenne acceptait une dérogation à ses prescriptions, un privilège aussi exorbitant.

— C'est le frottement trop accentué de ces engins rapides qui laisse des traces. S'il était traîné par des chiens, on apercevrait de temps à autre celles des griffes. Les traîneaux à chiens sont assez légers et ne vont pas assez vite pour s'échauffer à ce point.

— Mais comment la Compagnie peut-elle accepter une telle violation de ses principes ! La mobilité, c'est la vie, dit-elle, mais seulement sur des rails. Elle tolère quelques traîneaux à chiens, mais le traîneau à moteur ! Le réacteur, lui aussi, est interdit car il consomme trop de carburant liquide. Vous croyez que les Néo-Catholiques ont obtenu ces privilèges ou qu'ils violent la loi ?

— Je l'ignore.

Ils suivirent la nouvelle piste qui, après avoir croisé celle des Hommes Roux, la continuait. Et puis ils aperçurent une légère vapeur montant de la banquise à moins de deux kilomètres. Lien se retourna. Le remorqueur n'était qu'un point sur l'horizon et fumait abondamment. Une fumée noire assez épaisse puisqu'il consommait ce carburant fabriqué à partir d'anciens stocks de pneus.

— On fait du feu dans le coin, dit le lieutenant Skoll. Un feu qui ne produit pas beaucoup de fumée, juste une vapeur qui tremble au-dessus de la glace comme de la gélatine.

— On ne voit rien. Y aurait-il une installation sous la surface ?

— En quelque sorte, oui.

Lien commençait de se fatiguer. Marcher avec une combinaison isothermique n'était pas très agréable. Si la température était trop chaude on se trouvait comme dans un sauna et la transpiration ruisselait. Des pompes spéciales la rejetaient vers l'extérieur mais elle finissait par couler le long des jambes jusqu'aux pieds, qui baignaient dedans. Si l'on réduisait la température, cette même transpiration gelait et c'était assez déplaisant.

— Attention, dit Skoll.

— Quoi ? Vous craignez une attaque ?

— Sait-on jamais ?

Skoll n'avait que son pistolet réglementaire et Lien aucune arme. Ils achevèrent les derniers cent mètres presque à quatre pattes et soudain découvrirent un effondrement de la banquise, une cuvette

qui devait bien avoir deux kilomètres de diamètre dans sa partie la plus large, mais sa configuration rappelait plutôt un haricot sec. Le fond n'était pas débarrassé de sa glace. Celle-ci était simplement moins épaisse, percée de grands trous qui devaient se refermer sans arrêt. Il y avait des Hommes Roux, plusieurs centaines d'Hommes Roux et un traîneau automobile à réacteur qui avait pu descendre dans le fond grâce à la petite route qui empruntait le flanc de la falaise.

— Un centre de pêche, dit Skoll. Un de ceux vers lesquels accourent toutes ces hordes lorsqu'elles marchent vers le Nord. L'eau est douce et sans doute très poissonneuse. La pêche est sûrement très simple, avec ces puits. Le poisson attiré par la lumière doit se précipiter dans les filets.

— Je ne vois pas de filets.

— Le troisième puits à partir de la gauche, regardez bien.

Lien s'intéressait surtout au traîneau automobile, une sorte de voiture sur patins, avec certainement climatiseur et confort minimum. Il voyait un homme en combinaison isotherme qui discutait avec deux Hommes Roux et essayait de reconnaître le visage barbu de frère Pierre à travers la visière de la cagoule.

— L'affaissement n'est pas très récent, dit-il après un regard aux falaises environnantes. Il doit y avoir au centre du lac une source d'eau chaude qui empêche la glace de s'épaissir. Elle fond en dessous au fur et à mesure, mais moins lentement que sa formation. Un équilibre a dû s'établir entre les deux phénomènes. Ces puits ont à peine deux mètres de profondeur.

— Le puits numéro six, vite !

Deux Hommes Roux y disparaissaient. On ne voyait que leurs têtes, puis plus rien.

— Incroyable, dit Lien. Je chronomètre leur absence.

— Je pense qu'ils servent de rabatteurs, en quelque sorte. Le filet est un peu plus loin, et les deux nageurs vont pousser le poisson vers lui.

En effet un peu plus tard, peut-être cinq minutes, les Hommes Roux placés autour du puits numéro trois remontèrent leur filet et durent appeler du renfort pour soulever la nasse qui devait peser très lourd.

Lien attendait la réapparition des deux plongeurs mais elle tardait.

— Ils ont au moins une tonne de poissons, peut-être davantage, dit le lieutenant. J'ai comme l'impression qu'ils le stockent un peu plus loin dans une caverne de glace. Ce doit être le missionnaire qui leur a fourni le filet.

Lien surveillait tous les puits à la fois. Il ne pouvait croire que ces deux Roux puissent rester plus d'un quart d'heure sous l'eau.

— Que décidons-nous ?

— On attend d'abord qu'ils sortent. Si c'est frère Pierre, je descends lui dire deux mots.

— Ce ne serait pas prudent.

Lorsque les deux hommes ressortirent par le puits le plus proche de leur position d'observation, il s'était écoulé trente-trois minutes. Ils ruisselaient, mais leur fourrure ne paraissait pas conserver l'eau. Ils s'ébrouèrent comme des animaux puis se dirigèrent vers le missionnaire.

— Je me demande si l'eau gèle dans les poils, murmura Lien. L'autre jour j'ai eu l'impression que ces fourrures possèdent leur propre chaleur.

— Non, dit Skoll, j'ai examiné la mienne avec attention. Du moins là où elle pousse.

Son métissage avait réparti cette fourrure surtout sur son corps, épargnant le visage et les mains.

Maintenant il l'avait laissé repousser mais la taillait régulièrement pour pouvoir endosser des vêtements sans paraître énorme.

— Elle ne se mouille jamais. Lorsque je me douche, il faut que j'utilise un savon spécial laine afin que la saleté s'en aille.

— C'est frère Pierre, dit Lien. Je le reconnais parfaitement maintenant. Son allure ne peut s'oublier. Il pourrait déguiser son visage mais pas sa démarche.

— Renoncez à votre projet, ce serait de la folie.

— Écoutez, Skoll, le frère a des intentions qui m'effraient. Il n'est pas l'ami de vos demi-frères d'ethnie, même s'il fait illusion. Il a détruit leur Sanctuaire par pur fanatisme pour qu'ils se tournent vers l'Église néo-catholique. Il a une mentalité d'inquisiteur des siècles passés.

— En détruisant le Sanctuaire il a aussi fait disparaître le secret d'Oun Fougé, ses notes sur les différentes expériences qui lui ont permis de créer les Hommes Roux. Et s'il était tout simplement un agent secret de la Compagnie déguisé en religieux ?

— Tout est possible, murmura Lien avec ressentiment. Je déteste cet homme.

— Il ne vous a pas laissé mourir de froid cependant.

— Et je lui en veux aussi pour ce geste d'humanité. Car je me demande s'il n'était pas calculé. Peut-être saura-t-il me rappeler un jour que je lui dois la vie, pour me faire accomplir quelque chose de très déplaisant.

— Il faut rejoindre Harl Mern et quitter cet endroit. Nous avons vérifié ce que nous pressentions. N'oubliez pas que le major Londal attend notre rapport et nous guette.

Ils se retirèrent et retournèrent vers le remorqueur en regardant souvent derrière eux, de crainte que le traîneau à réaction ne surgisse et que le religieux ne les surprenne. Lien commença de se fatiguer et Skoll dut le soutenir.

Ils atteignirent le remorqueur, assez épuisés.

— Démarrez, ordonna le lieutenant, nous discuterons plus tard.

Ils burent du thé et mangèrent tandis que le remorqueur achevait de traverser le lac. Plus loin, ils rejoindraient un réseau plus important qui les ramènerait à Transit Station. Harl écouta leur récit avec attention.

— Le nouvel intérêt des Hommes Roux pour la pêche aurait été en quelque sorte encouragé par le frère Pierre ?

— Pas lui tout seul certainement, mais par les Néo-Catholiques.

— Pour en faire des hommes libres ?

— En apparence, c'est l'explication. La charité venant au secours de ces êtres malheureux, dit Lien.

— Mais vous n'y croyez pas.

— Non. Le frère Pierre manœuvre trop habilement. D'un côté il brûle le Sanctuaire de Oun Fougé, de l'autre il montre à ces Hommes du Froid comment vivre dans l'indépendance alimentaire. Il va les retirer peu à peu de notre vie quotidienne. Ils quitteront les dômes qu'ils nettoient, mais si c'est là leur travail le plus fréquent, il y en a d'autres.

— Et la relation avec les événements de Glass Station ? demanda le lieutenant Skoll.

— Je ne la vois pas encore.

Ils retrouvèrent le réseau et, grâce à la boîte marron, passèrent sous le nez de plusieurs convois et locos particuliers à certains embranchements. Les chauffeurs paraissaient furieux que ce remorqueur rouillé les oblige à céder le pas. Eux ne se rendaient

compte de rien, le pilotage automatique lié à la boîte marron leur laissant l'esprit libre pour réfléchir, pour essayer d'y voir plus clair.

— Londal nous enverra certainement en territoire ennemi, prédit le lieutenant. Il doit résoudre le problème de la banquise et celui des Hommes Roux transformés en tueurs. Nous formons l'équipe adéquate hautement spécialisée.

— Rien ne laisse présumer une telle décision, dit l'ethnologue. Ce que j'aimerais connaître, c'est son avis sur les Néo-Catholiques.

Plus tard, Skoll eut un petit rire amusé et expliqua la raison de sa gaieté :

— Si la Compagnie possédait des avions, cette dépression du lac Vanern serait depuis longtemps répertoriée. On dit que notre technique n'est pas suffisante pour faire voler des appareils. En fait, les Compagnies sont bien d'accord, tacitement ou non, pour empêcher que par ce biais les hommes leur échappent. Même les guerres féroces qu'elles se livrent ne les amènent pas à transgresser les règles du rail. Ne trouvez-vous pas ça fabuleux et stupéfiant ?

— De l'avion on pourrait passer à la fusée qui traverserait cette couronne de particules qui nous cache le Soleil, dit Lien.

chapitre XI

Le cabaret Miki où travaillait Yeuse quitta Transit Station pour une autre ville de garnison à l'arrière du front. La jeune femme faisait un effort pour retenir ses larmes, mais Lien était presque soulagé de la voir partir. La nuit, il rêvait souvent de Jdrou et craignait que son amie ne soupçonne la vérité. Il ne voulait pas la faire souffrir. Il l'aimait plus que n'importe qui, mais Jdrou, c'était différent, comme un retour aux sources de l'humanité, l'acceptation d'un animalisme primitif, le triomphe de l'instinct sur la raison et ses acquis contradictoires. Il aurait voulu parfois, comme dans ses rêves les plus fous, se transformer en Homme du Froid et partir avec la jeune fille à travers les glaces. Il imaginait, toujours la nuit, mille subterfuges pour pouvoir l'aimer physiquement, dans une atmosphère qui ne soit ni trop froide pour lui ni trop chaude pour elle. Dans ses rêves, tout s'arrangeait merveilleusement et il s'unissait à elle longuement. Parfois c'étaient des cauchemars pénibles. Jdrou était enceinte, s'enfuyait et il finissait sa vie en se demandant ce qu'était devenu le petit métis né de sa semence.

Deux jours après le départ de Yeuse, Harl vint le réveiller un beau matin alors qu'ils n'avaient rien de prévu puisque c'était dimanche.

— Justement, dit l'ethnologue, c'est dimanche. Déjeunons rapidement et je vous ferai découvrir quelque chose d'étonnant.

Le lieutenant Skoll était de service au quartier général comme commandant de la Sécurité pour vingt-quatre heures. Personne n'oubliait qu'il était officier, même s'il bénéficiait d'un détachement spécial auprès du major Londal.

Ils prirent une draisine-taxi, l'autorité militaire ayant dû rétablir les transports urbains depuis quelques jours. Harl donna une vague adresse et ils arrivèrent dans les anciens faubourgs ouvriers où stationnait une énorme voiture à étage possédant une sorte de petite tour sur laquelle flottait un drapeau blanc à croix noire. Il sursauta :

- Mais c'est...
- Une église.

Un tramway déversa toute une foule de soldats qui se dirigèrent vers l'église mobile. Harl et Lien entrèrent, s'installèrent au fond. Une musique d'orgue jouait discrètement et Lien fut tout de suite fasciné par l'atmosphère d'extrême concentration qui régnait dans ce lieu. Plus tard il apprit que c'était la foi religieuse qui rendait ces fidèles si absorbés dans leurs pensées.

La messe se déroula selon un rite qu'il ne comprit pas très bien. Il s'ennuya un peu, ne fut intéressé que par les instants de très belle musique.

— Patientez, le prêtre va monter en chaire.

Le prêtre était un homme grand, gros, qui portait des habits de cérémonie assez étranges. Blancs et noirs, avec une sorte d'écharpe brodée qui lui battait le dos et le ventre.

Lorsqu'il monta en chaire, le silence fut absolu.

— Mes frères, cria-t-il. Je voudrais vous expliquer ce qu'est le Mal, le véritable Mal. Depuis trop longtemps on a négligé de le faire et nos esprits s'engourdissent dans un laisser-aller qui ne sait plus distinguer ce qui est bon pour notre âme et ce qui est mauvais. Bien avant le début de cette nouvelle période glaciaire, il y a donc deux cent cinquante ans, vos pères et vos mères, vos ancêtres, s'étaient également appauvri l'esprit au point de ne plus savoir où était la vérité, où était le mensonge. Et la colère divine envoya ce fléau cruel, la Glace. Une Grande Panique se produisit et l'humanité sombra dans un chaos infernal où survivre fut la seule règle de vie. On vola, on pillait, on tua, on commit des folies pour rester en vie dans ce froid d'épouvante qui se répandait à toute vitesse sur le globe terrestre. Mais Dieu savait ce qu'il faisait. Puisque le Mal n'apparaissait plus clairement aux humains, il le leur imposa dans leur chair, dans leur corps et en définitive dans leur esprit puisque le Froid devint l'obsession de chaque être vivant. Le Froid, c'était le Mal. Et l'homme le comprit si bien qu'il se hâta de se réfugier dans des nids bien douillets, bien chauds, comme un enfant qui retournerait dans le ventre de sa mère pour échapper aux malédictions.

Il marqua un temps d'arrêt et regarda en dessous de lui avec des yeux sévères.

— Le Mal est à nos portes. Il est symbolisé par le Froid. Mais cela ne suffisait pas. Alors Dieu a laissé le démon créer une vie dénaturée, des créatures qui s'adaptaient au Froid, qui vivaient en dehors des humains. Bien sûr, au début, ces créatures pouvaient

faire illusion, apparaître dociles, pacifiques. Le Diable sait prendre son temps avant de montrer sa véritable nature. Mais désormais chacun sait à quoi s'en tenir. L'illusion n'est plus permise. Chacun doit choisir entre les fausses idoles du Froid et le Dieu de Chaleur et d'Amour.

Longtemps après ce sermon, Lien resta prostré, accablé. Il croyait avoir mal entendu.

— C'est un appel au meurtre, avait-il murmuré dans l'église, provoquant des remous hostiles, si bien que Harl avait dû l'entraîner au-dehors.

Il ne savait comment ils étaient revenus à l'hôtel, comment il avait pu prendre ce verre de vodka en main.

— C'est inadmissible, dit-il. Comment la Compagnie laisse-t-elle ce fou parler ainsi ? Et que font les Néo-Catholiques ? Ils l'encouragent. Comment saviez-vous qu'il allait dire de telles monstruosité ?

— Parce que dimanche dernier, dans une autre ville, il avait exactement dit les mêmes monstruosité.

— Il désigne les Hommes Roux comme porteurs du Mal.

— C'est très grossier, mais efficace. Je crois que l'Église ne l'approuve pas officiellement mais qu'elle lance cet homme comme un éclaireur, un commando. Elle veut voir quelles seront les réactions des fidèles. Pour cela elle a choisi la zone des armées où il n'y a plus un seul Homme Roux.

— Mais ces fidèles reviendront un jour dans un endroit où il y en aura... Que feront-ils ?

Harl Mern porta son verre de vodka à sa bouche et en savoura une gorgée :

— L'Église effectue une sorte de test. Ainsi elle pourra connaître son influence, son rayonnement.

— Elle aurait pu choisir un thème différent.

— Il y a sans doute un autre but que je n'arrive pas à comprendre.

— Agirait-elle en harmonie avec le conseil d'administration de la Compagnie ?

L'ethnologue soupira d'incertitude :

— Tout est possible. Je crois que son but, c'est la conquête du pouvoir, mais d'un pouvoir occulte. La Compagnie a des difficultés. Elle a cru les résoudre en créant un deuxième front à l'Ouest, alors que celui de l'Est n'est pas fameux. Si elle suscite une vague de

racisme contre les Hommes Roux, elle détournera la colère des habitants qui normalement devraient demander des comptes au conseil d'administration. L'Église en profitera pour donner des conseils. Vous avez entendu parler d'éminence grise un jour ou l'autre... Non ? Dans ce cas, c'est difficile à expliquer. L'Église veut diriger, mais sans en avoir l'air. Rien n'est donc laissé au hasard, et frère Ignace, ce prêcheur sanguinaire, a été choisi à dessein.

Dans la journée, Lien essaya de téléphoner à Floa Sadon, la fille du gouverneur de la 17^e Province. Il avait été son amant, avait failli devenir son mari. Elle était l'une des dix plus grosses actionnaires de la Compagnie et possédait en fait un pouvoir exorbitant sur le conseil d'administration, qui n'était autre que le gouvernement de la Transeuropéenne. L'artifice de la Compagnie ferroviaire, comme de toutes celles qui dirigeaient le monde, c'était de laisser croire qu'il n'y avait plus de nations, plus de pays, simplement une concession où la vie sociale s'organisait sur le modèle d'une société commerciale. La Compagnie installait les rails, faisait rouler les convois, créait des stations, pas des villes. Elle favorisait l'industrie, le commerce, tout ce qui rapportait de l'argent. De façon annexe elle devait sinon encourager mais du moins accepter l'éducation, la médecine et l'art, encore que ce dernier soit désormais réduit au minimum. Il y avait de gros porteurs d'actions, de moyens porteurs et des petits. On ne donnait plus de décoration ou d'échelon mais une action. Lien devait en posséder quelques-unes dans le fond de ses bagages. Tout le monde en avait.

Floa n'était pas présente au palais de son père mais il laissa son numéro au secrétaire, qu'il connaissait bien, pour que la jeune femme le rappelle. Il ne savait trop s'il pouvait compter sur elle. Il avait aidé à la faire libérer lorsqu'elle était l'otage du pirate du rail Kurts, mais c'était une fille capricieuse, nymphomane et rancunière.

Pourtant elle rappela à dix heures du soir, alors qu'il allait se coucher.

— Lien ? C'est gentil de me téléphoner. Je suis désolée pour mon absence mais j'étais invitée à une réception.

— Floa, j'ai besoin de tes conseils.

Il connaissait ses défauts, le moyen de présenter une sollicitation. Elle adorait qu'on ait besoin d'elle.

— Mais je suis ta débitrice, Lien. Tu sais que le pauvre instituteur qui était amoureux de moi est complètement fou ? Il a quitté sa

famille, son école, pour travailler à River Station, non loin du palais de mon père. C'est un fou mais il est adorable.

— Floa, crois-tu que les Néo-Catholiques ont acquis beaucoup d'actions depuis quelque temps ?

— Les affreux cafards ? Ça ne risque pas. Le conseil d'administration a pris une mesure qui reste secrète pour le moment. Aucun ordre religieux, politique, ou association quelconque ne peut posséder d'actions. Elles doivent être nominales dans la plupart des cas. Il y avait toute une machination pour que l'Église obtienne une grosse participation.

La Sécurité également, mais elle n'allait pas en parler au radiotéléphone.

— Très bien, dit-il. Je te remercie infiniment.

— Mais où es-tu ?

— Sur le front, quelque part dans l'Ouest.

— Mais c'est horrible, dit-elle avec un rire contenu.

chapitre XII

Le lieutenant Skoll avait vu juste. Le lundi matin, le major Londal demanda au trio d'envisager une mission jusqu'à Glass Station. Lien ne parvenait pas à comprendre comment les cheminement de pensées dans deux cerveaux aussi différents que celui de Skoll et celui du major avaient pu aboutir à la même conclusion.

— Je n'ignore rien des dangers que vous allez courir, mais sans vouloir exercer une pression sur vous, je vous rappelle que vous avez accepté de travailler pour l'armée. J'ai étudié la meilleure façon d'approcher cette station en courant le moins de risques possible. Il se trouve que l'on peut atteindre cette ville en évitant toute la région du front actuel. Regardez cette carte. Je ne vous cache pas qu'elle fait partie d'un tirage réduit et que vous ne la trouverez nulle part ailleurs. Voici le réseau du Petit Cercle, n'est-ce pas ? Il est très important, très fréquenté et nous le possédons dans sa totalité. La première, la Compagnie a installé ses voies dans cette région proche du pôle, au 85^e degré.

Ils n'avaient jamais vu une carte semblable. Ils découvraient des réseaux inconnus, des voies isolées qui ne semblaient conduire nulle part.

— Ici, il y a un raccordement et une voie unique qui descend vers le Sud, contourne le pays au-dessus de l'Islande. Cette région a été vendue il y a soixante-dix ans par la Compagnie à la Panaméricaine, mais celle-ci ne l'a pas exploitée. La ligne existe toujours.

— Enfouie sous la glace, certainement, avança Lien.

— Pas sur la banquise qui ne bouge pratiquement plus depuis des décennies. Il est possible qu'à hauteur de l'Islande vous ayez des ennuis, mais avec un bon laser vous pouvez creuser une tranchée continue si la couche n'excède pas cinq mètres. Nos calculs électroniques nous donnent un chiffre de deux mètres, ce qui vous permettrait une progression de vingt kilomètres à l'heure dans les endroits où la couche ne dépasse pas cette épaisseur.

— Mais, s'exclama Lien, de quelle énergie disposerons-nous pour utiliser de façon continue un laser de cette puissance ? On ne va pas partir en mission avec un cuirassé d'un kilomètre circulant sur quarante rails ?

— Non, évidemment. Nous alimenterons cette voie ferrée en énergie. Nous détournerons sur le Petit Cercle polaire, celui de quatre-vingt-cinq degrés, la plus grosse partie de la production de courant. Votre motrice disposera également d'une indépendance énergétique.

— Mais si vous alimentez la voie en courant, il y aura quelque part un instrument qui avertira l'État-Major de la Panaméricaine que cette voie est à nouveau sous tension ?

— Votre motrice disposera d'un système qui absorbera toute l'énergie, quelle que soit votre consommation. En aval de votre progression, les rails resteront non électrifiés.

— C'est vraiment une motrice exceptionnelle, murmura Skoll d'un ton très grave.

— Exactement. Il n'y en a que deux modèles. Au-delà de l'ancienne Islande, vous approcherez de l'Écosse par le Nord-Ouest. Vous traverserez une banquise si incertaine que même la Panaméricaine n'a pas osé l'exploiter. Il y a quelques voies ferrées pour des véhicules très légers qu'utilisent les pêcheurs installés dans le coin.

— Mais les prises de gaz et de pétrole existent bien aussi ?

— Elles sont sous-marines. A ce niveau, nos ennemis sont techniquement plus en avance. Au moment de la Grande Panique, les techniciens bloqués dans cette zone ont eu le réflexe de protéger les installations en utilisant une partie de l'énergie qu'ils extrayaient du fond de la mer. Par la suite, des travaux minimes ont procuré à toute cette province plus d'énergie qu'elle ne pouvait utiliser.

— Mais quand pénétrerons-nous sur le réseau véritablement exploité par nos ennemis ? demanda Skoll.

— Ici. Il est possible que l'aiguillage soit enfoui sous la glace. D'après les instructions ferroviaires panaméricaines, il y a là d'anciennes voies de garage. L'une d'elles paraît un peu plus extérieure. En fait, c'est celle par laquelle vous arriverez. Le danger commencera réellement à ce moment-là. Mais nous pensons que vous vous trouverez dans la zone évacuée par les Panaméricains. Vous aborderez Glass Station comme si vous veniez de l'Ouest, du Groenland, par exemple.

— Mais nous ne pénétrerons jamais dans la ville, dit Lien. Même s'ils nous prennent pour des Panaméricains.

— Je pense que le lieutenant Skoll saura vaincre leur méfiance si ce sont réellement des Hommes Roux qui occupent l'endroit.

Skoll hocha la tête en silence. Il paraissait très réservé.

— Je comprends votre réticence, dit le major. Je ne vous demande pas d'effectuer un coup de main. Il n'est pas question de faire sauter Glass Station pour que nous puissions progresser. Je ne suis à la recherche que de renseignements.

— Il nous faudra au moins huit jours, dit Harl Mern qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

— Le retour sera plus aisé. La glace n'aura pas eu le temps de recouvrir cette voie clandestine. Au fait, dès que vous l'abandonnerez pour le réseau ennemi, vous devrez envoyer un signal afin que nous coupions la fourniture d'énergie. Maintenant nous allons faire un petit voyage d'une heure.

Dans son loco-car personnel, le major les entraîna, hors du dôme de Transit Station. Ils suivirent le réseau du Nord pour s'en séparer au bout de vingt kilomètres et pénétrer dans une minuscule station protégée du froid par une méchante verrière rococo. Un village qui avant l'exode devait compter cinquante habitants. Tout un escadron de blindés légers l'occupait et paraissait appliquer des consignes rigides.

— Voilà l'engin, dit le major en s'immobilisant à côté d'une sorte d'obus sur roues.

C'était un véhicule très bas sur rail mais qui possédait, expliqua le major, des roues plus importantes qu'elles ne paraissaient, dotées de crampons sur les flasques extérieurs. L'intérieur était parfaitement conditionné pour quatre personnes. La vie ne serait pas inconfortable.

— Il peut atteindre des vitesses élevées, et possède les derniers perfectionnements pour une manipulation aisée. Je pense qu'en moins de vingt-quatre heures le lieutenant Skoll l'aura bien ai main et que vous pourrez partir après-demain.

En fait ils partirent trois jours plus tard et le prototype que le major appelait *Squale* fonça vers le Nord à plus de deux cents kilomètres à l'heure. Sa boîte de priorité noire avec deux + de priorité absolue, quelles que soient les circonstances, ne mit que quelques heures pour atteindre le Petit Cercle polaire de quatre-vingt-cinq degrés et le raccordement à peine une heure plus tard.

Skoll testa avec succès la fourniture d'énergie. Tout était parfait. Ils naviguèrent sur la banquise à vitesse plus réduite car ces deux rails abandonnés depuis des décennies pouvaient avoir subi des distorsions importantes. La première alerte eut lieu quatre-vingts minutes plus tard et l'écran qui analysait les deux rails un kilomètre à l'avance indiqua une déformation ahurissante, ils en approchèrent au pas et purent constater le dégât sur une distance énorme, peut-être deux kilomètres. La banquise avait dû s'effondrer ici, se boursoufler là. Ils ne pouvaient pas passer.

Skoll, qui avait passé trente-six heures à étudia les possibilités du *Squale*, ne s'affola pas. En quelques instants il détacha de l'avant du véhicule une sorte de petit chariot surmonté d'un énorme réservoir.

— Pouvez-vous me piquer la banquise ? demanda-t-il aux deux autres. Vous tracez le meilleur chemin pour l'installation de rails dans des zones plates.

Harl et Lien emportèrent des piquets métalliques et tracèrent le nouveau passage sur un bon kilomètre pour commencer et, lorsqu'ils retournèrent sur leurs pas, ils assistèrent à un spectacle surprenant. Grâce à son chariot spécial, Skoll reconstruisait des rails dans une matière translucide. Lorsque Lien voulut les toucher, il lui cria de n'en rien faire. Lien vit que la glace fumait et fondait au fur et à mesure que la machine établissait une nouvelle voie.

— C'est une résine spéciale qu'un appareil insuffle d'air pour économiser la matière. Mais c'est suffisant pour supporter deux fois le poids de notre motrice. Dans deux heures j'aurai effectué la jonction avec la partie saine de la voie. Cette résine est de plus conductrice de courant.

— Mais si nous devons renouveler l'expérience encore souvent, disposerez-vous d'assez de résine ? demanda Harl.

— Certainement pas, mais nous irons en rechercher. C'est à ce prix que nous pourrons continuer.

Ils rencontrèrent deux autres déformations mineures mais le lendemain ils étaient très avancés dans la banquise lorsque ce fut la catastrophe. La voie avait complètement disparu dans une cuvette du genre de celle du lac Vanern au-dessus de la Suède. Pendant que Skoll reconstruisait des rails en résine autour de cette dépression, Lien retourna chercher des barils de la résine qu'il trouva à l'embranchement du Petit Cercle polaire et qu'il put embarquer grâce à un palan installé sur le *Squale*.

Au bout de quatre jours d'efforts ils affrontaient l'Islande et des congères de trois mètres, certaines de cinq. Les ordinateurs s'étaient trompés. Leur avance ne fut plus que de huit kilomètres à l'heure mais régulière. Ils se relayèrent aux commandes durant les vingt-quatre heures suivantes. Puis les congères cessèrent et ils croisèrent à différentes reprises des voies uniques qui devaient relier des établissements isolés, soit des pêcheries, soit des captages de gaz ou des puits de pétrole.

Un matin, ils furent parmi quelques voies de garage oubliées depuis longtemps, près des ruines d'une petite station qui avait dû être ravagée par un incendie et abandonnée. Dans quelques instants ils allaient se couper de la Transeuropéenne, rouler en réseau ennemi. Skoll envoya le signal codé pour suspendre la fourniture d'énergie et désormais le *Squale* fonctionna sur ses propres réserves. Il n'était pas doté d'une machine à vapeur mais d'un moteur qui fournissait du courant aux roues motrices.

Ils abordèrent le réseau panaméricain avec méfiance et inquiétude.

— Il n'est plus sous tension, dit Skoll après quelques vérifications. C'est plutôt rassurant. Mais restons quand même sur le qui-vive. Nous devons rencontrer une petite station. Le réseau passe à l'extérieur mais nous pourrions vérifier s'il n'y a vraiment personne qui y demeure encore.

Le *Squale* s'immobilisa non loin d'un sas d'accès et Lien accompagna Skoll qui voulait effectuer une reconnaissance. Harl restait dans le véhicule, se demandant s'il saurait utiliser les lasers ou le canon mitrailleur pour couvrir la retraite de ses amis.

C'était une petite ville qui avait dû vivre de l'élevage des moutons. Une fois le sas franchi, on longeait des ballots et des ballots de laine empilés jusqu'au dôme et sur une longueur impressionnante. Il y avait aussi des caisses remplies de conserves de viande, des installations frigorifiques à l'extérieur du dôme, certainement remplies de quartiers de mouton. La ville se prolongeait par un tunnel translucide qui conduisait aux élevages. Mais il n'y avait plus une seule bête. Tout avait été évacué, tué. Plus loin, c'étaient les installations agricoles, les cultures de fourrages et de céréales sans terre, sur sous-couches cellulosiques alimentées en eau et en fertilisant.

— Il n’y a plus personne, remarqua Skoll, mais la ville est toujours chauffée et dans ces serres de culture la température est vraiment élevée.

Ils trouvèrent vite l’explication. La petite ville vivait en circuit fermé, le fumier de mouton entassé dans des cuves spéciales fournissait un dégagement de chaleur suffisant pour entretenir une température moyenne sous le dôme et du biogaz pour ses besoins en énergie. En fin de cycle, le fumier refroidi servait d’engrais pour les cultures.

Ce fut Lien qui aperçut le loco-car d’un modèle ancien, abandonné dans le fin fond d’une ruelle bordée de cellules d’habitations qui pouvaient recevoir le nom de maisons bourgeoises tant elles étaient grandes et confortables.

Le véhicule était en état de marche et, dès que la vapeur commença à se former, les pistons se mirent à aller et venir.

— On pourrait l’utiliser pour approcher de Glass Station sans trop attirer l’attention. Notre prototype ne passera pas toujours inaperçu.

— Il nous reste encore une belle distance à parcourir. Croyez-vous que cet engin nous permettra de voyager sans incidents ?

— On pourrait toujours l’emmener en remorque et parcourir les derniers kilomètres à son bord.

A moins de vingt kilomètres de Glass Station ils trouvèrent un autre centre ovin, plus petit celui-là. C’était plus une grosse ferme d’élevage qu’une station, et il fallait abandonner le réseau officiel pour s’y rendre en empruntant une voie unique. Mais ils purent cacher le *Squale* sous les ballots de laine et faire cuire un gigot de mouton avant d’affronter la dernière étape.

Ce fut Skoll qui aperçut le barrage sur l’écran de télévision à longue portée bien que l’obstacle signalé puisse être confondu avec une congère. Il fallait l’œil exercé du lieutenant pour comprendre de quoi il s’agissait. Sur l’écran, les formes restaient floues, estompées, mais il sut identifier quelques véhicules insolites, des loco-cars, des draisines urbaines, des tracteurs de voirie et puis surtout les formes vivantes qui s’agitaient en grand nombre.

— Des Hommes Roux, dit-il. Des soldats en combinaisons n’auraient pas cette aisance ni cette légèreté.

— Vous croyez que nous sommes découverts ?

— S'ils disposent d'instruments de repérage, la seule vibration des rails a dû donner l'alerte. Sans nous en douter, nous les avons prévenus de notre approche depuis pas mal de temps.

— Que décidez-vous ?

— Si nous avions eu l'équipement sophistiqué du *Squale* nous aurions pu les repérer longtemps à l'avance. Maintenant c'est trop tard. On ne peut que ralentir, le temps de trouver une solution.

Lien, pour la première fois, fut saisi d'une terreur confuse et se demanda si la fuite n'était pas la meilleure solution. Skoll parut soudain pris de folie, et ses deux compagnons crurent que réellement les gènes de son père influaient sur son comportement. Il arracha ses vêtements chauds, il ne portait la combinaison que rarement, ne garda que le minimum. Il décrocha un fusil-laser et les en menaça :

— Je suis un métis d'Homme Roux. Je vous ai capturés. Vous êtes des espions transeuropéens. Je rejoins mes frères de race.

Sur l'écran, le barrage était très net désormais et on pouvait même l'apercevoir à l'œil nu. Il y avait de vieux véhicules qui empêchaient toute circulation sur le réseau et au moins une vingtaine d'Hommes Roux, dont certains s'avançaient sur les voies. Ils ne portaient que des armes. Des armes assez anciennes, semblait-il, sauf ceux qui disposaient de gros fusils-lasers d'un modèle inconnu, certainement panaméricain.

— Vous me laissez faire, murmura Skoll.

— Ce sont des Hommes Roux de race pure, le prévint Harl Mern. Ils peuvent détester les métis.

— Nous verrons bien.

Lien avait soudain des soupçons. Et si leur ami Skoll avait brusquement décidé de changer de camp ? La vue de ses congénères révoltés – semblait-il, sinon pourquoi se méfiaient-ils de ce qui pouvait venir du côté panaméricain ? – avait pu le faire basculer dans la cause des siens.

Le vieux loco-car s'immobilisa et Skoll les poussa à travers le sas sans ménagements. Deux Hommes Roux approchaient. Leur fourrure paraissait mitée, endommagée et de couleur plus proche du jaune sale que du cuivre flamboyant.

Skoll engagea la conversation en dialecte roux mais bientôt des mots d'anglais se mêlèrent à la conversation, si bien que Lien et Harl comprirent à peu près le sens de ces échanges verbaux. En plus, d'autres Hommes Roux arrivèrent et parmi eux trois métis,

dont une femme. Les trois portaient des vêtements chauds, du genre que les humains utilisaient sous les dômes isothermes. Tous trois laissaient pousser le poil sur leur visage et leurs mains mais leur fourrure était moins fournie.

Un certain Sparn, qui parlait l'anglais de façon parfaite, s'étonna que des Transeuropéens aient réussi à pénétrer dans le territoire libre, même en venant du Nord. Il expliqua que désormais les Hommes Roux, au nombre de plusieurs milliers, occupaient une zone tampon à la frontière des deux concessions ferroviaires, le long de la banquise tant au Nord qu'au Sud. Ils n'étaient pas des commandos utilisés par les Panaméricains mais formaient des groupes armés indépendants.

— Nous voulons arracher un pays à ces deux Compagnies ennemies. Une zone où tous les Hommes Roux qui errent sur la planète pourront venir, pourront vivre ou simplement se réfugier. Nous ne voulons pas imposer quoi que ce soit. Tout se discutera en petites communautés.

— Mais quand avez-vous entrepris votre action ? s'étonna Skoll.

— Dès que les préparatifs de guerre ont commencé du côté transeuropéen. Il y avait des mois, deux ans en fait, que nous attendions une occasion. Les Panaméricains n'ont jamais prévu la défense de cette zone. Pour eux, elle est d'un intérêt économique négligeable malgré le gaz, le pétrole et la pêche. Depuis longtemps ils ont édifié une zone de défense très en arrière. En pleine banquise, sur l'ancien océan Atlantique, en utilisant le Groenland Ouest, des îles anciennes. De là partira peut-être une contre-attaque. Mais en attendant nous sommes là et peut-être que les deux adversaires trouveront, mais pas tout de suite, un avantage à ce que nous soyons placés entre eux.

— Mais votre rébellion a commencé quand ?

— Lorsque les Transeuropéens se sont mis à évacuer leurs stations et à aligner des unités et des bâtiments sur la frontière, les Panaméricains ont vraiment pris peur dans cette région. Ils ont décidé de partir bien avant que leur Compagnie n'en donne l'ordre. Ils voulaient tout emmener. Leurs maisons, leurs usines, leurs élevages. C'est alors que nous sommes passés à l'action. Ils ne nous avaient jamais vus que sur les dômes, les verrières, le long des rails, nus, affamés, misérables. Ils nous prenaient pour des animaux puants, déplaisants à regarder, obscènes mais inoffensifs. Leur surprise, leur terreur furent inimaginables lorsque nous sommes

apparus armés et décidés à nous imposer. Chose curieuse, nous n'avons eu que très peu de combats à livrer. Les plus coriaces furent les fermiers isolés, les pêcheurs. Dans les stations, c'était vraiment le sauve-qui-peut.

Lien échangea un regard avec Harl Mern.

L'un et l'autre commençaient à craindre le pire. Ils tenaient désormais Skoll en suspicion. De plus, cet Homme Roux, Sparn, s'exprimait avec une aisance, une facilité déroutante. Il semblait connaître l'économie, la géographie, surtout ancienne, et ce n'était pas un métis qui, en vivant parmi les hommes du Chaud, aurait pu acquérir ces connaissances. Ils ne comprenaient pas comment un tel homme avait pu passer inaperçu durant des années.

— Nous avons manœuvré de façon à ne laisser qu'une issue : la fuite. La vie sauve s'ils n'emportaient que le strict minimum. Ils n'ont pas demandé leur reste. Je parle des populations sous globe. Les fermiers isolés ont dû être abattus pour la plupart. Dès que la nouvelle de l'insurrection s'est répandue, ils ont liquidé les Hommes Roux qui vivaient près de leurs installations. Un carnage sans distinction de femmes et d'enfants. Alors que ceux-là étaient vraiment pacifiques et même incapables de prendre les armes. Aucun ne s'est défendu, aucun n'a même ramassé un bloc de glace, un morceau de fer, pour le jeter sur leurs bourreaux. Nous pensons qu'un millier a dû être exterminé. Nous avons dû, une fois les stations vidées des Hommes du Chaud, réduire ces points de résistance un à un. Nous leur offrions toujours la possibilité de partir en leur envoyant des...

Là, il butait sur le mot exact.

— Des messagers, des médiateurs... Ils les abattaient sans vouloir les écouter. Nous sommes entrés en contact avec eux par radiotéléphone, ils nous ont ri au nez et nous disaient de venir si on l'osait. Lorsqu'on a fait fondre leurs dômes avec des lasers, ils ont commencé à comprendre, certains, pas tous. Trente pour cent ont accepté de partir ; le reste...

Skoll ne posa pas la question que ses amis attendaient. N'avait-il vraiment pas existé un espoir que ces gens-là acceptent de collaborer avec les Hommes du Froid ? Ces derniers voulaient-ils vraiment une zone uniquement peuplée d'Hommes Roux en excluant tout autre humain ? Lien avait lu dans des livres d'histoire que jadis un État juif s'était constitué dans les mêmes conditions et avait fini tragiquement.

- Que va-t-on faire de ceux-là ? demanda Skoll.
 - Nous allons en discuter.
 - Ne craignez-vous pas une attaque des Transeuropéens ? Ils ont amassé des forces fantastiques. Vous ne pourriez détruire les mastodontes qui attendent l'heure de l'invasion.
 - Ils n'attaqueront pas tant qu'ils ne seront pas certains de la solidité de la banquise.
 - Ils font procéder à des vérifications, dit Skoll.
- L'Homme Roux eut un rire amusé :
- Les Transaméricains avaient besoin de gagner du temps. Ils ont utilisé un procédé secret pour fractionner la banquise et la rendre moins résistante.

chapitre XIII

Le sas de Glass Station, détruit par les missiles du patrouilleur de reconnaissance PR-17, n'avait pas été réparé et dans la ville régnait un froid atroce. Mais les deux Transeuropéens avaient été enfermés dans une voiture isotherme assez confortable, une ancienne voiture d'un train de luxe munie de salons, de cuisines, de cabines pour dormir. On leur avait ôté leur combinaison, ce qui leur interdisait de s'évader.

Depuis les fenêtres du fumoir ils pouvaient voir aller et venir la nouvelle population de Glass Station, une population d'Hommes et de Femmes du Froid, mais il y avait aussi des métis, un sur quatre environ. Une population à la fois guerrière et pacifique. Tous les hommes ne portaient pas les armes et toutes les femmes ne se livraient pas à des tâches de cuisine ou d'entretien. Il y avait des sortes de réfectoires en plein air où l'on mangeait de la nourriture cuite sur des fourneaux à gaz. Les ateliers des verreries tournaient au ralenti.

— Quand le patrouilleur est entré dans la ville, les Roux s'y trouvaient déjà, murmura Lien. Ils devaient évacuer la chaleur, insupportable pour eux au-dessus de moins dix, par les différentes cheminées. Seul un commando réduit a attaqué pour ne pas trop donner l'alerte à l'État-Major, pour laisser le temps aux Hommes Roux de terminer l'occupation de ce territoire.

— Regardez, des enfants !

Ils sortaient d'une voiture juste sur le quai en face, et un métis apparaissait en dernier lieu à la portière.

— C'est un maître d'école et ses élèves. Il est six heures du soir et ils rentrent chez eux.

L'éclairage était chiche et c'était volontaire. Sinon le dôme à facettes aurait irradié une lumière intense, visible à des dizaines de kilomètres. L'organisation de ces êtres si différents d'eux leur apparaissait de plus en plus efficace.

— Il y a une origine à tout ça, dit Harl Mern. Je suis ethnologue et j'ai eu à étudier des groupes humains, appartenant à la race du

Chaud, qui vivaient l'ère glaciaire comme des tribus primitives. Je suis persuadé que les structures qui réglementent la vie de ces gens-là sont profondes, acquises. Ils n'ont pu les acquérir en cent ans. Voyez plutôt les hordes que nous avons étudiées, notamment celle de Jdrou.

Chaque fois, le nom de cette jeune fille venait raviver la blessure de Lien. Il ne pouvait l'oublier, il en rêvait la nuit, toujours des rêves très érotiques et très tendres à la fois. Il inventait un monde où ils pouvaient se rencontrer sans souffrir du froid et du chaud. Ils s'aimaient follement, jouaient ensemble. Jdrou avait appris son langage et s'exprimait avec une maîtrise parfaite. Sa culture se révélait fantastique mais son corps restait toujours aussi fièrement animal et leurs amours atteignaient des plaisirs insoupçonnés. Ces rêves l'obsédaient malgré leur irréalisme. Il glissait lentement vers la folie de croire qu'ils pourraient déboucher sur une possibilité de vie à deux. Il ne savait pas encore comment, ne cherchait pas tellement.

— En somme, dit Harl Mern, quelques Hommes Roux ont reçu une formation solide, profonde, étalée certainement sur des années. A leur tour ils transmettent aux leurs des données de première nécessité. C'est une éducation accélérée et circonstancielle.

— Une éducation uniquement guerrière ?

— Je l'ignore, mais d'après ce que nous voyons il ne semble pas. Ils ont dû faire la part du feu, sacrifier une génération chargée des coups de main et de la défense, mais ces enfants doivent recevoir une éducation pacifique.

— Sur quelles bases culturelles ? Les nôtres ? Ce serait une folie. Notre société actuelle n'est pas organisée très sainement. Cette notion de profit et en même temps de dépendance vis-à-vis de la Compagnie, c'est une situation névrotique.

Ils pouvaient cuisiner à leur façon, les frigos étant remplis de tout ce qu'ils pouvaient souhaiter. Lien préparait les repas avec soin pour passer le temps. Ils n'avaient pas revu Skoll et le croyaient perdu pour leur amitié.

Ce soir-là, ils venaient de boire un dernier verre d'une vodka très ancienne. Harl Mern fumait des cigares rouges euphorisants dont ils avaient trouvé une boîte entière lorsqu'un téléphone grésilla quelque part dans la voiture. Ce n'était pas celui de ce salon et ils durent chercher longtemps avant de découvrir l'appareil réservé

auparavant au chef de train. La cabine de ce dernier était située à l'étage et on y accédait par une échelle-escalier.

Lien décrocha et reconnut la voix de Skoll.

— Depuis longtemps je cherche le moyen d'entrer en contact avec vous. Toutes les lignes sont évidemment surveillées par les amis, sauf celle-ci qui est particulière. Avant tout, je vous rassure. Les Roux n'ont aucune intention malveillante à votre égard. J'essaie de les convaincre de vous utiliser comme plénipotentiaires avec l'État-Major transeuropéen, mais il faut laisser l'idée faire son chemin. Je sais que vous ne manquez de rien.

— Avez-vous trouvé l'origine de ces Hommes Roux qui s'expriment comme vous et moi et possèdent une grande culture ?

Ils eurent l'impression que cette question de Harl Mern gênait terriblement Skoll.

— Voyons, reprit l'ethnologue, ne me prenez pas pour un crétin. Ce Sparn, par exemple, il lui a fallu non seulement des années pour arriver à ce niveau, mais aussi une génération parentale déjà hors du commun de la condition habituelle des Hommes Roux. Disons que ses parents devaient savoir parler correctement, lire et écrire pour que lui-même atteigne cette aisance.

— Je ne sais pas encore comment il est parvenu à ce stade de connaissances, répondit Skoll. Je voulais vous rassurer et vous laisser bon espoir.

— Êtes-vous toujours notre ami ? demanda Harl. Question que la pudeur de Lien lui empêchait de poser et que la naïveté bien connue du savant autorisait.

— Mais bien entendu.

— Cette nouvelle République du Froid doit cependant vous fasciner, n'est-ce pas ?

— C'est exact. Je ne m'attendais pas à découvrir pareille chose et c'est assez passionnant.

— Allez-vous rester avec eux ?

— Je n'ai pas encore pris de décision. Je dois arrêter là cette conversation. Je tâcherai de vous appeler demain à midi, ou bien alors le soir à la même heure.

Le lendemain, Lien réussit à bricoler une caméra de télévision trouvée dans la voiture et l'installa dans la cabine du chef de train d'où l'on dominait une bonne partie de ce quartier de Glass Station. Et ils purent faire quelques observations intéressantes sur la vie des nouveaux habitants. Leur organisation sociale semblait basée sur le

collectivisme. Ils mangeaient ensemble, effectuaient certaines tâches ensemble. Mais, par exemple, ils semblaient dormir à leur guise. Certains, peu habitués au confort d'une couche, s'allongeaient n'importe où, sur les quais entre les rails, carrément sur la glace qui se reformait en certains endroits. D'autres semblaient s'enfermer dans des voitures pour la nuit.

Puis Lien se laissa et parcourut quelques revues abandonnées par les anciens voyageurs. Harl Mern continua ses observations et plus tard l'appela avec une voix très excitée. Lien vint regarder l'écran et découvrit un homme et une femme allongés dans une ancienne fosse de visite, en train de se caresser avec passion.

— Vous jouez les voyeurs, fit Lien, un peu gêné.

Le spectacle l'intéressait mais l'emplissait de jalousie. Il s'imaginait avec Jdrou en train de faire la même chose et ne supportait pas cette pensée.

— C'est très intéressant, mon vieux, pour plusieurs raisons. D'abord ils se cachent et c'est nouveau. Dans nos sociétés, on peut toujours voir ces gens-là s'aimer sur les dômes. Si bien que les gardiennes de nos vertus ne cessent de s'indigner. Ceux-là se cachent et depuis que nous sommes ici à les observer nous ne les avons plus vus faire l'amour en public. Deuxièmement il y a déjà un moment qu'ils se caressent et ils ne s'accouplent pas. L'homme vient d'éjaculer mais la femme n'a pas encore eu d'orgasme. J'ai l'impression qu'ils utilisent le plus vieux moyen anticonceptionnel du monde : la masturbation réciproque.

Lien n'osait plus regarder l'écran. Il n'avait pas l'esprit aussi scientifique que Harl pour regarder sans éprouver d'émotion perverse.

— Ce sont de rudes gaillards que les mâles. Il a déjà joui et voilà qu'il reste tout aussi tendu, prêt à recommencer. Pourquoi ne s'accouplent-ils pas ? Cela m'intrigue au plus haut point. Ah ! voilà que la demoiselle a son petit plaisir à son tour. Bigre, elle l'exprime si fort qu'elle va arracher le membre de son compagnon. Bon, voilà que celui-ci recommence...

Lien s'éloigna. Il se souvenait de la douce féminité de Jdrou qu'il avait explorée de ses doigts. C'était peut-être la solution que de s'aimer ainsi sans s'accoupler. Juste le plaisir donné et reçu. Très difficile à admettre, mais si c'était la seule possibilité pour un couple aussi différent qu'une fille du Froid et un homme du Chaud ?

— Ils se relèvent, se séparent comme ça. Le garçon se nettoie un peu. Il y a de quoi. Ils n'ont pas vingt ans, vous savez. Je me demande si cette ethnie que nous observons n'est pas en train de vivre une période de puritanisme.

— La civilisation fait ses ravages, dit Lien. Dans les hordes, ils ne se conduisent pas de cette façon qui rappelle nos perversités.

— C'est exactement ce que je pense. Mais pourquoi auraient-ils évolué dans une sorte de morale inutile en quelque sorte ? Je ne pense pas qu'ils aient compris en quelques années, quelques mois, voire quelques jours que c'était choquant de s'aimer devant tous.

— Que voulez-vous dire exactement ?

— Je dis qu'un élément extérieur a apporté une morale mal adaptée. Notre morale plus ou moins. Je n'ai jamais vu de couple agir ainsi lors de mes contacts depuis que je suis ethnologue et que je m'intéresse aux Hommes Roux. Jamais. Vous avez remarqué aussi que la ville est propre et qu'ils se rendent dans les sanitaires publics ?

— Simple question d'hygiène.

— Peut-être, mais il y a aussi une règle morale qui doit leur faire peur. La fille de tout à l'heure ne voulait pas tomber enceinte. Parce que cette chose si naturelle en soi est peut-être devenue un délit dans les circonstances actuelles.

— Où allez-vous chercher tout ça ? fit Lien, un peu agacé. Il était normal que des Roux plus civilisés imposent ces contraintes aux autres plus primitifs.

— Ce n'est pas normal, vous dis-je. Ce n'est pas dans la ligne de leur comportement.

Lien n'insista pas et se replongea dans ses lectures tandis que Harl continuait ses observations. Vers midi, ils attendirent le coup de fil de Skoll, qui ne se manifesta pas.

A deux heures on frappa à la porte transparente du sas et ils virent une fille d'une vingtaine d'années qui leur apportait des pommes. Il devait y avoir des vergers sous serres, dans le coin, pour en produire de cette qualité.

— Je vais la rejoindre, dit Harl.

L'ethnologue pénétra dans le sas où il devait faire cinq au-dessus de zéro et la fille le suivit. Elle était belle, plantureuse mais n'avait pas le charme de Jdrou. Ses seins éclataient de santé et Lien, qui les observait, vit soudain la main desséchée de Harl se poser dessus. Il

pensa que le spectacle du matin avait donné des idées lubriques à ce vieillard décharné.

La fille se mit à rire et continua lorsque la main de l'ethnologue se posa sur son ventre puis se fit encore plus indiscreète. Elle riait toujours mais se retournait pour regarder si on les surveillait. Elle parut dire quelques mots, laissa le panier dans les mains du savant et descendit.

Harl Mern entra, l'air enchanté.

— Vous me prenez pour un vieux cochon qui abuse de la situation ?

— Vous n'avez pas à vous expliquer.

— Cette fille voulait bien faire l'amour avec moi mais elle m'a dit qu'elle reviendrait dans la nuit, parce qu'il ne fallait pas que les prêtres soient au courant.

Cette fois, Lien sursauta :

— Elle a dit ça ?

— Le mot prêtre en anglais.

— Vous avez fait exprès de la caresser pour voir quelle serait sa réaction ?

— Oh, je ne suis pas assez hypocrite pour dire que je n'y ai pas pris du plaisir, mais vous savez, je suis incapable d'avoir un désir physique. Depuis des années je souffre d'ennuis intimes qu'il serait superflu d'exposer ici, si j'ose dire. Mais je voulais en avoir le cœur net. Elle paraissait avoir très envie que je continue, mais elle avait aussi très peur, car ses poils se dressaient sur son corps et particulièrement sur sa nuque.

— Quels sont ces prêtres, des Néo-Catholiques ?

— Je l'ignore totalement.

— On peut les reconnaître, croyez-vous ?

— Vous avez vu que nous avons noté la présence de métis dans une proportion de vingt-cinq pour cent ?

— Oui, un sur quatre en effet.

— Nous avons pensé que tout Homme Roux habillé d'un minimum de vêtements était un métis ?

— En effet.

— La proportion doit être moindre. Je suppose que ces fameux prêtres inconnus sont habillés eux aussi. Ils ne peuvent forcer les autres au puritanisme de la vie courante s'ils ne donnent pas l'exemple. Je pense que nous aurons bientôt d'autres informations sur ce sujet qui devient passionnant et triste à la fois. C'est ainsi que

l'on fait disparaître une civilisation, même primitive, par ce genre de contraintes.

chapitre XIV

Lorsque le lieutenant Skoll les appela vers huit heures du soir, Lien fut très heureux d'entendre sa voix. Il se sentait seul, avait le cafard et ne pouvait plus supporter d'être enfermé. Harl Mern, lui, continuait ses observations, prenait des notes et s'isolait dans ses travaux. Partout il avait trouvé le moyen de s'occuper l'esprit, mais à Glass Station le spectacle qui se déroulait autour de lui le rendait fébrile et il accumulait les notes. Lien lui avait dit, non sans un peu de méchanceté, que les Hommes Roux les fouilleraient si jamais ils les relâchaient, qu'il ne pourrait pas emporter ces observations qui risquaient d'être utilisées par l'État-Major pour combattre le peuple du Froid.

— Demain, annonça Skoll, vous serez reçu par le Conseil de la Révolution. Ils vous chargeront d'une mission bien précise.

— Mais vous-même ?

— Je reste. D'abord comme otage, mais je l'accepte librement. Ce qui se passe ici me fascine.

— Nous ne nous reverrons pas ?

— J'essaierai. Pour l'instant nous pouvons communiquer et ce n'est pas si mal.

— Dites-moi, Skoll, continua Lien sur l'injonction silencieuse de Harl Mern qui s'agitait beaucoup en face de lui, quelles sont ces nouvelles mœurs des Hommes Roux ?

— Que voulez-vous dire ? lança Skoll sèchement.

— Ils n'ont plus leur comportement habituel et même ils semblent suivre une sorte de ligne morale, je devrais dire une moralité assez austère d'ailleurs, fortement teintée de puritanisme. Nous avons assisté à de curieuses scènes.

— Qu'allez-vous chercher là ? dit Skoll avec une certaine véhémence. Que leur reprochez-vous ? De s'être rebellés et d'avoir secoué le joug de votre race ?

— Pas du tout, mon vieux, il ne s'agit pas de ça et vous avez très bien compris le sens de ma question. Mais vous essayez de donner le change parce que le spectacle vous afflige, vous aussi. Nous avons

vu un couple qui se cachait pour faire l'amour... Et encore ils avaient l'air inquiet et n'échangeaient que des caresses.

— Vous auriez préféré qu'ils s'accouplent sous vos yeux, comme des animaux, des chiens de traîneau ? C'est ce que vous souhaitez pour mon peuple ? L'obscénité et l'aumône de quelques nourritures ?

Lien dut faire un effort pour ne pas s'énervier. Harl Mern le comprit et le débarrassa de l'appareil avec un sourire compréhensif :

— Dites-moi, mon vieux, c'est Mern qui parle. Ces gens-là ont reçu une autre formation, n'est-ce pas ? Ils ne viennent pas de tribus primitives et ne raclent plus la glace sur les dômes depuis pas mal de temps ?

— Où voulez-vous en venir ? Ça vous gêne qu'ils soient civilisés ?

— Pas du tout. Je suis très passionné au contraire par cette évolution et j'espère qu'ils ne commettront pas les mêmes sottises que nous. En général, sur la vieille Terre, celle qui voyait le soleil briller, les peuples primitifs n'ont pas eu beaucoup de chance. Dans la plupart des cas, ce sont des missionnaires qui ont tenté de les civiliser et, ce faisant, les ont fait disparaître. Oh ! en croyant bien faire, en général, et sans user de violence. Mais un peuple, une tribu, un groupe privé de son identité, de ses croyances, de sa culture, même si ce mot ne vous paraît pas présomptueux, ce peuple, cette tribu, ce groupe disparaît.

— Vous voudriez qu'ils défèquent et qu'ils s'accouplent sous vos yeux pour conserver cette fameuse culture ?

Lien découvrait que le lieutenant avait toujours été d'un comportement très strict en différentes occasions. Il devait souffrir de voir les siens travailler nus sur les dômes et se comporter aussi naturellement que des animaux. Il y voyait obscénité et avilissement, alors que les Hommes Roux vivaient différemment, pensaient différemment.

Skoll avait une formation de militaire et d'officier et, pour lui, voir un Roux porter une arme, même s'il avait des idées pacifistes, ce fait constituait un progrès.

— D'où est venu ce nouvel ordre moral, Skoll ? demandait naïvement l'ethnologue. Comment a-t-on fait pour les éduquer dans ce très mauvais sens en aussi peu de temps ?

— Je l'ignore, mais sachez que je suis fier de mon peuple. La ville est propre, les gens se comportent comme des humains...

Personnellement, j'approuve tout ce qui a été fait, même si vous n'êtes pas de cet avis. Il faut savoir payer le prix.

— Est-ce qu'ils adorent toujours le Loup Rouge ? demanda rapidement Mern, se doutant que leur ami allait leur raccrocher au nez.

— Le Loup Rouge n'est pas un dieu. Le Loup Rouge faisait partie des superstitions. Un peuple qui veut se révolter et progresser ne peut adorer ces sottises. Dans les écoles qui se créent, chaque jour il y a une classe supplémentaire, on apprend qui était en fait le Loup Rouge. On parle d'Oun Fougé comme du créateur de la race. Mais sans culte de la personnalité. Fougé a commis des erreurs, des crimes. Il faut que ces choses-là soient dites.

— Il n'y a donc plus de religion ? s'étonna l'ethnologue.

— Pourquoi dites-vous ça ? Les missionnaires ont aidé le peuple du Froid à sortir de sa nuit, à prendre la place qu'il mérite. Il est normal que la plupart de ces hommes et de ces femmes croient en un dieu bon et juste et suivent les rites d'une Église.

— Quelle Église, la Néo ?

— Celle-là ou une autre, l'essentiel c'était de réussir l'entreprise et, en fait, ce n'est pas si mal. Vous ne préférez pas savoir comment les Hommes Roux se sont procuré des armes ? Ils n'ont pas toujours possédé des lasers. C'est Kurts le pirate, le fou à la locomotive géante, qui leur en apportait de pleines caisses. Pour rien, pour braver les Compagnies. Ils venaient par le Nord du pays et livraient des quantités énormes. De l'or aussi, pour les futurs révoltés. C'est un homme étrange. Un métis, comme moi. Mais il ne croit ni à Dieu ni au Diable. C'est un anarchiste complètement fou.

— Skoll, vous êtes donc satisfait de ce qui se passe ici ?

— Absolument. Le nouvel État s'agrandit chaque jour. Je suis désolé de vous l'apprendre, mais ils ont découvert le prototype, le *Squale*, dans cette petite ville moutonnaire.

— Comment rentrerons-nous ? s'alarma l'ethnologue.

— Par le front.

Il raccrocha et les deux prisonniers échangèrent un long regard avant de retourner au salon. Lien ouvrit une autre bouteille de vodka et remplit les verres. Harl Mern soupira :

— Je crois que Skoll est perdu pour nous, pour la Compagnie et pour la lucidité. Je ne savais pas qu'il avait un tel désir d'ordre et de moralisme. Il me semblait que les Néo-Catholiques ne lui inspiraient pas une bien grande confiance.

— Il n’a jamais parlé d’eux, les a rarement critiqués lorsqu’il était de l’autre côté de la frontière. Je suppose qu’une congrégation de missionnaires a dû éduquer un petit groupe d’Hommes Roux, et cela depuis pas mal de temps. Dans un but précis et lointain. La Nouvelle Église Catholique se doutait que la Compagnie ne se laisserait pas manœuvrer facilement. Mon amie Floa a dit que le conseil d’administration lui interdisait de posséder des actions. Les Néo n’ont donc pas renoncé à influencer sur le cours des choses. Malgré leurs efforts, leur obstination, ils n’ont jamais très bien réussi à pénétrer en force dans la population du Chaud. Ils n’ont pas beaucoup d’églises et certains endroits les ignorent superbement. Ils ont pensé que seul le pouvoir, ou du moins le pouvoir occulte, leur permettrait une implantation accélérée. Ils veulent conquérir les corps et les âmes. Cette période glaciaire est trop la bienvenue pour eux pour qu’ils laissent passer l’occasion. Ils ont cru que les gens allaient se précipiter vers la religion, mais les gens ont choisi la chaleur d’abord, la bouffe ensuite et la sécurité que leur accordait la Compagnie.

— Allez-vous défendre la Compagnie ? fit l’ethnologue, inquiet.

— Non, mais elle représente un moindre danger. Parce qu’elle prône le profit et l’organisation sociale, la Compagnie doit tolérer une certaine liberté des mœurs.

— Une soupape aussi, ricana Harl.

— Oui, vous avez raison. Mais cela autorise une certaine liberté. On peut combattre la Compagnie. En prenant de gros risques, mais c’est possible. On ne pourra pas combattre les Néo-Catholiques et leur nouvelle Inquisition.

— Vous vous égarez... Jusque-là, votre démonstration était assez plausible. Vous pensez que la Nouvelle Rome veut déstabiliser les Compagnies ?

— Exactement. Et les Hommes Roux vont servir cette politique grandiose. Ils vont bientôt pouvoir dire : « Regardez ce qui se passe en Panaméricaine. Les Hommes Roux ont pris le pouvoir dans la province orientale de cette concession. Ils nous menacent. Les Hommes Roux, c’est le Froid, c’est le Mal. »

— Le sermon de frère Ignace, n’est-ce pas ?

— Exactement. Ils les aident à créer un État, mais c’est pour mieux drainer la colère du peuple du Chaud. J’ai peur, Mern, j’ai une peur affreuse. Des gens comme frère Ignace, frère Pierre vont organiser des pogroms, des massacres du peuple du Froid. Ce sera

une tuerie épouvantable. Et tout le monde approuvera les prêtres, tout le monde souscrira à leur haine du Mal symbolisée par le Froid. C'est tellement facile.

— C'est en effet troublant, murmura Mern. Il faudrait que nous rentrions au plus vite pour mettre le major Londal au fait de la situation.

Lien secoua la tête d'un air très pessimiste :

— Le major Londal n'aime pas les Hommes Roux. Il est comme tout le monde. Et de plus il voit là le moyen de détourner sur ces boucs émissaires la colère des gens ordinaires. Pendant qu'ils massacreront les Roux, ils oublieront que la guerre contre l'Est et l'Ouest piétine, que les dépenses d'énergie pour les fronts les privent de chaleur et de lumière, de nourriture et de liberté. Ils veulent gagner du temps, le maximum de temps. Ils espéraient conquérir ces champs sous-marins de gaz et de pétrole, mais ils sont arrêtés par la banquise et les Hommes Roux.

— Un cercle vicieux.

— Oui et toujours le Froid. La banquise, les Hommes Roux.

— Que faire ?

— Bien sûr, prévenir le major Londal. Peut-être qu'il comprendra que nous ne le trompons pas.

Ils dormirent très mal l'un et l'autre. Le lendemain on leur apporta leurs combinaisons isothermes. Deux hommes les attendaient au-dehors. Deux géants à la fourrure merveilleuse. Du cuivre fondu qui coulait de leur tête jusqu'à leurs pieds. Et pour la première fois ces Hommes du Froid portaient des sortes de caleçons qui les rendaient quelque peu ridicules. Ils en paraissaient d'ailleurs gênés.

On conduisit les deux Transeuropéens devant le Conseil de la Révolution que semblait présider Sparn. Skoll ne figurait pas, même comme observateur, parmi les membres. Lien, qui regardait ces dix hommes installés derrière une longue table, tressaillit en découvrant que trois d'entre eux portaient autour du cou une sorte de grosse médaille qui figurait un drapeau blanc frappé d'une croix noire.

— Nous avons décidé de vous renvoyer chez les vôtres, porteurs d'un message de paix, déclara tout net Sparn. Nous n'ignorons pas que vous veniez pour essayer de comprendre ce qui se passait ici. Vous le savez dans les grandes lignes.

— Que devons-nous dire à nos chefs ? demanda Lien.

— D’abord, il faut que vous sachiez que, ce matin, trois gros bâtiments de la flotte transeuropéenne ont voulu lancer une attaque dans cette région et qu’ils ont disparu tous les trois corps et biens.

— Vous voulez dire qu’ils ont brisé la banquise et qu’ils reposent au fond de l’ancienne mer du Nord ?

— Exactement, répondit Sparn. Il doit y avoir plus de deux mille morts noyés. Les Panaméricains ont installé un système exceptionnel pour fragiliser la banquise. Nous le connaissons et l’utilisons. L’État-Major de votre Compagnie peut essayer de découvrir ce secret. Il y parviendra peut-être mais il ne pourra pas empêcher que la banquise s’effondre sous le poids de ses monstrueux et prétentieux bâtiments de combat.

— Quelle proposition de paix leur faites-vous ?

— Les armées doivent se retirer de trente kilomètres en deçà de la frontière. Et à partir du début de l’armistice, mille de nos frères de race doivent être acheminés jusqu’à ce territoire où nous les accueillerons.

— Des tribus entières ? s’étonna Harl. Mais c’est de la folie ! Elles sont excessivement fragiles du point de vue psychique et d’être transplantées brutalement d’un milieu naturel dans un milieu civilisé risque de provoquer...

— D’abord les Roux qui sont vos esclaves, ceux qui grattent la glace sur les dômes de nos villes orgueilleuses, ceux qui se chargent des détritrus, ceux qui travaillent pour des fermiers féroces et exploiters ; plus tard on s’occupera des plus primitifs, comme vous dites.

— Vous allez provoquer un mouvement racial irréversible, déclara Lien.

Harl eut beau lui enfoncer son coude maigre dans les côtes, il ne put retenir cette protestation. Les trois Néo-Catholiques le regardèrent avec des airs soupçonneux.

— Que voulez-vous dire ? demanda l’un des trois.

— Les gens supporteront mal de voir s’en aller ces Hommes qui étaient la glace sur les dômes.

— Dans le temps, c’était fait par des machines. Puis la Compagnie a eu besoin d’énergie et a utilisé les Hommes Roux qui erraient autour des villes.

— Est-ce tout ? demanda Harl. Vous n’avez pas d’autres conditions ?

— Nous les ferons connaître plus tard.

— Si l'État-Major les repousse ?

— Il y aura des insurrections dans la concession transeuropéenne.

Lien retint un gémissement. Ainsi tout était prêt également de l'autre côté de la frontière pour que certains Hommes Roux se rebellent. Mais le Conseil de la Révolution ignorait que certains religieux comme frère Ignace attisaient la haine depuis quelque temps et que les gens du Chaud ne seraient pas pris au dépourvu, comme l'avaient été les Panaméricains de cette région.

— Quand partons-nous ? demanda l'ethnologue.

— Tout à l'heure.

Les deux hommes furent surpris mais ne le montrèrent pas.

— Pouvons-nous avoir notre véhicule personnel ? demanda Lien qui craignait la colère du major Londal.

— C'est une prise de guerre.

Ce fut à bord d'une draisine hérissée de drapeaux blancs que Lien et Harl furent entraînés hors de Glass Station dans la direction de l'Est. Le véhicule était conduit par deux Hommes Roux qui ne leur parlèrent pas.

Au bout d'une heure ils s'arrêtèrent et désignèrent la voie ferrée :

— Suivez-la et vous retrouverez les vôtres.

— Dans combien de temps ?

— Marchez.

La draisine repartit sans qu'ils puissent en savoir plus.

— Soit. Marchons, dit Harl ; mais sans nous affoler, sinon je ne tiendrai jamais le coup.

Une heure plus tard, une vedette de reconnaissance les prenait à son bord. Et pendant le voyage de retour ils purent rentrer en communication avec le major Londal et lui résumer les derniers événements.

chapitre XV

Dès le lendemain, le major Londal voulut amener Lien sur la banquise, à l'endroit où gisait un cuirassé énorme ; celui-ci avait besoin de trente voies pour se déplacer et avait utilisé la majeure partie de ce réseau panaméricain pour se diriger vers la ville de Glass Town. Il aurait pu la bombarder à distance avec ses missiles mais l'État-Major avait ordre de la Compagnie de préserver au maximum les installations que l'on pouvait utiliser par la suite comme point d'appui.

Le major avait transmis les conditions des Hommes Roux de la Zone Tampon comme on l'appelait désormais.

— Elles seront repoussées, dit-il à Lien. Personne ne les prendra au sérieux.

— Sauf si les Roux de notre concession se révoltent.

— Ils seront tous massacrés avant d'avoir pu bouger.

Lien avait essayé de faire comprendre à cet officier intelligent comment les Néo-Catholiques louvoyaient en utilisant sans scrupules les Hommes Roux, mais le major ne l'avait pas cru. Il voulait surtout que Lien s'occupe de la banquise.

Le cuirassé gisait par soixante-dix mètres de fond, et ses superstructures dépassaient encore de vingt mètres, au-dessus de la banquise. De loin, Lien pensa à un petit destroyer et ce fut en arrivant sur le rebord de la cassure qu'il comprit. La banquise avait cédé sur une sorte d'ovale d'un kilomètre dans sa plus grande longueur.

— Il y a eu très peu de survivants : ceux qui étaient dans les hauteurs à ce moment-là. Il paraît que la glace a cédé d'un coup et que les gerbes d'eau sont montées à cent mètres de haut et même plus pour former ces sortes de draperies sur les antennes rescapées.

En quelque sorte, les vagues géantes avaient aussitôt gelé sans avoir le temps de retomber, ce qui donnait à l'ensemble une apparence extraordinaire. La glace semblait avoir donné des ailes fines aux restes du mastodonte.

— Les Panaméricains ont un secret, dit Lien, mais nous n'en savons pas plus. Les Roux ont l'air très rassurés et pensent que jamais vous ne pourrez les atteindre.

— Avec de petits bâtiments.

— Il vous faudra les espacer pour éviter l'accumulation de poids sur la banquise. Il y a aussi des petits bâtiments qui ont coulé par ailleurs.

— C'est exact, murmura le major.

Ils descendirent de leur loco-car pour s'approcher de la cassure. Outre le cuirassé, une grosse superforteresse et un croiseur avaient coulé. Une perte énorme pour la Compagnie qui les avait retirés du front de l'Est pour combattre sur celui de l'Ouest.

— Il y a des parlementaires sibériens qui sont attendus, dit le major. On pense qu'ils ont des difficultés chez eux et qu'ils veulent suspendre la guerre, mais ce n'est pas encore fait. Que pensez-vous de cette cassure ?

Elle était assez nette. Plus bas, la glace s'était vite refermée mais restait encore assez transparente pour que l'on puisse voir l'un des ponts du cuirassé au fond de l'eau. C'était hallucinant, d'autant plus que des poissons énormes étaient en train de tourner autour.

— Des requins, expliqua le major. On dit qu'ils survivent à toutes les catastrophes et ne meurent que très vieux. Mille ans, peut-être davantage.

Lien alla chercher des jumelles spéciales et examina la cassure le plus loin qu'il put.

— Je veux descendre dans ce gouffre, dit-il en indiquant le creux sombre qu'il avait choisi.

— Vous risquez gros.

— Un harnais, un câble. Le loco a ce qu'il faut. Je veux vérifier quelque chose.

Le loco approcha au maximum, on installa une sorte de système qui écartait le câble de la paroi coupante comme de l'acier. Cette glace avait une dureté peu commune. Lien détestait ce qu'il allait faire, descendre au bout d'un fil avec la menace de tomber sur cette banquise fragile qui se reformait rapidement. Aurait-elle assez de résistance pour ne pas s'ouvrir et le laisser se noyer au fond de cette mer qu'hantaient des requins d'un autre âge ?

Il ferma les yeux et, lorsqu'il fut au fond, osa à peine poser les pieds. Il avait emporté des outils mais dut crier pour qu'on le rapproche de l'endroit où il avait découvert cette sorte de grille en fil

très ténu. Il découpa avec une pince un carré de cinquante centimètres de long et dit qu'on pouvait le remonter.

Le major regarda avec indifférence ce qu'il tenait à la main :

— Ça doit appartenir au cuirassé.

— Je ne crois pas, car ça se prolongeait dans la banquise même.

— Vous voulez dire que c'était inclus dans la banquise ?

— C'est une résistance. Chauffez-la moyennement et elle va creuser la glace, descendre d'autant de centimètres ou de mètres que vous le voudrez. Choisissez entre cinquante et cent centimètres et laissez-la en place. Vous en installez sur tous les réseaux. Il suffit de la faire passer sous les ballasts pour réussir l'opération. Des milliers de kilomètres carrés. Un courant direct pour l'alimenter. Le grillage descend lentement, découpant la glace et la rendant fragile.

— Elle se règle au-dessus.

— La finesse du fil de résistance provoque un effet de capillarité. La vapeur d'eau se liquéfie, bien sûr puis redevient de la glace, mais elle ne peut pénétrer dans les fines découpes. La banquise ne supporte même plus le poids de quatre hommes.

— Mais l'alimentation ? Il n'y avait pas de courant sur ces rails, ni nulle part ailleurs. Nous avons des appareils excessivement précis. Nous avons soulevé cette hypothèse.

— Bien sûr, murmura Lien. Est-ce qu'on pourrait dégager une voie de sa gangue de glace jusqu'à une profondeur de quinze centimètres par exemple ?

— Au laser ?

— Non, à la main. Avec des outils habituels, veux-je dire.

Quatre hommes du loco-car se mirent à l'ouvrage et bientôt ils dégagèrent les deux rails d'une voie sur plusieurs mètres. Lien examinait les tranchées mais ne trouvait rien.

— Il faut soulever les rails.

— Comment voulez-vous ?... Bon. On va en scier une longueur au laser et puis on soulèvera avec le palan qui vous a descendu au fond de la banquise.

L'opération fut très longue et ils firent les cent pas sur la banquise en attendant que les deux tronçons de rails soient enfin déposés à côté.

— Retournez-les, ordonna Lien.

Ils trouvèrent tout de suite les fils sur chaque tronçon, un pour chaque rail.

— La grille de résistance est réunie à ces deux fils par où arrive et repart le courant.

— Il n'y avait pas de courant.

— Si, dit Lien, un courant induit produit par les bâtiments de la flotte, par les roues. Un courant qui atteint un voltage énorme et qui n'est pas repéré par les instruments, puisque celui-là on sait qu'il existe, même si le bâtiment marche à la vapeur.

— Inouï, dit le major, mais il faudra donc fouiller sous chaque rail et couper ces fils ?

— Impossible. Il suffit qu'on en oublie un à droite, un à gauche et c'est perdu.

— Vous voulez dire que nous ne pourrions jamais envahir la Panaméricaine ?

— Si, en refaisant de nouveaux réseaux.

— Ce serait de la folie, il faudrait des mois pour avancer de quelques kilomètres ! On peut refaire une voie détruite par un missile en quelques heures, mais pas tout un réseau sur des dizaines, des centaines, des milliers de kilomètres. Toute notre sidérurgie, toute notre énergie y passeraient.

— La guerre dépense déjà trop de matière première. Un jour nous manquerons de tout. Il faut terminer celle-là au plus vite.

Le major le regarda de travers :

— Je vous en prie, n'oubliez pas à qui vous parlez.

— Je ne l'oublie pas. Mais cette banquise reste inaccessible. Chaque bâtiment produirait le courant électrique de sa propre destruction si vous donniez l'ordre d'attaquer.

chapitre XVI

Le cabaret Miki revint de sa tournée dans quelques villes de garnison du Nord et fit étape à Transit Station. Yeuse réapparut dans la vie de Lien, mais comprit qu'il y avait quelque chose de cassé dans leur entente amoureuse.

— Nous retournons à Grand Star Station pour répéter un nouveau spectacle. Le directeur pense que nous y passerons deux mois pour monter la nouvelle revue tout en donnant une représentation chaque soir. Tu sauras où me trouver si jamais tu as besoin de moi.

Elle s'en alla avec un petit sourire triste et il la laissa partir. Une demi-heure plus tard il ne pensait déjà plus à elle. Depuis son retour de Glass Station il cherchait désespérément la horde de Jdrou. Harl Mern l'accompagnait dans ses expéditions. Le major Londal avait consenti à mettre à leur disposition une voiture automotrice isotherme, un véhicule déjà ancien fonctionnant à la vapeur et très lent. Ils ne disposaient d'aucune boîte de priorité et devaient accepter toutes les contraintes du trafic, céder la voie à un simple particulier possédant une boîte rouge. Mais ils voyageaient sur des lignes secondaires, d'intérêt local, celles qui rejoignaient une ferme isolée, un élevage de peu d'importance. Ils retrouvaient parfois des pistes d'Hommes Roux, les suivaient en vain.

Les rumeurs sur ce qui se passait à la frontière Ouest commençaient à filtrer, grossies et déformées. Les fermiers isolés pensaient que les Hommes Roux finiraient par les attaquer et achetaient les armes autorisées pour la chasse aux loups. Ils poursuivaient les groupes de Roux des alentours de leur installation et ne leur donnaient plus les travaux d'autrefois, déblayage de la glace, transport des ordures et détritrus à distance de la ferme.

— Cette paranoïa était prévisible, déclara Harl Mern. La Compagnie n'a rien fait pour empêcher cette crainte nouvelle et la montée de la violence envers ces gens du Froid, qui pour l'instant sont totalement inoffensifs. Ce que nous avons vu de l'autre côté de la frontière est exceptionnel.

— Le Conseil de la Révolution a menacé de provoquer des émeutes.

— Certes, il doit exister quelques isolés capables d'une action armée et d'entraîner les autres, mais je ne crois pas que ce sera aussi général qu'ils veulent le faire croire. Ces gens-là, par leur réussite sociale, leur ascension culturelle, se sont coupés des hordes primitives de tous ces malheureux qui grattent la glace pour quelques poignées de nourriture. Un type comme Sparn évolue déjà dans l'abstrait, dans les concepts qui l'éloignent de la réalité. Ils auront quelques surprises, enverront des malheureux à la mort, au besoin en feront des martyrs et continueront dans leur dialectique orgueilleuse.

Et puis, un jour, ce furent les premiers cadavres. Trois exactement. Deux Hommes Roux et une Femme. Ils gisaient à quelque distance d'une voie unique que le wagon automoteur suivait depuis une petite heure. Harl et Lien allèrent voir les trois corps et découvrirent des traces de balles. Ils avaient été abattus alors qu'ils fuyaient, certainement depuis un véhicule circulant sur les rails.

— Prenons des photographies, proposa Mern, et avertissons le chef de la petite station prochaine.

Elle se nommait Karl Station, du nom du fondateur de la première ferme installée là, une bourgade agricole, et le chef de station accueillit la nouvelle avec flegme, regarda les photographies des Roux avec indifférence.

— Paraît qu'il y a des chasseurs qui sillonnent la région à bord d'un loco-van à bestiaux et qui s'amuse à descendre ces animaux-là.

— Il n'y a pas d'Hommes Roux chez vous, dit Harl Mern en levant les yeux vers la verrière antique et rafistolée en bien des endroits.

— Ben non. Ils ont foutu le camp il y a une quinzaine.

— La glace remonte le long des parois et va bientôt tout recouvrir, prophétisa Lien. Quand le poids sera trop important, la verrière crèvera.

— On va organiser une corvée de volontaires. Que voulez-vous, les gens ne veulent plus de ces êtres-là.

— On les a fait partir ?

— En quelque sorte, oui. Il y a même un rigolo qui a tiré un coup de fusil à travers la verrière. Tenez, vous pouvez voir encore la vitre cassée. Il a blessé une espèce de femelle. Toute la bande a décampé.

Ça, c'était pour rire, quoi. Bien sûr que ça pose de sacrés problèmes, mais on trouvera bien un système pour gratter cette foutue glace.

— Vous allez faire quelque chose pour ces trois malheureux assassinés ?

Le chef de station leva les bras au ciel :

— Que voulez-vous que je fasse ? Il n'y a pas de lois précises ni de règlements. Il y a des espèces protégées, vous savez bien, comme l'ours blanc et les phoques qui apparaissent dans certains trous d'eau... Mais les Hommes Roux...

— Qui sont ces gens qui circulent à bord d'un loco-van ? Vous les connaissez ?

— Je vais pas me mêler de ça. J'ai assez à faire dans le coin pour diriger la station. On a des problèmes de centrale électrique. Elle a plus de cent ans et s'essouffle.

— Réparez votre verrière et vous aurez quelques degrés de plus, fit Lien avec une rage froide.

Désormais les Roux devaient éviter les abords des voies ferrées car ils ne trouvèrent plus les traces habituelles, touffes de poils fauves, excréments, creux ovales dans la glace là où ils dormaient.

— Mais comment peuvent-ils faire pour manger dans cette région ? Ils peuvent capturer quelques lièvres des glaces, quelques chiens errants, mais ils avaient l'habitude de recevoir des vivres en échange de travaux devant s'effectuer à l'extérieur des dômes.

Parfois ils empruntaient la voie privée desservant une exploitation agricole mais n'allaient pas jusqu'au sas de celle-ci, préférant regarder s'ils n'apercevaient pas des Roux. Mais chaque fois, c'était en vain.

Au bout de deux jours de recherches exténuantes ils retournèrent à Transit Station et apprirent qu'il y avait eu effectivement un soulèvement dans une ville que la censure ne nommait pas. Une vingtaine d'Hommes et de Femmes Roux armés avaient attaqué le poste de garde du sas et tenté de détruire celui-ci afin que la station soit envahie par le froid mortel. Ils voulaient forcer les habitants à fuir ou à rester calfeutrés chez eux pendant qu'ils prendraient possession de l'endroit. Mais la garde avait riposté avec vigueur. Puis, une centaine d'habitants avaient accouru, tous armés. Les agresseurs avaient été exterminés en totalité. Les Hommes Roux qui séjournaient sur le dôme de la cité avaient profité de la nuit pour disparaître.

A Transit Station, c'étaient des corvées de soldats qui nettoyaient le dôme. Ils utilisaient un matériel moderne qui amollissait la glace que l'on pelletait ensuite. Mais il n'y avait pas assez de soldats pour les envoyer dans les petites stations environnantes.

On disait aussi que les plus grosses unités de la flotte et bon nombre de trains blindés avaient quitté le front de l'Ouest pour repartir vers l'Est et qu'une attaque d'envergure contre la Sibérienne était projetée.

Harl Mern désirait rester quelque temps dans la station pour recopier ses notes et réfléchir à tous ces problèmes qui concernaient le peuple du Froid. Lien repartit seul et, prévoyant une absence assez longue, alla demander des bons de carburant et des vivres au major Londal.

— Vous êtes glaciologue, dit ce dernier, pas ethnologue. Si Harl Mern ne peut vous accompagner, vous n'avez plus aucun motif de courir à la recherche des hordes isolées.

— Ce qui se passe est trop grave pour que nous restions indifférents, répliqua Lien. Vous ne pouvez me refuser ce que je vous demande. Il y va de la survie de ce peuple.

— Notre civilisation est menacée. Depuis deux cent cinquante ans nous luttons contre les glaces, contre le froid et nous nous exténuons dans une sorte de course poursuite pour nous maintenir en vie. Ce peuple primitif n'a pas de place dans nos programmes de survie. Qu'ils se débrouillent par eux-mêmes.

— Faut-il les laisser massacrer ?

— Ils sont une menace de tous les instants. Des meneurs les dressent contre nous qui les tolérons, les nourrissions même.

— Les meneurs, vous les connaissez. Ils recherchent un but précis. Ils se moquent des Hommes Roux. Surveillez d'un peu plus près les Néo-Catholiques et...

— Pourquoi ne pas les interdire, tant que vous y êtes. Ce serait une erreur monumentale. Dans la clandestinité ils se développeraient encore plus. La Compagnie a déjà pris quelques mesures précises, comme de les empêcher de posséder des actions, par exemple.

— Un jour ils seront les plus forts et vous enverront au bûcher.

Le major Londal eut un sourire très pâle.

— Nous nous y retrouverons. Que pensez-vous faire en sillonnant le Nord de la concession à la recherche de ces hordes primitives ? Qui recherchez-vous exactement ?

Lien pâlit. Savait-il quelque chose au sujet de Jdrou, de son attirance physique pour cette fille à la fourrure cuivrée ?

— Je vais conclure un marché avec vous, Lien Rag. Je vous accorde une permission de dix jours, du carburant et des vivres, mais au retour vous vous engagez à étudier le problème de la banquise avec la volonté de réussir à le résoudre. Il faut que vous nous aidiez, Lien Rag. La Compagnie a besoin de faire cette guerre. Il faut aller jusqu'au Groenland. Là-bas on peut trouver de l'énergie sous forme de chaleur géothermique. Les gisements y sont fabuleux. On pourrait construire d'énormes centrales. Les Panaméricains l'ont quelque peu négligé car ils tirent des ressources du Sud.

— Je ne suis qu'un glaciologue. Je ne peux pas vous construire de nouveaux réseaux de voies ferrées, et c'est ça la solution.

— Il doit en exister une autre. Vous connaissez tous les phénomènes de la glaciation. Ne peut-on empêcher, par un moyen simple et peu coûteux, la glace de se fractionner sous l'effet de ces résistances diaboliques ?

— Je ne sais pas. Peut-être.

— Je suis sûr que vous avez une vague solution.

Lien y avait effectivement songé mais ne voulait pas en parler pour l'instant, de crainte que le major ne le retienne. Ce qui favorisait l'action de ces résistances électriques qui découpaient la banquise en morceaux, c'était la chaleur de la mer en dessous. Il y avait souvent un espace d'air qui se réchauffait entre l'eau et la glace. Il aurait fallu installer une ventilation ou un refroidissement de la mer à ce niveau pour ralentir l'action du courant induit, le temps que le convoi puisse passer. Puisque, à l'arrêt, il ne produisait plus ce courant dérivé.

— Dans dix jours, Lien Rag, dans dix jours, dit le major en lui tendant les différents bons.

Quatre jours s'écoulèrent. Lien roula sans arrêt, même la nuit, sur la foi de vagues renseignements mentionnant la présence d'une horde à tel endroit. En général ces renseignements étaient faux ou trop anciens, la horde en question ayant disparu depuis plusieurs jours. Il apercevait souvent des cadavres abandonnés le long de la voie ferrée. Il y avait plusieurs bandes de chasseurs qui abattaient les Hommes Roux depuis leurs véhicules. On disait même qu'il y avait un système de primes instauré par des groupes extrémistes. Dix dollars pour chaque Roux abattu dont on rapporterait la tête.

Un soir il décida d'aller visiter une toute petite ferme, tout au bout d'un terminal de voie unique. C'était une scierie dont les propriétaires, un couple, exploitaient une forêt sous-glaciaire. Lorsqu'il aperçut l'installation sous dôme, il pensa faire demi-tour, mais son manomètre lui indiquait qu'il devait faire de l'eau pour la chaudière. Il enfila sa combinaison et commença à transporter des blocs de glace. C'était un travail exténuant.

Un homme sortit du petit dôme en vêtements de fourrure et simplement une cagoule pour le visage. C'était le patron de la scierie. Il se nommait Hansen et c'était un géant taillé en hercule très chaleureux.

— Venez chez nous, on vous donnera de l'eau et on boira un verre.

Il avait une femme très belle aussi grande que lui, mais plus fine, et trois garçons, dont l'aîné avait quinze ans.

— Je vais devoir quitter l'endroit, dit Hansen. Pour exploiter le bois qui se trouve en dessous il me faudrait du personnel. Des salauds les ont forcés à fuir.

— Je ne comprends pas, dit Lien, soudain intéressé, vos ouvriers étaient des Hommes Roux ?

— Depuis des années. Dix hommes qui travaillaient dur et que je payais raisonnablement. J'estimais le prix moyen de la nourriture que je leur donnais et n'exigeais pas plus de travail. Mais j'obtenais assez de bois pour en expédier chaque jour une voiture complète. On se chauffait largement et on vivait heureux. Ces imbéciles sont venus avec leur loco-van et ont attendu qu'ils sortent de la mine — c'est ainsi qu'on appelle la galerie qui descend à trente mètres sous la glace jusqu'à la forêt — et ont commencé à tirer. Ils étaient fin soûls et heureusement ont manqué leurs cibles. Moi, je suis sorti avec mon fusil mitrailleur et j'ai canardé leur loco. Ils ont filé. Mais les Roux aussi avaient fui. Vous comprenez que, seul, je ne peux fournir que juste le bois pour nous chauffer et faire du courant. Je travaille avec ces fourrures, le temps maximum de deux heures, sinon je gèle. Une combinaison ne serait guère plus pratique. Les Roux coupaient les arbres puis les remontaient avec des wagonnets du sous-sol. Ensuite je les débitais pour remplir ma voiture journalière. Quand il y en avait dix, j'attelais ma vieille loco et j'allais livrer à la station voisine.

— Dites-moi, dit Lien, si je trouvais une horde et que je l'amène ici, vous les accepteriez ?

— Si je l'accepterais alors que je songe à partir ? On ne peut pas rester ici à travailler seulement pour se chauffer. On a besoin de manger, de refaire le dôme.

— Vous les protégeriez, au besoin ?

— Si les Roux reviennent, personne ne viendra les embêter, croyez-moi.

chapitre XVII

Il ne lui restait plus que vingt-quatre heures pour rentrer à Transit Station se mettre au service du major Londal. S'il dépassait ce délai, l'officier serait en droit de le faire rechercher par la Sécurité Militaire et il risquait de passer en conseil de guerre pour désertion. Il se trouvait à mille kilomètres au Nord-Est de Transit Station, et pour rentrer il lui aurait fallu plus de vingt-quatre heures. Sans priorité, il lui arrivait d'attendre deux, trois heures dans une station de triage l'ouverture d'un créneau où il pourrait s'engouffrer.

Depuis sa rencontre avec le bûcheron Hansen il avait repris son enquête au début – à l'endroit où pour la première fois il avait rencontré la horde de Jdrou – et avait pu remonter l'itinéraire de ce groupe le long de cette voie ferrée. Elle semblait aller de décharge publique en décharge publique sans négliger l'apport constant des réseaux. Il savait qu'il se livrait à une tâche surhumaine. Personne ne faisait attention à une horde errante et les rares Hommes Roux qui pouvaient répondre en quelques mots compréhensibles n'avaient pas plus de raisons de le faire.

Mais il gardait la direction du Nord, certain que les amis de Jdrou cherchaient un endroit pour s'installer et pêcher. Il alla jeter un coup d'œil au lac Vanern, mais s'il vit quantité d'Hommes et de Femmes du Froid, il n'aperçut pas de missionnaires.

Plus au Nord il rencontra enfin des groupes isolés. Les fermiers du coin ne paraissaient pas les maltraiter ni chercher à les exterminer. Ils continuaient à nettoyer les dômes et les verrières et Lien reprit courage jusqu'à ce que le neuvième jour arrive sans qu'il ait trouvé la moindre trace de la horde.

Il téléphona au major Londal mais il n'était pas dans son bureau et ne devait rentrer que le lendemain. En revanche, Harl Mern répondit à son appel avec chaleur.

— Je suis désolé que vous ne m'ayez pas appelé plus tôt. Imaginez-vous que, dans mes notes et les différents échantillons que j'ai récoltés dernièrement, il est possible, je dis bien possible, que je puisse vous aider à retrouver cette fille. C'est bien elle que

vous recherchez, évidemment, n'essayez pas de me donner le change.

Lien se mit à trembler. On pouvait couper la communication, il pouvait arriver n'importe quoi qui l'empêcherait d'entendre. Ou encore l'ethnologue exagérerait sa trouvaille.

— J'ai ramassé les touffes de poils de sa tribu, je les ai classées avec soin, donc je n'ai pas commis d'erreur. J'ai été surpris de constater que des grains de sel...

— Du sel ? fit Lien, fortement déçu.

— Oui, et dans certaines de mes lectures sur les Hommes Roux j'avais entendu parler d'une ethnie très particulière qui adorait une divinité subalterne, le Sel, parce qu'il fait fondre la glace et qu'il chasse certains parasites lorsqu'on s'en frotte. C'est une tribu qui accepte même de travailler dans les mines de sel. Vous devriez aller voir du côté de Salt Station. On ne sait jamais. Jdrou et les siens pourraient s'y trouver. Je sais que c'est une bien faible piste, mais essayez-la quand même. Ce groupe du Sel est assez réduit. Il leur arrive de se concentrer à périodes fixes autour de Salt Station et ils en repartent pour de longues errances dont on ne connaît pas la raison exacte.

— Je vais me rendre à Salt Station, mais je voulais obtenir quelques jours de plus du major Londal.

— Il vous attend avec impatience, pense que vous pouvez trouver un moyen pour empêcher la banquise de s'effondrer sous le poids des bâtiments. Je veux bien intervenir auprès de lui, mais je n'ai guère d'espoir.

Lien roula toute la nuit vers Salt Station qui se trouvait à quatre cents kilomètres au nord-ouest. Il dut attendre dans des gares perdues le feu vert pour emprunter certaines lignes, et sa fatigue devint telle qu'il dut s'arrêter pour dormir trois heures sur une voie de garage en pleine solitude.

Lorsqu'il approcha de Salt Station il rencontra des convois énormes de sel et aperçut des Hommes Roux sur le bord des voies qui paraissaient en ramasser. Mais à l'extérieur de la ville, ils étaient plusieurs centaines. Ils travaillaient à sa manutention à l'aide de chariots sur rails. Certains devaient même descendre dans le sous-sol car ils se présentaient à une petite installation en dehors du dôme où veillaient deux hommes en combinaison isotherme.

Lien allait d'un groupe à l'autre, dévisageait toutes les femmes. Soudain il pensa que Jdrou faisait certainement l'amour avant de le

rencontrer et avait continué de le faire ensuite. Peut-être était-elle enceinte comme cette fillette qui venait à sa rencontre et qui riait en le regardant. Peut-être n'était-il plus dans le cerveau de Jdrou qu'un pâle souvenir, sous forme de vague regret lié au goût que pouvait avoir un morceau de viande congelée.

Et soudain il s'entendit appeler très distinctement et la vit qui dévalait d'une pyramide de sel. Elle s'en était toute recouverte. Peut-être s'était-elle roulée dedans.

— Lien ?

Comment avait-elle fait, alors qu'il portait sa combinaison et tournait le dos à cette pyramide ? Mais elle était là et ouvrait grande sa bouche dans un sourire de joie réelle. Il lui caressa le visage avec ses gants spéciaux. Et la joie de ces retrouvailles s'enfuit presque entièrement à la pensée que cinquante degrés les séparaient de façon implacable.

— Viens, dit-il.

Mais elle pointait le doigt vers la pyramide de sel, vers les siens.

— Il faut venir, répéta-t-il. Bientôt ce sera dangereux pour vous tous, très dangereux. Ils vont vous poursuivre comme du gibier, vous tuer.

Enfin elle l'accompagna. Dans la voiture depuis le début il laissait un compartiment sans chauffage. Il y régnait une température à peine supérieure au zéro. Mais dès qu'elle y pénétra, la jeune fille eut un mouvement de recul. Pour elle, c'était encore trop chaud et elle se laissa tomber, accablée, sur l'une des couchettes. Lien s'assit à côté d'elle puis ôta sa cagoule. Il la prit dans ses bras et elle se mit à rire. Lorsqu'il l'embrassa sur la bouche, elle gloussa et s'écarta avec un peu de dégoût. En revanche, elle se laissa caresser le corps, puis s'allongea sans la moindre pudeur, les jambes ouvertes. De sa main elle tirait sur le tissu de la combinaison et il se dénuda avec une sorte de fureur.

Lorsqu'il fut nu, blanc avec juste quelques traînées noires de poils sur la poitrine et le ventre, elle écarquilla les yeux, secoua la tête puis dit quelque chose qu'il ne comprit pas.

Il vint sur elle et s'engloutit presque tout de suite tandis qu'elle poussait de petits cris toujours amusés.

Tard dans la soirée il trouva un homme dans un bar de la station qui accepta de faire l'interprète avec Jdrou. C'était un contremaître de la mine de sel qui avait une bonne connaissance du langage des Hommes Roux.

Le lendemain, il répéta à la jeune fille ce que Lien avait à lui proposer. Elle répondit que c'était toujours du travail à faire et que les siens auraient préféré trouver un endroit pour pêcher un peu et ne rien faire ensuite. Mais elle allait en parler aux siens. Il évoqua aussi les exterminations qui se déroulaient dans le Sud. Le contremaître le regarda avec méfiance :

— Si je lui dis ça, ils l'apprendront tous et vont foutre le camp de Salt Station. On a besoin d'eux ici, et on ne leur fait pas de mal.

— Essayez de le lui faire comprendre, dit Lien.

Jdrou regarda le contremaître avec stupeur, puis Lien. Il inclina la tête à plusieurs reprises. Le contremaître partit et Lien entraîna Jdrou dans le wagon et lui fit l'amour. Il n'avait jamais éprouvé autant de plaisir depuis ses premiers émois d'adolescent.

Ce ne fut qu'au bout de quarante-huit heures que la fille revint avec sa horde. Ils acceptaient d'aller travailler au bois pour un temps, expliqua-t-elle à Lien tant bien que mal. Ils s'installèrent dans le compartiment non chauffé où il laissa les vitres ouvertes. Il les déposerait chez Hansen, tâcherait de faire oublier son retard au major Londal en lui expliquant son procédé pour rendre la banquise moins vulnérable.

Mais lorsqu'il fut devant la scierie isolée et que Jdrou le quitta avec les siens, il prit la décision de désertre.

Fin du tome 3